

Sous la direction de
NICOLAS LÉVESQUE

Pour une renaissance de la psychanalyse québécoise



Sept groupes se sont penchés sur l'histoire de la psychanalyse québécoise, son enfance et son roman familial, pour prendre la mesure de ses symptômes, mais aussi de sa subversion et de sa pertinence à notre époque. Ils sont réunis ici pour la première fois, dans ce livre choral unique qui rassemble les écoles et les générations. Au fil des contributions, on voit se dessiner la conscience partagée de l'urgence de protéger des aires de jeu dans la clinique, dans l'institution et dans la culture.

Sous la direction de Nicolas Lévesque.

Avec des textes de Antoine Asselin, Anne Béraud,
Frédérique Bernier, Avril Blanchet, Vanessa Cediel,
Katie Chagnon, Ellen Corin, William Delisle, Evelyne Gagnon,
Louis-Daniel Godin, Martin Hervé, Geneviève Houde,
Michèle Lafrance, Réal Laperrière, Alexandre L'Archevêque,
Conrad Lecomte, Gabriela Legoretta, Marie Noël, Raphaële Noël,
Geneviève Morency, Michèle Paquette, Étienne Pelletier,
Joanie Poirier, David Poulin-Latulippe, Miguel M. Terradas,
Annette Richard, Jérémie Richard, Karine Roy-Déry,
Deborah Zack Wilner.

34,95\$ • 28€

Couverture : montage graphique © Rawpixel

Version numérique en accès libre

www.pum.umontreal.ca

ISBN 978-2-7606-5186-9



9 782760 651869

POUR UNE RENAISSANCE
DE LA PSYCHANALYSE QUÉBÉCOISE

Collection « Psychanalyse au présent »

Comité littéraire : Louis-Daniel Godin (directeur), Élodie Adam-Vézina
et Martin Hervé

Collectif
sous la direction de
NICOLAS LÉVESQUE

POUR UNE RENAISSANCE DE LA PSYCHANALYSE QUÉBÉCOISE

Les Presses de l'Université de Montréal

Mise en pages : Chantal Poisson

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Titre : Pour une renaissance de la psychanalyse québécoise / sous la direction de Nicolas Lévesque

Nom : Lévesque, Nicolas, 1974- éditeur intellectuel.

Description : Mention de collection : Psychanalyse au présent | Comprend des références bibliographiques.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20240023552 | Canadiana (livre numérique) 20240023560 | ISBN 9782760651869 | ISBN 9782760651876 (PDF) | ISBN 9782760651883 (EPUB)

Vedettes-matière : RVM : Psychanalyse—Québec (Province)—Histoire. | RVM : Psychanalyse.

Classification : LCC BF173.P68 2025 | CDD 150.19/509714—dc23

Dépôt légal : 2^e trimestre 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 2025

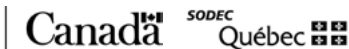
Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération des sciences humaines de concert avec le Prix d'auteurs pour l'édition savante, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le Conseil des arts du Canada, le Fonds du livre du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).



Conseil des arts
du Canada

Financé par le
gouvernement
du Canada



IMPRIMÉ AU CANADA

AVANT-PROPOS

Nicolas Lévesque

Ce n'est pas rien, la révolution freudienne: faire de ce qui était considéré comme mineur – intime, sentimental, onirique, sexuel, instinctuel, sale, caché, étrange, manqué, accidentel, quotidien, féminin, domestique, infantile – quelque chose de majeur, le cœur même d'une conception nouvelle de l'être humain. On doit d'ailleurs la naissance de la psychanalyse non pas à des révélations grandioses, mais à de l'anecdotique, à ces rencontres qu'a faites Sigmund Freud dans sa vie intime, dans ses lectures, dans ses pratiques théorique et clinique. L'histoire de la psychanalyse au Québec a trait elle aussi à un réseau de fréquentations improbables entre inclassables, curieux et enflammés. L'avenir ne se fera pas autrement, il se fabriquera grâce au choc de rencontres déterminantes. Peut-être est-ce ce qui a créé chez moi le désir de ce collectif, l'envie simple de célébrer l'importance des liens.

J'ai eu cette vision un peu folle: des groupes se formeraient de manière spontanée, organique, liraient la réédition de *La naissance de la psychanalyse... à Montréal*¹ pour disposer d'une profondeur historique en commun, se rencontreraient pour en discuter, puis quelques textes émergeraient de chaque cercle pour former ce livre, qui donnerait l'occasion, d'une part, aux différents groupes de se lire, de se parler, et d'autre part, à un lectorat plus élargi de mieux connaître cette mosaïque unique de la psychanalyse québécoise qui se développe depuis quatre-vingts ans.

1. Revue *Frayages*, *La naissance de la psychanalyse... à Montréal*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Essais classiques du Québec », 2022. Étant donné que tous les auteurs font référence, explicitement ou implicitement, à cet ouvrage, il ne figure pas dans leur bibliographie, pour éviter la répétition.

J'ai été fier de notre famille recomposée, un brin dysfonctionnelle, de cette chorale multigénérationnelle réunissant ici, sous la même reliure, sept réseaux qui se fréquentent peu. Je vous les présente brièvement :

1) Alexandre L'Archevêque a orchestré le groupe de discussion de *Filigrane*², une revue créée en 1992, qui porte sur les multiples facettes de la clinique psychanalytique. 2) David Poulin-Latulippe a réuni des représentants de l'approche intersubjective³. 3) Karine Roy-Déry a rassemblé des membres de la Quebec English Branch⁴ de la Société canadienne de psychanalyse. 4) Eve Delmas a animé les réunions de l'équipe des lacaniens⁵. 5) Louis-Daniel Godin et Martin Hervé ont pris la responsabilité du cercle Littérature et psychanalyse⁶. 6) Karine Roy-Déry a mobilisé le clan Psychanalyse d'enfants et adolescents⁷. 7) Louise Larose-Cuddihy a porté la voix de ce projet au sein de la Société psychanalytique de Montréal⁸. Je ne saurais trop remercier ces coordonnateurs, qui ont été extrêmement généreux, dévoués, ainsi que tous ceux qui ont participé aux échanges et tous ceux qui ont produit une contribution écrite.

J'aurais pu organiser la présentation des textes de manière plus logique et réaliste, par groupes de discussion, mais j'ai plutôt choisi de tout mélanger, de brasser les cartes, de considérer cet enchaînement des ruptures de ton comme une richesse, une grande toile multicolore, un Riopelle. J'ai toutefois vu apparaître trois lignes de force : des écrits sur l'institution (sa vitalité, ses marges, son histoire), sur la culture (l'ouverture, la littérature⁹, l'édition) et sur la clinique (la psychose, l'inter-

2. Élodie Adam-Vézina, Christine Blais-Roy, Avril Blanchet, Cassandre Bois, Mylène Demarbre, Anne-Marie Émard, Joshua Iverson, Alexandre L'Archevêque, Socrate Magnan, Louis-Victor Martin-Bourret, Geneviève Morency, Étienne Pelletier et Anne-Sophie Therrien-Binette.

3. Anne Brault-Labbé, Conrad Lecomte, David Poulin-Latulippe et Annette Richard.

4. Vanessa Cediel, Michèle Paquette, Jérémie Richard, Karine Roy-Déry et Deborah Zack-Wilner.

5. Anne Béraud, William Delisle, Eve Delmas, Geneviève Houde et Michèle Lafrance.

6. Frédérique Bernier, Katrie Chagnon, Louis-Daniel Godin et Martin Hervé.

7. Antoine Asselin, Eveline Gagnon, Raphaële Noël, David Poulin-Latulippe, Karine Roy-Déry et Miguel Terradas.

8. Il n'y a pas eu de groupe de discussion en tant que tel à la SPM, mais j'ai été d'abord invité à un dîner informel avec Louise Larose-Cuddihy et Jacques Mauger, puis à parler avec l'ensemble des membres lors d'une soirée scientifique; Jacques Vigneault a réagi à cette soirée en publiant un article dans le *Bulletin* de la SPM; Ellen Corin, Réal Laperrière et Gabriela Legorreta m'ont chacun envoyé un texte pour ce collectif.

9. Le texte de Frédérique Bernier est important dans ce collectif, pour ce qu'il énonce, mais aussi par sa forme : il s'affiche plus clairement que les autres du côté de la création littéraire. La psychanalyse ne participe pas seulement à des discours *sur* l'inconscient, la littérature, le monde, elle participe aussi à la création elle-même (de l'analyse, de l'œuvre et de la société).

subjectivité, l'enfance¹⁰). Au gré de ces différents thèmes, la psychanalyse se montre tantôt québécoise et contemporaine, tantôt moins définie dans son rapport au lieu et au temps.

L'image de la courtepointe, proposée par la bande du Quebec English, mérite d'ouvrir ce collectif. C'est une illustration qui m'a semblé parfaite : non pas un gommage des différences, mais la célébration des motifs et des couleurs des cellules psychanalytiques, rapiécées sur la même couverture, cousues l'une à l'autre par des fils invisibles.

Plus que d'un livre, c'est d'une communauté qu'il s'agit ici. Toute la psychanalyse qui se fait au Québec y est-elle représentée fidèlement ? Pas tout à fait. Il aurait aisément pu y avoir d'autres groupes (Association des psychothérapeutes psychanalytiques du Québec, jungiens, etc.), d'autres participants (ceux qui font cavalier seul, par exemple, en marge des groupes) et une reconnaissance de plusieurs autres espaces de vitalité de la psychanalyse d'ici (séminaires, conférences, soirées cinéma, rédaction de bulletins et de cahiers, sans oublier les séances de supervision et l'analyse elle-même, bien entendu!).

J'ai laissé les cercles se composer librement, je n'ai fait aucune commande, je n'ai refusé aucun texte. Je n'ai rien forcé, j'ai fait confiance. Je voulais aussi, secrètement, que le résultat final agisse comme une sorte de révélateur, par ce qui se serait manifesté et ce qui serait demeuré en retrait.

* * *

J'ai mis fin le 1^{er} mai 2024 à ma pratique clinique, après vingt-cinq années durant lesquelles je me suis senti épanoui, comblé, utile et vivant. Grâce à elle, j'ai rencontré des êtres humains extraordinaires, marquants, qui m'ont transformé. Je ressors de cette expérience absolument convaincu des bienfaits d'une pratique psychanalytique contemporaine, ouverte, cultivée, indignée, hybride, flexible, qui sait se réinventer au contact de la singularité de chaque patient, de chaque psychanalyste et de son contexte clinique, qui se met à l'écoute des mouvements de son époque

10. Si la théorie n'est pas apparue comme une des lignes de force, c'est en raison de la nature plus historique du texte à lire en commun. Il serait toutefois intéressant de se demander si cela n'est pas révélateur d'autre chose (changement dans le rapport à la théorie à notre époque, tournant éthique de la philosophie, déconstruction de l'opposition entre théorie et création en littérature, changement de génération, etc.). En publiant à l'automne 2025 la réédition de *L'événement et l'inconscient*, de Jean Imbeault (coll. « Essais classiques du Québec », PUM), je souhaite poser une autre geste éditorial, complémentaire, qui participe d'une renaissance de la lecture des textes psychanalytiques et de la théorie.

et qui se questionne sans relâche. Féminisme, déconstruction, antipsychiatrie, nouvelles parentalités, neurodiversité, études des classes sociales, de genre, décoloniales, on ne compte plus les voix qui ont indiqué à la psychanalyse des critiques légitimes, qui forcent à l'humilité, au dialogue, au changement, même si la psychanalyse a elle aussi encore beaucoup à apprendre aux autres disciplines, en pointant leurs propres refoulements. Si elle consent à se laisser transformer par la perception de ses angles morts, la psychanalyse québécoise pourra continuer d'être une force libératrice, subversive, de déliaison, tout en incarnant la puissance de la douceur, du lien, de la chaleur enveloppante d'une courtépinte.

La psychanalyse s'inscrit ouvertement dans l'histoire millénaire de la culture, ce qui est une de ses richesses, non négligeable. C'est notamment ce qui lui permet de ne pas être dupe à l'endroit du détournement néolibéral de la « santé mentale », qui est aujourd'hui l'autre nom d'un système de biologisation souvent abusive, passant sous silence des agressions, du harcèlement toxique, l'exploitation capitaliste des psychismes et des conditions sociopolitiques injustes ; l'autre nom d'un système de répression des pulsions et des passions, d'étouffement des révoltes, de correction des « déviations », d'exclusion des différents et « improductifs », de lobbying des compagnies pharmaceutiques, de dévalorisation systémique du soin, de l'intime et du féminin, de rationalisation de ce qui demanderait du temps, de l'attention à la singularité, donc de l'argent public – lequel tend à être octroyé davantage aux projets de société plus « rentables » à très court terme, plus « mesurables » et plus « virils »...

La psychanalyse préserve un art de l'écoute et de la rencontre de l'autre à l'ère de l'évasion (fiscale, virtuelle, individualiste) et de la fusion (virale, groupale, idéologique) ; une façon de prendre son temps avec un humain unique au temps de l'efficacité, des comprimés, des capsules ; un procédé artisanal de bricolage pendant le règne des programmes, des algorithmes et des machines ; une voie pour rappeler la dimension sacrée d'un désir sans objet et d'une pulsion sans calcul en pleine société de consommation ; une manière de voir les fantômes à l'époque des évidences et de l'observable ; une logique de la nuit pendant la domination des lumières et des projecteurs ; une approche du cœur dans un monde sans cœur ; une contenance douce et solide dans un univers morcelé, addictif et sans limites ; un moyen de préserver la liberté sauvage du langage à l'âge des novlangues.

À l'heure de l'accélération du réchauffement climatique, ce collectif crie haut et fort l'importance des aires protégées, et pas seulement dans la nature ; au fil des textes, on verra se dessiner la conscience partagée de l'urgence qu'il y a à préserver des espaces de jeu (dans l'institution, dans la culture, dans la clinique).

Bonne lecture !

* * *

Nicolas Lévesque est éditeur aux Presses de l'Université de Montréal et écrivain.

I L'institution

(sa vitalité, ses marges, son histoire)

Pour une courtepointe psychanalytique

*Vanessa Cediel, Michèle Paquette, Karine Roy-Déry
et Deborah Zack-Wilner*

*I don't know where I am going from here,
but I promise it won't be boring.*

— David BOWIE, Madison Square Garden, 9 janvier 1997.

Le désir de tisser des liens (par Karine Roy-Déry)

Une courtepointe psychanalytique... Je me rappelle ma grand-mère maternelle et ses courtepointes. Qu'elle fabriquait avec toutes ses retailles de tissus récupérés. Elle les assemblait dans une mosaïque de petits carrés de couleur. J'en possède encore plusieurs, sur lesquelles je peux retrouver des morceaux de ma vieille doudou ou de ma robe rouge d'enfant. Je me rappelle aussi ma première grossesse : j'étais en retrait préventif et j'ai eu la chance de fréquenter le Cercle des fermières, un membre plus âgé de ma famille m'ayant introduite parmi elles. Chaque semaine, j'allais tricotter et apprendre. Je vivais ma grossesse entourée de ces femmes qui étaient passées par là et qui partageaient leur savoir-faire et leur expérience. Cet hiver-là, je me suis tissé une constellation maternelle (Stern, 1997) et mon entourage a reçu de nombreux foulards !

Ce projet a commencé pour moi post-pandémie. Dans la vague de #MeToo, de Black Lives Matter et de l'angoisse écologique plus que jamais concrète, réaliste. J'étais habitée par un puissant désir de me lier, de me relier, de me rallier. D'habiter mon corps après cette surcharge de rencontres Zoom. De rencontrer des hommes échappés des mythologies avec « de vrais visages et de vraies mains », comme le dit si bien Margaret Atwood dans *Circé. Poèmes d'argile* (2021 : 17). J'ai eu envie de rencontrer les miens. De me lier à ces drôles de gens qui, comme moi, accueillaient la souffrance au quotidien. Et qui avaient, eux aussi, traversé la pandémie

dans leur bureau. Après plus de deux années à côtoyer des adultes et des enfants éprouvés par la pandémie, à vivre dans mon bureau, habituellement en dehors du temps, cette réalité que nul ne pouvait plus ignorer et qui nous affectait tous (d'une manière ou d'une autre), j'entrais en contact avec ma solitude et ma vulnérabilité. Alors que Freud se questionnait sur les enjeux de son temps (l'hystérie des femmes dans un contexte de sexualité répressive, la pulsion de mort en temps de guerre, la religion), j'aspire à entendre davantage les psychanalystes contemporains sur les répercussions de la pandémie, les enjeux liés aux questions de l'utilisation des technologies, de l'écoanxiété ou de la notion de genre. Avant la pandémie, nos bureaux étaient comme en dehors du temps, en dehors du lieu, en dehors de la culture. Alors que nos clients en sont pourtant issus, que nous en sommes issus. Je pense que la pandémie nous a obligés à tenir compte de la réalité : le virus pouvait pénétrer les murs de nos cabinets.

J'ai envie de revenir à Freud, qui écrit dans « Pulsions et destins des pulsions » : « La substance perceptive de l'être humain aura acquis, dans l'efficacité de son action musculaire, un point d'appui pour séparer un "dehors" d'un "dedans" » ([1924] 2019 : 15). La psyché, son « dedans » et son « dehors » se construisent dans un mouvement, une action musculaire, un engagement du corps dans le rapport avec son environnement. À trop vouloir s'intéresser au « dedans », on semble avoir oublié son lien intime avec le « dehors ». Ce thème, j'avais déjà commencé à y réfléchir lors d'une invasion de fourmis dans mon bureau (Roy-Déry, 2015). J'évoquais alors la posture défensive que peut prendre le cadre psychanalytique pour se « protéger » du réel. J'exprimais combien il est difficile pour le psy d'affronter trop de réalité. Pourtant, si le dispositif se place, du moins en apparence, en dehors du monde, il ne doit pas le nier ! Winnicott dit qu'« un bébé seul, ça n'existe pas » ([1965] 1990 : 39 ; je traduis). Parce que le bébé vient avec son environnement familial, il n'existe pas sans lui. Pour qu'un enfant puisse exister, il doit se construire en relation avec un parent. Un individu se construit au sein d'un environnement, d'une famille, d'une société donnée. Piera Aulagnier (2009) souligne avec une grande finesse cette importance de la culture dans le développement d'une personne (Je). Ma théorie devait donc tenir compte du réel. À être fascinés par le monde interne, nous semblions avoir oublié que s'il y a un interne, c'est parce que l'externe existe... L'un ne va pas sans l'autre, et pour se construire un univers interne, on doit tâter du réel ! Cette fantaisie de s'intéresser au monde interne ne doit donc pas avoir lieu dans le déni de la réalité externe.

Alors me voici, à rencontrer mes semblables. Des groupes de thérapie post-pandémie pour psys. Nous voici, à partager nos passions, nos doutes et notre fatigue. À nous retrouver autour d'un verre un vendredi soir après une longue journée de bureau. À parler de théorie, de travail, mais aussi beaucoup de nous. Une entreprise de rapiécage, de réanimation de la psychanalyse, mais surtout de ces humains qui l'incarnent. Et puis, à tenter de penser la psychanalyse pour moi, pour nous tous, aujourd'hui. À voir ce que la psychanalyse peut encore nous apporter. Pourquoi une entreprise de réanimation ? Parce que la psychanalyse contemporaine me semble avoir besoin de s'incarner davantage dans de vraies gens et dans la vie d'aujourd'hui. Pour constituer une mosaïque riche et signifiante.

La psychanalyse au Québec ou repenser la solidarité (par Michèle Paquette)

Lors de la réédition de « La naissance de la psychanalyse... à Montréal », numéro de la revue *Frayages*, une invitation est lancée dès la préface : si l'on tentait de reprendre cette histoire, de repenser en tant que société cette place naguère occupée par la psychanalyse et ses adeptes, de lier ce qui semble s'être délié et perdu ? Ensemble, avec le monde des sympathisants, analystes et analysants de la psychanalyse, s'efforcer de retrouver cet objet perdu quelque part entre le mouvement québécois du *Refus global*, la mondialisation du savoir scientifique et l'opération de remplacement, dans nos institutions, de la psychanalyse d'hier par des pratiques dérivées du puissant DSM (American Psychiatric Association, 2013), suivant ainsi une pensée qui propose une compréhension unique et formatée de l'humain.

Et si nous reprenions le fil pour retrouver ce que nous avons jeté au loin...

Le mouvement du manifeste *Refus global* se voulait une prise de position politique et sociale face à l'aliénation de la créativité individuelle sous l'emprise du dogmatisme de l'Église. Désormais, la liberté de créer, de penser serait défendue et un autre discours s'élèverait chez certains, au sein même de ce pouvoir du religieux, qui tenteraient subversivement de mieux comprendre, d'accueillir ce qui était interdit, brimé. En plein bouillonnement des corps et des esprits, plusieurs se rencontrent alors et tentent de réfléchir. Il existe une véritable solidarité, conduisant chacun des acteurs à partager leurs points de vue et à étayer leurs réflexions, en vue d'en faire profiter le plus grand nombre, de partager cette liberté de

penser réprimée pendant les années de la Grande Noirceur. On se rappellera, tel que le mentionne la réédition de ce numéro de la revue *Frayages* (2022: 71, 93), que l'accès aux livres nécessitait une permission spéciale, accordée aux psychanalystes en exercice et en devenir, car ces écrits étaient souvent classés à l'index par le clergé de l'époque.

Que s'est-il passé pour que dans notre société si informée, qui se targue de partager et de transmettre le savoir sous toutes ses formes, la psychanalyse ait déserté l'espace public au Québec? Comment expliquer cette perte des repères analytiques au sein de la société québécoise? Ce sont les spectateurs, selon Hannah Arendt, «qui sont capables de penser et de se souvenir, qui font de la *polis* une organisation créatrice de mémoire et/ou d'histoire» (Kristeva, 1999: 125).

Nous voilà à l'époque de l'immédiateté, de la perte des repères, en ce qui a trait au temps, à l'espace, à la démocratie et au sens. Ce temps de l'individualité est associé au vocabulaire de la mondialisation: faire, avoir, produire, fonctionner dans l'efficacité et la performance. Et puis, arrive la pandémie qui vient aussi bouleverser les psychanalystes au sein de leurs cabinets, les obligeant à considérer non plus l'inconscient individuel de leurs patients, mais le monde commun dans lequel eux aussi sont plongés, avec ses représentations de mort, de fin du monde et de catastrophes annoncées. La pandémie réveille aussi la conscience de la crise environnementale. Jean Peuch-Lestrade nous parle de la désolation qui nous guette, concept qu'il emprunte à Hannah Arendt: «le mode d'être seul dans le totalitarisme; la disparition du monde dans cette double dimension d'un espace entre des hommes et la solidarité» (2023: 34). La désolation, le jamais-vu de la pandémie, la destruction presque instantanée de ce monde commun qui faisait consensus. Arendt nous rappelle que la solidarité est en contradiction avec la désolation,

car là où le monde nous a abandonnés, les autres continuent à être là pour nous porter secours. Le monde au sens arendtien se trouve donc dissocié en ses deux composantes: si l'espace a disparu, l'espace où des objets du monde pouvaient nous faire sentir son existence, les autres sont là, prêts à nous secourir, l'inter-est est détruit (soi – objet du monde), mais l'inter-esse persiste (Peuch-Lestrade, 2023: 34).

Un «entre-deux» est nécessaire pour que se forment la mémoire et le témoignage, par le partage dans l'action, dans le monde, de ce récit qui prend son sens dans la pluralité. Il me semble qu'ici, Arendt nous ouvre une porte, une fenêtre sur ce qui manque, cet entre-deux de la psychanalyse, qui paraît avoir déserté le monde de la *polis* au sens arendtien (Arendt, 1995). Peuch-Lestrade (2023) propose de retisser le lien social en

tant que lien dans la pensée, de rendre cette réalité nouvelle partageable par la possible intrication de la fabrication de la solidarité et du travail psychique; la psychanalyse offre un espace garantissant ce monde commun pour que se déploie cette solidarité où « [l']étrangeté du psychanalyste représente d'abord la pluralité humaine pour le patient ». L'auteur avance que cette solidarité (où, à certains moments, nous tenons le monde pour deux) n'est possible que parce que notre solitude a conservé le lien aux autres, et c'est le rôle principal que jouent dans la pratique solitaire des analystes les sociétés analytiques (Peuch-Lestrade, 2023 : 36), qui sont aussi des instances entre les objets du monde et elles-mêmes. Ce qui pose la question de l'entre-deux, l'inter-esse de ces instances...

Le temps de la renaissance comme nouvelle ère de la psychanalyse au Québec ne devrait-il pas passer par une action susceptible de rassembler tous ces groupes et de partager leur pensée dans un récit qui rencontre la *polis* et s'adresse à elle ? Ce livre collectif en fait le pari, je pense, en entreprenant la nécessaire tentative de rallier l'individualité et la pluralité, dans « une liberté de penser notre monde » (Arendt, 1981 : 62-70).

Nos identifications, nos créativité et l'avenir (par Vanessa Cediël)

Parler du futur de la psychanalyse au Québec (et, peut-être, du Québec au sens large), c'est faire face à la question de l'identité. L'identité consolidée à partir d'un passé riche et tumultueux, mais aussi l'identité conçue comme un état en constante évolution et transformation. Une identité en potentiel, penchée vers la croissance, l'avenir. Cependant, parfois, cet état peut être coloré par une profonde incertitude, saturé par des angoisses catastrophiques (telles que les décrit Bion), appauvri par la rigidité des traditions et ancré dans l'évitement du nouveau. Dans ce dernier cas, l'ossification de l'appareil psychique (individuel et social) qui en résulte ne nous laisse pas indifférents. Les possibilités de se désidentifier de certains modèles obsolètes ou de s'identifier à de nouveaux repères deviennent plus difficiles et conflictuelles. L'identité qui se développe à partir d'identifications diverses, complexes, et parfois contradictoires est remplacée par des identifications moins développées. Par exemple, en 1968, Esther Bick décrivait les identifications adhésives à partir de ses travaux sur l'observation de bébés et sur la seconde peau. Si le parallélisme entre ce concept clinique et la discussion actuelle exige prudence et finesse afin de ne pas employer à mauvais escient le terme et les conclusions que l'on peut en tirer, il peut cependant fournir quelques éléments susceptibles de nourrir la réflexion.

Comme le décrit Bick (1982) et le développe Donald Meltzer (1975), le concept de l'identification adhésive désigne une manœuvre défensive qui consiste à s'agripper à l'autre pour éviter de traverser des anxiétés de désintégration. La caractéristique prédominante de cette notion est sa superficialité : l'individu recherche un contenant concret (l'autre) afin de pouvoir adhérer (à l'autre, à soi) et opérer par mimétisme. La multidimensionnalité, la diversité, la profondeur et la différenciation sont remplacées par un calque, une copie, une (re)production collée sur une surface : l'autre et le moi restent ensemble dans un système fermé (afin, entre autres, de préserver l'illusion d'une unité, d'une « *oneness* »). Selon Bick, la manœuvre du copier-coller servirait, de manière précaire, à maintenir le sujet en un tout cohérent et, ainsi, à éviter une déstabilisation psychique. Judy K. Eekhoff explique que

[l']identification adhésive dans la pensée de Bick (1968, 1986) est un état mental défensif précédant l'apparition de l'identification projective et c'est une défense contre la désintégration. Dans l'identification adhésive, l'expérience de l'espace entre deux personnes est niée et remplacée par un délire d'unité ou « *oneness* ». Bick fait le lien entre cet état et un échec dans le développement de la peau psychique (2018 : 63 ; je traduis).

Si elle décrivait alors des états psychiques proches de la psychose, on pourrait toutefois penser les identifications ultérieures à la lumière de ce concept. Cependant, pourquoi ce concept et pas un autre ? Parce que celui-ci nous permet d'établir un pont entre la créativité, la croissance ou la décroissance mentale et, surtout, la diversité ou la recherche d'une homogénéité (interne et externe).

Dans la dynamique identitaire qui découle des identifications adhésives, on trouve un enjeu significatif pour notre réflexion : la stagnation de la croissance. La croissance mentale demande, entre autres, que l'enfant (ou la personne) développe et maintienne une identification « introjective » suffisamment souple et poreuse, tout en étant à la fois ferme et consistante. Elle exige, en outre, une tolérance à la frustration, à l'incertitude et aux changements constants de la réalité, de même qu'à la déconstruction, reconstruction, réinvention et, dans une certaine mesure, à la désintégration¹. La stagnation de la croissance mentale se manifeste, entre autres, par une infécondité de la capacité créative et une stratégie

1. Étymologiquement, le terme « désintégration » se compose du préfixe « dés- » (faire l'opposé de) et du mot latin « *integrare* », qui signifie « rendre entier ». Lorsqu'une chose se désintègre, elle perd son unité (sa « *oneness* »). Figurativement, quand on dit être « intègre », on affirme être droit et littéralement, « intact » (non touché ou non manipulé) (<https://www.etymonline.com/fr/word/disintegrate>).

de copier-coller qui, si elle peut donner une illusion d'activité et de mouvement, témoigne en réalité d'un manque de créativité et d'authenticité. García (2008) distingue dans ce contexte l'ingéniosité (l'habileté ou la virtuosité de produire une copie ressemblant parfaitement à l'original) et l'authenticité (le fait d'être conforme à la vérité)².

Si nous souhaitons réfléchir au présent et à l'avenir de la psychanalyse, il faudrait passer par une révision de nos identifications et de notre identité (au sens large, et non seulement en tant que personnes intéressées par la psychanalyse). Parfois, comme l'explique René Kaës, la « peau » et l'« exosquelette » provenant des institutions, de nos traditions, de nos modèles culturels, de nos repères théoriques et de notre technique psychanalytique nous rigidifient, ce qui a pour conséquence d'appauvrir notre capacité à nous laisser surprendre, à improviser, à immigrer d'un modèle mental à un autre et à incarner les mystères et les aspects catastrophiques inhérents aux changements (Rilke, 1929 ; Bion³ lu par Grotstein, 1981, cité dans López-Corvo, 2003). Un système identificatoire renfermé sur lui-même « sauvegarde » un fonctionnement circulaire, étouffant, exclusif et excluant, qui opère par mimétisme et repose sur un processus de copier-coller entretenant la confusion avec la vérité/réalité.

Cela veut-il dire que chaque identification survenant dans notre vie deviendra adhésive, composée de calques trompeurs ? Est-il nécessaire de constamment naviguer dans les tempêtes de l'angoisse de désintégration, afin de nous assurer une évolution « créative » ? Non. Ces idées sont avant tout une invitation à explorer les espaces de nos vies où la circulation d'air s'amenuise, où notre force créative manque d'élan et où nos dynamiques identitaires nous empêchent d'offrir l'hospitalité (telle que la conçoit Anne Dufourmantelle) à l'étranger, à l'inconnu, à celui qui n'appartient pas au « *oneness* ». Une invitation à ne pas rester « intact », à oser aller de l'avant, vers des contacts qui peuvent nous « déconstruire » temporairement pour, ainsi, nous reconstruire sur une base plus riche et plus diverse. Comme le demandait le poète Normand de Bellefeuille (1986 : 21) dans un recueil critique sur l'état de la poésie québécoise dans les années 1980,

2. La remarque de García me semble pertinente : « Le copiste est un technicien, mais ce n'est pas un artiste : il copie l'artiste (ou le scientifique) dans sa création. C'est là que réside sa raison d'être. Le copiste n'analyse pas, il copie l'analyste, même quand il est intelligent, dévoué aux études et "techniquement parfait". Le copiste n'est pas un analyste. Il peut, seulement, faire semblant » (2008 : 126 ; je traduis).

3. « Le changement catastrophique est représenté par la blessure qu'une nouvelle vérité pourrait occasionner à un vieux [système ou modèle] qui ne se serait pas encore adapté » (López-Corvo, 2003 : 54 ; je traduis).

[q]uand nous tournerons la tête, est-ce que ce sera pour sauvegarder à tout prix quelque chose de notre antériorité ou pour nous assurer que l'on ne risque pas de revenir à ce qui fut déjà plutôt que de fuir en avant vers ce qui n'est pas encore advenu ?

Penser l'avenir de la psychanalyse au Québec exige de réfléchir à la nature des institutions, à leur tendance à la croissance ou à l'anticroissance, à leurs signes vitaux et, encore une fois, à la nature de nos identifications. Le choix d'incarner l'incertitude et de ne pas restreindre les questions (ni les débats) sur l'état actuel et futur de la psychanalyse permettra d'ouvrir des brèches et, progressivement, d'accorder une place à la différenciation, à la nouveauté et aux changements. La révision critique de la transmission de la psychanalyse est essentielle pour les générations futures. Celle-ci permettra de faire face aux immenses défis et limitations liés à la formation psychanalytique. Du fait de son inaccessibilité, à plusieurs égards, on ne parvient pas à s'identifier au modèle traditionnel, qui n'est « pas » ou est « si peu » connecté à notre réalité. C'est cet état des choses qu'il importe de remettre en question pour donner un nouveau souffle à la psychanalyse québécoise.

Chercher la créativité malgré les entraves (par Deborah Zack-Wilner)

Gabrielle Clerk termine son entretien avec la revue *Frayages* en 1987 par ce souhait : « On peut espérer que [...] la transmission de la psychanalyse [s'effectue] dans un climat où la conception de la règle ne soit pas au service du pouvoir quel qu'il soit, mais au service de la créativité. » J'ai envie de débiter par un exemple de créativité dans la formation psychanalytique. En 2004, Michel Grignon a pu introduire l'observation des nourrissons dans le cursus de formation des candidats. Selon le docteur Grignon, cet ajout permettait d'enrichir leur apprentissage en leur permettant de développer « leurs capacités imaginaires inconscientes » (2020 : 13 ; je traduis). Freud ne disait-il pas : « L'inconscient est l'infantile en nous » (1909 : 214) ?

Les candidats se retrouvaient à observer simultanément deux formes différentes de discours psychanalytique : « un discours explicite verbal et symbolique » et « un processus interactif implicite et non verbal ». Cette double observation reflétait les enjeux à la fois de la rencontre entre l'enfant, sa mère et la famille, et de celle entre patient et analyste (Beebe et Lachmann, 2014 : XII). L'utilité de cette démarche pour les observateurs, qui discutent et se transforment dans leur relation au groupe de candidats avec leurs responsables de groupe, est de formuler des constatations qui

représentent les véhicules par lesquels les dérivés inconscients sont appréhendés et compris comme base du processus psychanalytique (Grignon, 2020).

Par ailleurs, il existe bel et bien des enjeux de pouvoir dans les institutions psychanalytiques. Selon Kernberg, ces dernières sont vulnérables à « une distribution anormale des relations de pouvoir » (2004 : 108). On a notamment observé une forte tendance à l'autoritarisme dans le système de formation des analystes. Au Québec, la branche Quebec English utilise un modèle qui permet uniquement aux *training analysts* de procéder à la fois à l'analyse personnelle des candidats, à la supervision de cas et à l'enseignement de séminaires. Le modèle français (adopté par la Société psychanalytique de Montréal) a pour sa part confié la responsabilité de conduire l'analyse personnelle des candidats à tous les membres de la Société ayant au moins cinq ans d'expérience après la fin de leur formation. Cela suggère la possibilité d'un pouvoir relativement décentré par rapport au système strict de formation des analystes. Cependant, toujours selon Kernberg, la concentration du pouvoir dans la formation des analystes persisterait dans le modèle français, dressant des obstacles pour ceux qui souhaiteraient passer du statut de membre associé à celui de membre à part entière. Ainsi, lorsqu'on en revient à l'aspiration de Gabrielle Clerk, on constate que les institutions actuelles, y compris celles du Québec, présentent bien un potentiel de croissance et de développement créatif, mais qu'elles comportent également, dans leurs politiques de pouvoir, des risques de dérives qui pourraient nécessiter un examen et une réévaluation.

* * *

Vanessa Cediél est une psychologue vénézuélienne établie à Montréal, qui travaille selon une approche psychanalytique depuis 2007. Après sa thèse doctorale sur l'autoanalyse, elle souhaiterait écrire sur la poésie, Pina Bausch et Clarice Lispector, entre autres.

Michèle Paquette est infirmière spécialisée en santé mentale, psychothérapeute et thérapeute de couple et famille, ainsi que superviseur clinique. Elle est titulaire d'une maîtrise en philosophie sur l'éthique dans un contexte familial; elle s'intéresse aux questions d'éthique appliquée dans tous les contextes.

Karine Roy-Déry est psychologue en bureau privé depuis plus de vingt ans, auprès des enfants, des adultes et des familles. Elle s'implique dans beaucoup trop de projets intéressants.

Deborah Zack-Wilner est psychiatre et psychanalyste. Récemment, elle a décidé de s'ouvrir à la psychanalyse francophone. Elle a pratiqué en bureau privé pendant près de trente-cinq ans. Curieuse, elle s'intéresse aux enjeux de la créativité et du pouvoir.

BIBLIOGRAPHIE

- American Psychiatric Association, *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders. DSM-V*, Washington, American Psychiatric Publishing, 2013.
- Arendt, Hannah, *La crise de la culture*, traduit de l'anglais sous la dir. de Patrick Lévy, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1972.
- , *La vie de l'esprit*, t. I: *La pensée*, traduit de l'anglais par Lucienne Lotringer, Paris, Presses universitaires de France, 1981.
- , *Qu'est-ce que la politique ?*, traduit de l'anglais par Carole Widmaier, Muriel Frantz-Widmaier, Sylvie Taussig et Cécile Nail, Paris, Éditions du Seuil, 1995.
- Atwood, Margaret, *Circé. Poèmes d'argile*, traduit de l'anglais par Christine Évain, Paris, Éditions Bruno Doucet, 2021.
- Aulagnier, Piera, *Les destins du plaisir. Aliénation, amour, passion*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le fil rouge », 2009.
- Beebe, Beatrice, et Frank Lachmann, *The Origins of Attachment. Infant Research and Adult Treatment*, Londres, Routledge, Taylor and Francis Group, 2014.
- Bellefeuille, Normand de, « Pour une esthétique de l'ambiguïté », dans *Choisir la poésie*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1986, p. 18-24.
- Bick, Esther, « L'expérience de la peau dans les relations objectales précoces », *Revue belge de psychanalyse*, n° 1, 1982, p. 73-77.
- Canto-Sperber, Monique, *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, 3^e éd., Paris, Presses universitaires de France, 2001.
- Eekhoff, Judy K., « Somatic counter-transference as evidence of adhesive identification in a severely traumatized woman », *American Journal of Psychoanalysis*, vol. 1, n° 78, p. 63-73.
- Freud, Sigmund, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », [1909] 1993.
- , *Métapsychologie. 1915*, Paris, Flammarion, coll. « Champs classiques », [1924] 2019.
- García, Antonio, *Pensamientos en psicoanálisis*, Caracas, autopublié, 2008.
- Grignon, Michel, « Reflections on the use of Esther Bicks method of family infant observation in psychoanalytic learning », *Canadian Journal Psychoanalysis/Revue canadienne de psychanalyse*, vol. 28, n° 1, 2020, p. 11-47.
- Kernberg, Otto Friedmann, « Problems of power in psychoanalytic institutions », *Psychoanalysis Inquiry*, vol. 24, n° 1, 2004, p. 106-121.
- Kristeva, Julia, *Le génie féminin*, t. I: *Hannah Arendt*, Paris, Fayard, 1999.

- López-Corvo, Rafael, *The Dictionary of the Work of W. R. Bion*, Londres, Karnac Books, 2003.
- Meltzer, Donald, «Adhesive identification», *Contemporary Psychoanalysis*, vol. 11, 1975, p. 289-310.
- Peuch-Lestrade, Jean, «La psychanalyse au risque de l'oubli du monde», *Le Coq-héron*, n° 252, 2023, p. 32-42.
- Roy-Déry, Karine, «Des fourmis. En parlant du cadre», *Filigrane*, vol. 24, n° 1, 2014, p. 135-140.
- Rilke, Rainer Maria, *Lettres à un jeune poète*, traduction et présentation de Marc B. de Launay, Gallimard, coll. «Poésie», 1993.
- Stern, Daniel N., *La constellation maternelle*, traduit de l'anglais par Dominique Cupa, Paris, Calmann-Levy, 1997.
- Winnicott, Donald Woods, *The Maturational Processes and the Facilitating Environment*, Londres, Routledge, [1965] 1990.

Attentat contre la psychanalyse au Québec

Anne Béraud

Pour aborder la situation de la psychanalyse au Québec aujourd'hui, et la question de sa transmission, question intrinsèque à la psychanalyse et fondamentale pour sa survie, il faut revenir à la rupture opérée par l'instauration de la loi 21. La Loi modifiant le Code des professions et d'autres dispositions législatives dans le domaine de la santé mentale et des relations humaines, adoptée par l'Assemblée nationale du Québec le 18 juin 2009, est entrée en vigueur en 2012. Celle-ci avait pour visée d'encadrer la pratique de la psychothérapie, réservant le titre de psychothérapeute aux médecins, aux psychologues et aux membres de certains ordres professionnels, et conférant à l'Ordre des psychologues du Québec (OPQ) le pouvoir de délivrer le permis de son exercice. Selon l'OPQ, qui a émis le règlement accompagnant la loi, la psychanalyse, sans jamais être explicitement nommée, se trouve incluse dans le cadre de ces dispositions. Les conséquences sur la possibilité même de sa pratique sont considérables. Psychanalyste depuis trente ans à Montréal, j'ai pu assister, depuis l'entrée en vigueur de la loi 21, à une mutation restrictive de l'exercice de la psychanalyse.

La psychanalyse n'est pas une psychothérapie

Commençons par établir qu'une psychanalyse n'est pas une psychothérapie, dans la mesure où elle n'a pas pour objectif « immédiat » de « traiter » le patient – que nous nommons plutôt l'« analysant », et sûrement pas le « client », terme qui renvoie à la consommation, ni même l'« usager ». La psychanalyse est une méthode qui donne sa place à l'inconscient d'un sujet, et ce, grâce à l'appui que constitue l'écoute d'un psychanalyste – c'est ce que l'on appelle le « transfert ». L'inconscient est porteur de la

marque, toujours singulière pour chacun, que les mots, les expériences ont laissée jusque dans le corps du sujet.

Décider de faire une psychanalyse, c'est décider d'explorer sous transfert cette énigme. Cette exploration se fait par la voie de l'association libre – qui consiste à laisser dériver sa pensée, à dire ce qui vient à l'esprit sans le censurer, aussi bizarre que cela soit –, par l'intérêt porté aux rêves, aux lapsus, aux actes manqués, aux signifiants employés, aux équivoques de la langue et aux symptômes. C'est d'une véritable « expérience » qu'il s'agit, avec son rituel bien connu du divan et de la répétition des séances, à laquelle l'analysant décide de se soumettre en prenant appui sur quelqu'un qui s'est lui-même déjà prêté à cette expérience.

L'intention première du psychanalyste n'est pas de guérir au sens médical du terme, ni au sens de réadaptation sociale, ou de maîtrise des passions, etc. C'est une expérience de vérité qui amène l'analysant à faire face au désir inconscient qui l'habite et à déterminer s'il veut vraiment soutenir ce désir. Une psychanalyse peut de surcroît avoir des effets thérapeutiques, mais ils ne sont pas visés en tant que tels, ils découlent de l'expérience dans un effet d'après coup. Au fil de ce processus, le psychanalyste n'applique aucun protocole; aucune technique n'est valable pour tous. C'est pourquoi il n'y a de solution que singulière.

S'étant lui-même soumis à l'expérience, le psychanalyste sait que tôt ou tard, le sujet se heurtera à un point de non-savoir, à une énigme, et qu'il n'existe pour la résoudre ni norme, ni modèle, ni loi, ni normalité, ni même thérapeutique possible. Il sait qu'il s'agit là d'un élément incurable. Il acceptera alors d'accompagner celui qui le veut à faire le détour par son inconscient, afin de l'élucider et de trouver une façon de faire avec, de trouver son style de vie.

« Expérience » (« *Erfahrung* ») est un signifiant que l'on rencontre tout au long de *L'analyse avec fin* et *l'analyse sans fin* de Freud (1937). Il s'agit de l'expérience du sujet qui parle de son symptôme et de ses effets. Les écrits de Freud, qu'ils soient purement cliniques ou plutôt d'orientation culturelle, témoignent tous de cette expérience subversive. Le signifiant choisi, *Erfahrung*, indique clairement qu'il s'agit pour Freud d'une expérience travaillée et perlaborée, et non d'une expérience que l'on qualifierait d'« émotionnelle ». Lacan, pour sa part, évoquait très souvent dans ses séminaires l'« expérience analytique ». Il insistait régulièrement sur le fait que son séminaire avait pour but de former des analystes, d'avoir un effet sur leur pratique. Tant la position de Freud que celle de Lacan sont fondamentalement enracinées dans un champ clinique, au sein duquel elles ont introduit un autre discours.

La psychothérapie, quant à elle, n'a pas pour objectif l'élucidation du symptôme : son souci est directement thérapeutique – améliorer l'état du patient –, voire elle vise une réadaptation sociale. Si le psychothérapeute se dit « d'orientation analytique », il acceptera peut-être de différer quelque peu cette attente thérapeutique au profit d'une élucidation partielle, mais il aura néanmoins pour visée cet objectif curatif, ainsi que celui de répondre à la demande du patient.

Pour préserver l'originalité de la psychanalyse, il faut reconnaître sa spécificité, aussi bien par rapport au champ médical qu'à l'égard de la psychologie universitaire.

Au Québec, la loi 21 est venue bouleverser ce qui faisait la spécificité de la psychanalyse, mettant en péril son existence même.

La loi 21 réglementant la pratique

En mars 2006, à la suite de la publication du rapport Trudeau émis par le comité Modernisation de la pratique professionnelle en santé mentale et en relations humaines, une lettre-pétition fut envoyée au comité d'experts de l'Office des professions du Québec. Signée par plusieurs psychanalystes québécois, elle avait pour objet de défendre l'autonomie de la pratique psychanalytique au Québec. Estimant que la psychanalyse n'était pas incluse dans la description des activités réservées au psychothérapeute, les auteurs de la lettre demandaient que la pratique psychanalytique demeurât à l'écart de cette nouvelle réglementation. Un accusé de réception fut l'unique réponse.

Avant la promulgation de la loi 21, il y avait d'abord eu le projet de loi n° 50, contre lequel, en 2008, nous nous étions battus. « Nous », c'est-à-dire des psychanalystes de différentes obédiences, lacaniens, freudiens, jungiens.

Pour ma part, en tant que psychanalyste lacanienne membre de la New Lacanian School (NLS) et de l'Association mondiale de psychanalyse (AMP), et cofondatrice du Pont freudien¹, j'ai déposé devant la commission de l'Assemblée nationale qui s'occupait du projet de loi n° 50 un dossier en vue d'une demande d'amendement. Faisant valoir le fait que la psychanalyse ne relève pas de la psychothérapie, nous réclamions, avec à l'appui des lettres du président de l'AMP et des présidents

1. Le Pont Freudien (<https://pontfreudien.org>), dont les activités ont démarré à Montréal en 1998, fondé en association en 2001, inscrit son travail dans le cadre de la Fondation du Champ freudien, créée en 1979 par Jacques Lacan.

des sept Écoles de l'AMP, que soit laissée en dehors du champ d'application de la loi la pratique de la psychanalyse ; nous demandions d'être exclus du projet de loi, sans devenir des « hors-la-loi » en tant que psychanalystes, et par conséquent, de conserver la possibilité de pratiquer sans un « permis de psychothérapeute » délivré par l'OPQ. D'autres associations psychanalytiques ont également déposé des dossiers en ce sens. Nos arguments ont été rejetés.

Dans le dossier que j'ai déposé, nous montrions que les ordres concernés par le projet de loi opéraient à divers titres dans le secteur de la santé mentale et qu'il s'agissait de ne pas confondre l'activité des psychanalystes avec celle décrite comme une « activité réservée de la psychothérapie ». Les psychanalystes – du point de vue lacanien, mais sans doute pas uniquement, puisque c'était ce que Freud avançait – ne sont pas des psychothérapeutes : ils opèrent dans un champ plus vaste que celui de la « santé mentale ». Leurs interventions produisent une décision subjective des analysants, qui déborde toujours la recherche de guérison d'un trouble mental. En psychanalyse, résoudre le symptôme signifie permettre au sujet d'atteindre des ressources auxquelles il n'a jamais eu accès auparavant, et par conséquent, le sens de la guérison réside dans la production d'un état nouveau, et non dans le rétablissement d'un précédent.

L'objectif de cette loi délétère est d'encadrer, par voie administrative, des professions censées relever d'un même champ. Or, qu'ont donc en commun les professions de psychologue, de médecin, de travailleur social, de thérapeute conjugal et familial, de conseiller d'orientation et de psychoéducateur ? La notion de « relation humaine » est trop floue pour pouvoir répondre de façon satisfaisante à cette question. Le législateur a voulu définir une pratique professionnelle, ce qui revient à organiser d'un seul mouvement tout un champ clinique. Un appauvrissement croissant se fait jour quant à l'idée que l'on se fait du travail clinique, une fois que celui-ci est renvoyé au cadre des soins de la santé mentale et aux techniques qui les accompagnent. L'ancienne, mais très actuelle définition de Freud du « traitement psychique » (1890) visait fondamentalement les effets de la parole, au moyen d'un maniement du transfert.

Afin de ratisser large, le décret d'application de la loi 21 établit une vaste définition de la psychothérapie². « Cette définition est la base sur

2. « La psychothérapie est un traitement psychologique pour un trouble mental, pour des perturbations comportementales ou pour tout autre problème entraînant une souffrance ou une détresse psychologique qui a pour but de favoriser chez le client des changements significatifs dans son fonctionnement cognitif, émotionnel ou comportemental,

laquelle l'Ordre des psychologues s'appuie pour déterminer s'il y a ou non exercice illégal de la psychothérapie. Elle est suffisamment claire pour permettre de reconnaître les personnes qui, sans formation ni encadrement professionnels, exercent illégalement la psychothérapie³, lit-on sur le site de l'OPQ. Le point central, c'est que *selon l'OPQ*, cette définition de l'exercice concerne les psychanalystes, qui dès lors se retrouvent coincés sous sa coupe. L'OPQ s'autorise désormais de cette définition pour surveiller et interdire à certains psychanalystes leur pratique pour «exercice illégal de la psychothérapie», entraînant un risque réel d'étouffer la pratique de la psychanalyse en tant que telle.

Je considère que l'OPQ n'est pas qualifié pour évaluer la capacité de pratiquer la psychanalyse. L'OPQ, désireux de répondre au souci de protection du public par la voie administrative, a négocié ferme pour obtenir le pouvoir de délivrer le «permis de psychothérapeute» aux psychanalystes. Mais il phagocyte là une discipline qui ne relève pas de son champ. Regardons à quel point, par exemple, la prescription, par l'OPQ, des actions à entreprendre s'avère d'emblée problématique pour la psychanalyse, dans ses termes comme dans sa visée:

[O]utre le respect des lois et règlements qui régissent l'exercice de la psychothérapie, toute personne l'exerçant doit:

1. établir un processus interactionnel structuré avec le client;
2. procéder à une évaluation initiale rigoureuse;
3. appliquer des modalités thérapeutiques basées sur la communication;
4. s'appuyer sur des modèles théoriques scientifiquement reconnus et sur des méthodes d'intervention validées qui respectent la dignité humaine.⁴

La psychanalyse ne peut se confondre avec une simple thérapeutique soumise à des critères d'évaluation. Elle résiste au chiffrage, à la protocolisation des symptômes, à l'élaboration de grilles statistiques de succès et d'échec. Par sa nature, l'activité relative au psychisme n'est guère susceptible de faire l'objet d'une appréciation quantitative ou

dans son système interpersonnel, dans sa personnalité ou dans son état de santé. Ce traitement va au-delà d'une aide visant à faire face aux difficultés courantes ou d'un rapport de conseils ou de soutien.» Article 187.1 du Code des professions. Disponible sur Internet: <https://www.ordrepsy.qc.ca>

3. Pierre Desjardins, «L'encadrement de la psychothérapie: un défi de la loi 21», Ordre des psychologues du Québec, septembre 2015, [En ligne], [<https://www.ordrepsy.qc.ca/-/l-encadrement-de-la-psychotherapie-un-defi-de-la-loi21>], (7 octobre 2024).

4. Ordre des psychologues du Québec, *Le panier de services assurés en santé et en services sociaux. Réflexions sur les rôles et mandats des psychologues et sur l'espace professionnel qui leur est imparti*, 12 février 2016, [En ligne], [<https://www.ordrepsy.qc.ca/documents>], (7 octobre 2024).

scientifiquement irréfutable. Les pratiques dites « d'évaluation » restent largement insuffisantes, dans la mesure où elles se fondent sur des présupposés entièrement extérieurs à la psychanalyse, et contestables par elle.

Formation des psychanalystes

Outre la contrainte désormais imposée à la pratique psychanalytique par des règles⁵ qui lui sont étrangères, les incidences sont majeures pour la formation et la transmission de la psychanalyse. Car les psychanalystes qui ne répondent pas aux critères de l'OPQ ne sont pas pour autant « sans formation ni encadrement professionnels », bien au contraire. Cette falsification, qui contribue à mystifier le public, est scandaleuse.

Ne peut être psychanalyste que celui qui a lui-même fait une psychanalyse suffisamment longue et sérieuse, condition *sine qua non* de sa formation, dont les résultats se trouvent démontrés auprès de pairs, généralement dans le cadre d'une École ou d'une association de psychanalystes. La pratique analytique était jusque-là, au Québec comme quasiment partout ailleurs dans le monde, soumise à un mode de fonctionnement établi par Freud lors de l'invention de cette discipline, résistant à toute prise par le régime universitaire ou à tout contrôle étatique. De la même manière, la formation des analystes est depuis toujours confiée aux Écoles et associations psychanalytiques, en tant qu'émanations directes de la psychanalyse elle-même. Celles-ci se rapportent à différents courants, mais elles ont des modalités de fonctionnement fondées avec rigueur et prennent très au sérieux la question de la transmission propre à la psychanalyse. Elles ont chacune leurs protocoles d'évaluation et d'accréditation, sans cesse contrôlés par des pairs au moyen de multiples conférences nationales ou internationales, congrès, supervision de cas. Elles mettent à la disposition de leurs membres et futurs membres les outils nécessaires à leur formation et se sont dotées des instruments nécessaires pour exercer le contrôle de la pratique, et ce, sans la moindre interférence des organismes externes. Cette position permet de garantir la formation de leurs membres auprès de la société.

À quel titre l'OPQ serait-il apte à déterminer si un psychanalyste peut ou non recevoir des patients? Freud se retournerait dans sa tombe, lui qui a tiré de son expérience le principe selon lequel la pratique de la psychanalyse ne saurait être réservée aux seuls médecins, et qui n'a jamais

5. *Ibid.*

cédé sur la question de l'analyse profane. Le terme d'« analyse profane » se rapporte à la pratique de la psychanalyse par des non-médecins et non-psychologues, dont un certain nombre d'universitaires venus d'autres disciplines (lettres, philosophie, droit, théologie, etc.). La dimension « profane » tient au fait qu'une grande part de la formation des psychanalystes réside dans leur propre expérience psychanalytique. Être soi-même passé sur le divan et avoir mené son analyse suffisamment loin permet, entre autres, de ne pas entendre ses patients à travers le prisme de son propre fantasme. Le désir d'être psychanalyste surgit d'une cure personnelle, pas du titre que l'on acquiert à l'université. Dès lors, les procédures du gradus universitaire ne suffisent pas pour s'assurer de la possibilité qu'un sujet en formation devienne psychanalyste. En effet, rien n'empêche un analysant issu du domaine des lettres, de la philosophie ou d'autres disciplines hors du champ dit « de la santé mentale » de pouvoir occuper cette position. Si son désir, après avoir effectué sa propre analyse, le pousse à exercer cette fonction d'analyste auprès d'autres ultérieurement, et s'il n'est pas clinicien à la base, il complètera sa formation par des stages, des séminaires, des supervisions, etc.

La loi 21, avec l'introduction d'un permis que seul l'OPQ peut délivrer si l'on n'est pas médecin, est venue interrompre cette transmission de génération en génération, ce passage de relais entre analysants, qui deviennent analystes à leur tour. L'OPQ octroie le permis à ceux qui obtiennent les crédits universitaires suffisants, même si ces derniers n'ont aucune expérience de leur propre inconscient, mais le refuse à d'autres, qui en ont pourtant une longue expérience et ont atteint un seuil qui les qualifie largement pour tenir la place de psychanalyste auprès d'autrui. Il y a là une absurdité flagrante. Si l'objectif de la loi est véritablement de garantir une formation de qualité, aussi bien à ceux qui s'adressent aux psychanalystes qu'aux administrations responsables, alors il vaut mieux faire confiance à la spécificité des procédures suivies par les écoles de psychanalyse dans leur pluralité, dont les critères d'admission, je le répète, sont stricts et exigent une formation très rigoureuse.

Actuellement, les demandes d'analyse émanent de jeunes gens désorientés, et venant bien plus souvent de milieux littéraires que du domaine de la psychologie. Un cercle vicieux s'établit : la psychanalyse étant de moins en moins étudiée en psychologie et souvent même dénigrée, beaucoup de demandes d'analyse proviennent d'autres champs. Quand certains de ces analysants en arrivent à vouloir devenir psychanalystes, ils ne sont alors plus tout jeunes. Pour répondre aux critères de l'OPQ, ils

doivent reprendre des études de psychologie ou de travail social, alors qu'ils travaillent déjà par ailleurs, ce qui prend à nouveau une dizaine d'années. Ce parcours en décourage plus d'un, ce qui met en péril la continuité de la psychanalyse.

Attentat contre la psychanalyse

Cette loi porte un coup funeste à la psychanalyse au Québec. Englober dans le même domaine psychothérapies, psychanalyse et médecine équivaut à médicaliser le phénomène « psy », lequel est un véritable phénomène de civilisation. La psychologie, comme discipline universitaire, dans son modèle cognitif actuel et même psychodynamique, tend à se rapprocher des approches médicales et scientifiques. Les méthodes de codification des pratiques – évaluation chiffrée des résultats, établissement de séries statistiques, élaboration de protocoles, « conférences de consensus » – rencontrent des obstacles de structure en psychanalyse, car cette discipline s'appuie sur l'élaboration du cas par cas et se penche sur ce que chaque cas a de plus singulier. Or, plus la médecine devient scientifique, technologique, plus elle devient aussi muette. La pratique médicale contemporaine tend de plus en plus à s'abstenir d'écouter le patient pour extraire du corps un ensemble de chiffres.

C'est ce qui explique que, depuis Freud, la psychanalyse s'est partout développée et qu'elle l'a fait indépendamment de la médecine. Elle ne peut pas non plus se plier à l'idéal universitaire traditionnel. Comment la psychanalyse pourrait-elle s'adapter à une modalité de traitement des résultats qui vise explicitement à exclure le facteur subjectif, alors que le travail psychanalytique est précisément une mise en cause du sujet ? Quelle évaluation, quelle mesure pouvons-nous effectuer du transfert, des subtiles interactions que ce dernier introduit entre patient et psychanalyste ? La psychanalyse résiste à l'objectivation, aussi bien du côté du psychanalyste que de celui de l'analysant. Dans le cadre de l'analyse, ce que dit le sujet de son symptôme constitue le symptôme lui-même. À la différence du symptôme médical ou psychiatrique, le symptôme au sens analytique n'est pas objectif, et ne peut être apprécié de l'extérieur ; l'évaluation même de la guérison est tributaire du témoignage du patient. Compter la psychanalyse dans la série des psychothérapies, c'est confisquer une pratique qui opère selon des modalités cohérentes avec ses propres concepts.

Échec de notre combat

Certains psychanalystes, lacaniens mais pas seulement, se sont battus pour préserver cette spécificité, qui concerne à la fois la pratique psychanalytique, son éthique et la formation. Alors que dans la loi la place de la psychanalyse restait floue, et que le décret d'application était encore en discussion, j'ai envoyé le 10 novembre 2011 une lettre⁶ au président de l'Office des professions du Québec, signée par 163 cliniciens ou proches de la psychanalyse, soutien inespéré et sans précédent dans la communauté psychanalytique du Québec. Malheureusement, en parallèle, la Société psychanalytique de Montréal (SPM), faisant cavalier seul, a négocié avec l'OPQ, pour selon elle sauver ce qui pouvait l'être. Elle a obtenu une clause de droits acquis qui permettait aux psychanalystes exclusivement membres de la Société canadienne de psychanalyse (SCP), donc de la SPM, de l'Association des psychothérapeutes psychanalytiques du Québec (APPQ) et de la Société québécoise des psychothérapeutes professionnels (SQPP), non admissibles à un ordre professionnel (les PCNA: psychothérapeutes compétents non affiliés), de poursuivre leur pratique en acquérant le fameux permis. Cette clause garantissant les droits acquis ne s'appliquait que durant trois ans. En outre, quid des psychanalystes lacaniens, des psychanalystes jungiens, des psychanalystes n'appartenant à aucune de ces trois associations? Trois ans plus tard, les aspirants psychanalystes ne pouvaient plus espérer pratiquer, à moins d'être non seulement membres de l'un des ordres professionnels listés par l'OPQ, mais aussi titulaires du permis délivré par l'OPQ (même s'ils étaient par ailleurs membres de la SPM ou d'une autre association).

La SPM, en négociant directement avec l'OPQ, a privilégié la protection de ses intérêts immédiats au détriment du combat visant à détacher la psychanalyse de la définition de la psychothérapie et à pérenniser l'analyse profane. Dans l'histoire de la psychanalyse au Québec, cela représente une tache indélébile qui a des conséquences sur les générations actuelles et futures, et donc sur la transmission de la psychanalyse. Il aurait fallu, selon moi, faire front commun, ne pas céder, et résister en continuant à faire valoir notre point de vue original auprès des autorités, sans jamais négocier avec l'OPQ. La vision de la SPM était à très court terme, elle en sort sans doute elle-même affaiblie quelques années après. D'autre part, ces compromissions ont autorisé l'OPQ à considérer les psychanalystes comme inclus dans la loi 21.

6. <https://pontfreudien.org/content/loi-21>

Soutenir la transmission du discours psychanalytique

Soutenant d'un désir décidé la pratique analytique, je n'ai pour ma part jamais cessé de déployer avec enthousiasme des efforts pour mettre en place des instances permettant de poursuivre la transmission du discours psychanalytique. Dans le cadre du Pont Freudien, qui mène ses activités depuis 1998, nous invitons régulièrement des psychanalystes de l'AMP, qui viennent donner à Montréal conférences et séminaires du Champ freudien, interventions théoriques, cliniques et de lecture. Les actes⁷ de ces rencontres sont publiés, ainsi qu'un livre (2018). De plus, avec quelques collègues, pour étudier les séminaires de Jacques Lacan, nous soutenons un séminaire mensuel⁸ qui rassemble une trentaine de personnes chaque année.

En août 2013, en plus du Pont Freudien, avec le soutien des instances de la NLS, nous avons fondé NLS-Québec⁹, groupe associé à une École de psychanalyse internationale, la NLS, qui fait partie de l'AMP. Puis, en 2014, à partir de NLS-Québec, nous avons monté le Programme d'études cliniques. Orienté par l'enseignement de Jacques Lacan, le Programme d'études cliniques vise l'enseignement de la psychanalyse, tant théorique que clinique. Il s'adresse à des psychanalystes, mais également à des psychologues, psychiatres, travailleurs sociaux, psychothérapeutes, en exercice ou en formation, à des soignants ou à des intervenants en « santé mentale » qui décident d'orienter leur pratique à partir de la psychanalyse, ainsi qu'à des analysants. Le Programme d'études cliniques s'inscrit dans l'espace de l'Institut du Champ freudien et de l'association Uforca (Union pour la formation en clinique analytique) rattachée à l'Union pour la formation continue en clinique analytique pour l'Université populaire Jacques Lacan (UPJL). De nombreux programmes, antennes et sections cliniques dans plusieurs pays du monde en font partie. Au Québec, une quinzaine de personnes s'y inscrivent chaque année.

Depuis 2012, non seulement les psychanalystes au Québec sont tenus de se faire reconnaître comme psychothérapeutes pour avoir encore accès au champ clinique, mais ils sont aussi menacés d'être totalement subordonnés à une psychologie qui réclame le statut de meneur de jeu. Comme mode de contrôle de la formation et de la pratique psychanalytique,

7. *Actes du Pont Freudien* (55 numéros), actuellement sous la responsabilité de William Delisle.

8. <https://pontfreudien.org/content/s%C3%A9minaires-mensuels-du-pont-freudien-2024-2025>

9. <https://www.nls-quebec.org>

l'obsession évaluationniste bafoue un certain nombre de libertés fondamentales. De multiples raisons poussent à continuer de se battre pour une psychanalyse autonome, hors du contrôle social de l'OPQ, afin d'empêcher qu'elle ne passe du statut de métier impossible¹⁰ à celui de métier appartenant au passé. Pour préserver la psychanalyse, sa pratique singulière, liée au tranchant de la découverte de Freud, et donc son éthique originale, ne pourrions-nous pas envisager de nouvelles conversations, échanges, pourparlers, d'abord entre psychanalystes de toutes obédiences, puis avec les instances gouvernementales, afin d'officialiser la sortie définitive de la psychanalyse de la loi 21 ? Non pas individuellement, en nous heurtant à la machine, au pouvoir et aux moyens exorbitants de l'OPQ, mais collectivement.

* * *

Anne Béraud est psychanalyste à Montréal depuis 1996, membre de la New Lacanian School (NLS) et de l'Association mondiale de psychanalyse (AMP). Cofondatrice du Pont freudien et présidente de NLS-Québec, elle est enseignante au Programme d'études cliniques du Québec.

BIBLIOGRAPHIE

- Freud, Sigmund, *La question de l'analyse profane*, traduit de l'allemand par Janine Altounian, André et Odile Bourguignon, Pierre Cotet et Alain Rauzy, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », [1926] 1998.
- , « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », dans *Résultats, idées, problèmes*, t. II, traduit de l'allemand par Janine Altounian, André Bourguignon, Pierre Cotet et Alain Rauzy, Paris, Presses universitaires de France, [1937] 1985, p. 231-268.
- Stevens, Alexandre, Guy Briole et Dominique Holvoet, *Agrafes et inventions dans la psychose ordinaire*, sous la direction d'Anne Béraud, Montréal, Éditions Le Pont freudien/NLS-Québec, 2018.

10. Sigmund Freud : « Il semble presque, cependant, qu'analyser soit le troisième de ces métiers "impossibles", dans lesquels on peut d'emblée être sûr d'un succès insuffisant. Les deux autres, connus depuis beaucoup plus longtemps, sont éduquer et gouverner » ([1937] 1985 : 263).

Un désir fondateur

Geneviève Morency

Institution psychanalytique : oxymore¹ ?

À la lecture de la réédition de *La naissance de la psychanalyse... à Montréal* (Revue *Frayages*, 2022), j'ai été frappée par la narration de deux temps fondateurs : l'enthousiasme de la découverte, suivi des renoncements nécessaires permettant la reconnaissance officielle par l'institution. Il me semble y voir une tentative d'explorer l'ambivalence liée à la fondation de la Société psychanalytique de Montréal, entre l'affirmation d'un désir d'implanter et de faire fleurir plus avant la psychanalyse à Montréal, et les inévitables compromis et deuils inhérents à toute maturation. Entre la fougue des débuts et la crainte d'une mort à venir réside dans un équilibre précaire la question de la transmission.

Pourquoi ai-je répondu présente à l'offre de se rencontrer en groupe pour partager nos réflexions autour de cette publication ? Lors de la première réunion², il m'a semblé que plusieurs se posaient un peu cette question, habités par le vague sentiment d'une nécessité, mais aussi par des doutes et des craintes à l'idée de s'engager dans cette démarche. Le thème de la transmission du « feu sacré » émergea, ainsi que celui de la légitimité de nos paroles. Sommes-nous dignes de porter ce feu sacré ? Et de quel feu parle-t-on ? Pourquoi serait-il « sacré » ?

Plusieurs ont exprimé la difficulté de porter la psychanalyse dans certains milieux de soin, face à diverses critiques ou exigences d'efficacité.

1. Inspiré d'un aphorisme de l'autrice Anne Archet (2023), soit « Paix sociale : oxymore ».

2. Je me suis jointe à un groupe de discussion chapeauté par la revue *Filigrane*, composé en majorité de jeunes professionnels investis dans des milieux très divers : cabinets privés, organismes communautaires, ONG, cégeps, universités.

Il me semble avoir entendu dans les propos de mes interlocuteurs qu'ils peinaient à se reconnaître dans les voies tracées par les institutions, que ce soit l'Ordre des psychologues du Québec ou les grandes orientations en soins de santé mentale prescrites par nos gouvernements. La Société psychanalytique de Montréal a paru susciter une ambivalence : on éprouve beaucoup de respect pour ses membres, mais on l'associe également à une vision puriste de la psychanalyse et à une forme d'élitisme. Cela étant dit, je ne peux prétendre parler au nom de chacun des membres du groupe.

De notre deuxième rencontre, je retiens qu'il a été question entre autres de « l'origine » des membres du groupe, des voies de transmission de la psychanalyse (ou de « l'approche psychanalytique » ?). Après notre réunion, nous avons été quelques-uns à souhaiter nous retrouver « en marge » de cette rencontre officielle (tiens, tiens...), pour favoriser une intimité supplémentaire, une circulation plus libre de la parole, facilitée par un plus petit nombre de personnes, partageant le breuvage qui délie les langues. Entre autres sujets abordés, outre les grands paradigmes épistémologiques (où se situe la psychanalyse ?), nous avons continué à parler des lieux d'étude et de travail que nous avons fréquentés, des collègues et superviseurs que nous avons appréciés, et même des cliniciens qui nous avaient accueillis (ou pas) dans leur bureau. Se dessinaient ainsi la trame des liens qui unissaient notre groupe et les ramifications par lesquelles l'approche psychanalytique avait fait son chemin jusqu'à nous, extra-muros. Un sentiment de communauté s'esquissait au fil de nos échanges. Ma participation à ce groupe de discussion portait déjà ses fruits, en m'aidant à me situer dans un réseau de liens traversant plusieurs institutions, mais dont le fil rouge reste la transmission d'une certaine forme d'accueil, d'écoute, d'une liberté de penser et de parole que nous souhaitons pour nous-mêmes comme nous souhaitons la favoriser chez nos patients, analysants ou participants.

La naissance de la psychanalyse... à Montréal traite des débuts de cette discipline dans la métropole, et plus précisément de ses débuts dans les démarches d'institutionnalisation. L'ouvrage nous plonge au cœur de l'enthousiasme de ceux qui en ont favorisé l'émergence et nous invite à interroger notre propre ferveur, le désir qui nous a menés à la psychanalyse. La question de ce que je nommerais le « désir fondateur » recèle des enjeux identitaires qui ne sont pas étrangers à nos rapports à l'institution, les rendant parfois très conflictuels. Car que cherchons-nous à « fonder » sur le plan individuel en rejoignant et en soutenant une institution ou au contraire, en nous y refusant ?

En ces temps où sévit une crise de confiance majeure à l'endroit des institutions, les questions identitaires font l'objet d'une vive mobilisation. Des voix dissidentes, souvent qualifiées (ou plutôt disqualifiées) de « *woke* », souhaitent dorénavant se faire entendre et appellent les institutions à déceler en leur sein les structures et mécanismes reproduisant certaines inégalités et exclusions. Notre planète bouleversée réclame quant à elle une transition écologique et il nous tarde de rétablir des rapports plus « égalitaires » au vivant en général. Devons-nous craindre le travail funeste d'un fantasme d'autoengendrement ? Est-ce plutôt une régression nécessaire pour ensuite imaginer de nouvelles manières de vivre ? Dans tous les cas, difficile pour les individus comme pour les institutions de résister à la tentation du repli identitaire face à ces mouvements angoissants de « refonte », voire de « révolution ».

Peut-être la réédition du texte de 1987 qui sert de point de départ à ce projet s'inscrit-elle en partie dans ces mouvements de remise en question des institutions, au sens de remise en route d'interrogations importantes liées à leur avenir, voire à leur survie. N'est-il pas vital pour nos institutions comme pour notre développement personnel de nous ouvrir à ces discours qui peuvent sembler a priori les plus inconciliables avec la perspective qui est la nôtre ? Peut-être ces discours nous pointent-ils précisément les failles aux fondements de l'édifice ?

* * *

Lors de nos échanges dans le cadre du groupe de discussion, mes associations d'idées m'ont menée au souvenir d'un moment fondateur pour moi, au commencement de mon intérêt pour la psychanalyse. J'en étais à ma troisième année du bac en psychologie à l'Université du Québec à Montréal. Je ne savais plus pourquoi j'avais choisi la psychologie. Parmi tous les cours très théoriques, je ne trouvais pas de discours qui aient un sens pour moi. J'étais même résolue à me rediriger vers l'enseignement du français, parce que, sans le savoir, j'avais soif de mots. Pour suivre un ami, je m'étais inscrite à un cours sur l'approche psychodynamique, donné à l'époque par Louise Grenier, psychologue et psychanalyste. Tout au long de la session, des cliniciens exerçant dans divers milieux venaient nous rencontrer pour nous parler de leur travail clinique et de leur intérêt pour la psychanalyse. Ils nous proposaient aussi chacun la lecture d'un texte. À la suite de chaque rencontre, en guise d'« évaluation », nous étions invités à produire un petit travail d'écriture, libre, à partir des réflexions qu'avaient suscitées en nous la présentation, le texte ou les échanges avec

la douzaine d'étudiants inscrits au cours. C'est ainsi que j'ai découvert le bien-fondé de mes études en psychologie, parce que je souhaitais me mettre à l'écoute de cette part d'ombre, de cette part insaisissable, celle qui jusque-là dans mon parcours n'avait pas encore eu la chance de rencontrer suffisamment d'attention et de mots. La réponse que je cherchais était en fait une question, et aujourd'hui encore, je ne souhaite pas y trouver de réponses définitives.

J'écrivais librement, il me semblait que tout était possible désormais, le terrain de jeu de mes pensées s'était élargi et je voyais mon plaisir de la découverte validé par les mots encourageants de ma professeure sur ma copie. Madame Grenier a quelques mois plus tard accepté de me signer une lettre permettant mon acceptation l'année suivante au programme de doctorat, cette fois à l'Université de Sherbrooke. Je lui en suis profondément reconnaissante. Elle ne me connaissait pas, mais je pense bien qu'elle a dû sentir et souhaiter donner une chance à ma curiosité, à ma « pulsion épistémophilique ». C'est peut-être là la première fois que j'ai enfourché mon BMX³ psychanalytique, celui d'une libre associativité de la pensée par l'écriture, qui me donnait le sentiment que j'allais enfin pouvoir quitter les sentiers battus et m'aventurer à la découverte des terrains vagues.

* * *

Ainsi portée par cette question des origines d'un « désir de la psychanalyse », je suis retournée à l'excellent livre d'Adam Phillips, *Becoming Freud. The Making of a Psychoanalyst* (2014), dans lequel l'auteur tente de situer l'aventure de Freud dans son contexte personnel et culturel. L'essentiel des propos qui suivent est tiré de cet ouvrage. L'auteur suggère que la psychanalyse serait d'abord « une psychologie de l'immigrant » et que, d'une certaine manière, nous serions tous des immigrants dans nos sociétés modernes, largement en rupture avec de nombreuses traditions. Selon Phillips, Freud cherchait, tout comme bien des juifs de sa génération, à se libérer de la tradition et à s'intégrer dans la société moderne qui se mettait en place. Freud aurait admiré les Platon, Moïse, Hannibal, Michel-Ange, les originaux qui ont osé le changement à leur époque.

Quelle était la quête de Freud à travers la littérature, la médecine, puis la psychanalyse ? D'après Phillips, Freud refusait de se sentir honteux de

3. Voir la préface de *La naissance de la psychanalyse... à Montréal*.

ses origines juives. Pour Vincent de Gaulejac (1996), l'ambition freudienne aurait été défensive face à certaines humiliations liées à l'antisémitisme ambiant et à sa relative pauvreté sur le plan socioéconomique. Freud aurait également toujours voulu être « inassimilable », affirmant bien vivre le fait de ne pas être accepté par les autres (notamment durant ses années d'université), comme si, pour lui, la préservation de sa liberté de pensée (de son feu sacré ?) allait de pair avec une certaine distance à l'égard de la vie des groupes. Selon Phillips, la peur du groupe, la peur de devenir fou sous l'effet de la masse traverserait toute l'œuvre de Freud. Dans le même esprit, Maud Mannoni (1979) parle de l'importance dans la formation de Freud de son identification aux hystériques et à leur difficulté à trouver les mots pour s'exprimer. J'aime à penser ce moment comme fondateur de la psychanalyse. D'après Phillips, Freud se serait identifié à elles, car elles étaient des exclues, des incomprises et car elles suscitaient, tout comme les juifs, une méfiance excessive. Freud se serait également identifié à Charcot, homme fortuné et éduqué, qui prenait ces dernières au sérieux et qui était en général sceptique face aux grandes théories. C'est ce dernier qui aurait dit : « La théorie, c'est bien, mais ça n'empêche pas d'exister. » Freud aurait, selon la lecture de Phillips, redéfini la sexualité à la base de l'hystérie non pas comme directement liée au génital, ainsi que le prétendait Charcot, mais comme renvoyant au désir de l'enfant d'exister au sein de la famille, désir singulier qu'il cherche à faire reconnaître tout en tâchant de le rendre compatible avec la vie du groupe (2014 : 107). La question de nos rapports à l'institution viendrait-elle entrer en résonance avec notre place dans le giron de la famille et de la société ?

Est-il possible que se soit accentuée depuis l'époque de Freud cette « psychologie de l'immigrant » ? De nos jours, chaque individu ne se trouve-t-il pas déraciné de ce qui pouvait tenir lieu de repères sur le plan identitaire et réduit à une image mille fois reflétée par les réseaux sociaux et autres miroirs ? Par ailleurs, ne se trouve-t-il pas, dans le même mouvement, séduit par cette image, qui vient alimenter le fantasme selon lequel il serait possible de parer à tout sentiment d'aliénation lié aux origines ? Ainsi, sujets modernes en proie au sentiment d'« inexister » (Badal-Leguill, 2003), ne serions-nous pas aux prises avec des enjeux semblables à ceux qui ont poussé Freud à développer son projet de la psychanalyse, projet d'un homme en quête de sa propre parole, avide d'asseoir sa place dans un monde qui menaçait de l'exclure ? Adam Phillips clôt son livre sur des phrases-chocs : la psychanalyse du jeune Freud était « [q]uelque chose dont on ne savait trop que faire. Quelque

chose pour les excentriques et les rêveurs qui ne savent pas quoi faire d'eux-mêmes» (2014 : 162 ; je traduis).

* * *

Pour Adam Phillips, le meilleur de Freud se serait manifesté avant la période de l'institutionnalisation de son projet. Cette dernière se serait accélérée au moment de l'annonce de son cancer. Il aurait dès lors davantage été question de transmission, et moins de découvertes. Freud serait devenu moins enclin à donner du crédit aux innovations et aux contestations de ses disciples. Les marginaux lui auraient semblé plus dérangeants. Car la première génération de psychanalystes accompagnant Freud n'avait pas été sélectionnée : selon Anna Freud (dans Mannoni, 1979), il s'agissait donc de rêveurs en proie au doute, insatisfaits des savoirs existants, et peut-être aussi de personnes ayant beaucoup souffert. Avec l'institutionnalisation, la sélection des candidats et leur formation auraient entraîné l'exclusion des excentriques et des individus trop imaginatifs.

Ainsi, peut-être doit-on admettre que l'institution a la plupart du temps pour effet de ralentir l'innovation, l'introduction de la nouveauté, comme en témoigne la nostalgie d'une ébullition créative associée à l'ère préinstitutionnelle de la psychanalyse. Peut-être est-ce justement le rôle de l'institution de tenir le pôle conservateur et de veiller à ce que se maintienne le noyau identitaire de la discipline, celui qui résisterait (relativement) aux effets du temps et des époques. J'imagine une grande tour du savoir, où s'enferment les exégètes et les scribes, analysant mot à mot les précieux fragments du papyrus freudien, décodant les signes anciens prometteurs de nouvelles possibilités pour la psychanalyse (mais confirmant à la fois que tout était déjà là dans les premiers écrits). Ainsi le changement arrive-t-il au compte-gouttes, et le décalage peut être grand avec « l'inquiétude des gens de son époque » (Revue *Frayages*, 2022), y compris celle de sa relève. Mais n'est-ce pas inévitable ? N'y a-t-il pas d'autres espaces pour assurer la voix de l'innovation et de la créativité ? Peut-être même en ces temps incertains, où chacun voit la terre qu'il pensait sienne se dérober et sombrer dans un péril grandissant à chaque rapport du GIEC⁴, avons-nous besoin plus que jamais que se maintienne quelque chose de ces institutions qui peuvent sembler immuables, voire figées dans une immobilité mortifère, mais qui nous permettent malgré

4. Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat.

tout de penser l'avenir. Tout changement ne peut se penser que par rapport à ce qui demeure inchangé.

Par ailleurs, peut-être que si l'institution psychanalytique semble « nous trahir », ou du moins nous paraît hautement paradoxale, c'est parce qu'elle représente précisément les limites que la psychanalyse a voulu remettre en question : les limites non reconnues des corpus de savoirs traditionnels, tels que ceux de la médecine et de la religion, qui interrogent moins qu'ils n'offrent de réponses. De discipline innovante, la psychanalyse devient tradition. Tout comme Freud a eu besoin d'admirer des hommes qui n'étaient pas conformistes, les jeunes et moins jeunes qui découvrent et se passionnent pour la psychanalyse ont besoin de pouvoir s'identifier à des personnes que l'on qualifiera de « libres penseuses », d'« inclassables » ou d'« originales », car pousse en elles le germe même de l'aventure analytique, soit la quête de leur propre voix et, tout à la fois, de leur place dans la société. Des personnes à la fois « libres et associées », telles que la revue *Frayages* nous en offre un portrait vivant. On en trouve dans et hors des institutions. Peut-être faut-il simplement accepter le fait que la raison d'être d'une institution en tant que telle n'est pas nécessairement de répondre aux besoins qu'a la relève de rêver, au sens de « vagabonder » ou de « sortir du sillage ». Peut-être même que ce sont davantage les personnes extérieures à l'institution qui donneront envie à certains de s'aventurer à l'intérieur de ses murs. Que ce soit à l'université, dans le milieu de la santé, dans le réseau communautaire ou à la Société psychanalytique de Montréal, peut-être le défi est-il pour chacun de trouver sa place et d'en assumer les limites. D'ailleurs, il serait sûrement préférable de se sentir toujours un peu étranger dans l'institution à laquelle nous « appartenons ».

Entre deux rencontres de notre groupe de discussion, alors que j'avance bon train dans la rédaction de ce texte, mon intérêt est saisi par un livre proposé à la vente par le libraire d'occasion de la rue Bélanger : *Les pires ennemis de la psychanalyse*, du psychanalyste Luiz Eduardo Prado de Oliveira (2009). Selon l'auteur, c'est par le lien identificatoire à un Freud méfiant et guerrier que le psychanalyste lui-même peut devenir l'ennemi de la discipline, en censurant les critiques et les discours hétérogènes. Je me suis donc rendue à la librairie pour me procurer le livre, et que n'y ai-je pas trouvé, pliée et insérée entre les pages ? Une recension de l'ouvrage, écrite par Louise Grenier... Télescopage de deux époques, permettant dans le même mouvement une certaine historicisation.

Selon Phillips, la psychanalyse aurait été la réponse de Freud à ses propres errances identitaires. Il sera devenu un héros de la grande

Histoire, mais il aurait d'abord cherché à devenir le héros de sa propre histoire. En ce sens, la psychanalyse serait précisément la discipline du deuil de la mainmise sur notre propre identité, du deuil du *self-made man*. C'est le deuil de ne pas être à soi-même sa propre origine que l'appartenance à toute famille, à tout groupe et à toute institution nous rappelle. Il importe toutefois de ne pas perdre de vue que l'institution vise d'abord et avant tout à entretenir la fiction qui l'a fondée ; pour l'institution psychanalytique, celle d'une discipline portée comme une épée dans le combat d'un héros contre sa propre époque. Mettons ce fantasme au service de l'exercice de penser la nôtre avec, et non pas contre, nos contemporains.

* * *

Geneviève Morency, D. Ps., est psychologue. Depuis 2008, elle travaille à la Maison St-Jacques, organisme communautaire en santé mentale de Montréal, où elle pratique la psychothérapie psychanalytique de groupe auprès d'adultes. Elle exerce également en cabinet privé.

BIBLIOGRAPHIE

- Archet, Anne, *Le vide : mode d'emploi. Aphorismes de la vie dans les ruines*, Montréal, Lux, 2023.
- Badal-Leguil, Clotilde, « Les preuves de l'existence de soi. La nouvelle croisade du sujet post-moderne », *Études*, t. 398, n° 6, 2003, p. 765-776.
- Gaulejac, Vincent de, *Les sources de la honte*, Paris, Desclée de Brouwer, 2008.
- Mannoni, Maud, *La théorie comme fiction*, Paris, Éditions du Seuil, 1979.
- Phillips, Adam, *Becoming Freud. The Making of a Psychoanalyst*, New Haven, Yale University Press, 2014.
- Prado de Oliveira, Luiz Eduardo, *Les pires ennemis de la psychanalyse. Contribution à l'histoire de la critique interne*, Montréal, Liber, 2009.

Lorsque le cadre se met à parler

Réal Laperrière

Et si vous voulez
Que je vous la présente
On l'appelle
Révolution permanente

— Georges MOUSTAKI, *Sans la nommer*, 1969.

La patiente, allongée, parle calmement de son travail à l'école et du local qu'elle est en train d'aménager pour y recevoir les enfants mis en retrait de leur classe. Devant elle, une bibliothèque, contenant quelques livres et bibelots. Moi derrière elle, silencieux, laissant la séance suivre son cours. Puis soudain, en raison d'une vibration provoquée par le déclenchement automatique du système de ventilation, un livre relié tombe sur le côté et produit un bruit sec : paf ! La patiente interrompt son propos, reste silencieuse devant ce qu'elle vient de voir et d'entendre. Et moi qui, sans réfléchir, dis : « Désolé ! »

Après plusieurs minutes de silence, elle se rappelle que son père, autrefois, lui disait avoir des pouvoirs, dont celui de faire bouger des objets par la pensée. Elle ne se souvient plus jusqu'à quel âge elle est demeurée convaincue de la toute-puissance de cet homme religieux et marginal, qui se disait animé par le Saint-Esprit, dont la flamme aurait autrefois atterri sur sa tête.

Dans l'après-coup de cette séance, j'essaie de comprendre ce qui m'a amené à cette étrange intervention, qui par ailleurs a provoqué le rappel de ce souvenir d'enfance chez ma patiente. De quoi pouvais-je bien être désolé ?

Le cadre d'abord. Je suis à cette époque en formation pour devenir psychanalyste, et mon rapport aux règles propres à l'analyse relève davantage d'une soumission à des interdits surmoïques que d'une

appropriation personnelle de celles-ci. Ce que je sais alors, c'est que je suis responsable du maintien du dispositif formel censé permettre l'instauration d'une situation analytique : l'horaire, la fréquence et la durée des séances ; la modalité de paiement des honoraires ; l'entente concernant les vacances et les séances manquées ; mais aussi l'environnement physique de la séance. Or, il y a peu de temps, j'ai « failli » à ma tâche, en oubliant avec une autre patiente de replacer avant sa séance une petite table d'appoint à sa place habituelle. Elle a fortement réagi à ce changement involontaire, se demandant si je ne cherchais pas à « provoquer quelque chose » en elle, et remettant en question sa confiance en moi et en ma méthode... C'est avec la culpabilité du débutant que je rapportai cet « oubli » à mon superviseur : ne devais-je pas faire en sorte de m'assurer de la constance du cadre de la séance (le « non-processus », selon Bleger [1966]) pour que le changement (le « processus ») puisse advenir et surtout être perceptible par la patiente et par moi ? Mon superviseur m'apprend alors une chose qui me servira par la suite : la culpabilité empêche de penser, alors que toute « erreur » technique devrait constituer une bonne occasion de le faire. « Tenir le cadre » ne veut pas dire le fétichiser. Ogden (2023) suggère d'ailleurs que les erreurs peuvent représenter l'effort inconscient de l'analyste pour perturber son propre équilibre psychique lorsqu'il sent qu'il piétine, qu'il est bloqué dans son travail. Or, dans le cas du livre tombé, je n'avais manifestement aucune responsabilité dans cet événement et donc aucune raison de m'en excuser. Et pourtant, il y avait bien là aussi quelque chose à penser.

Bleger (1966) a suggéré que le cadre de l'analyse servait à contenir les liens symbiotiques les plus primitifs du patient projetés sur celui-ci. En raison de sa constance et de sa fiabilité, il permet que ces parties de la personnalité demeurent silencieuses, comme en dormance. Or, avec ma patiente, cette irruption soudaine du cadre dans la séance semble avoir fait apparaître dans l'analyse une représentation nouvelle, du moins pour moi : celle de son lien très fort à un père fou, dont le délire de toute puissance, comme le montreront les séances suivantes, exerçait à la fois sur l'enfant qu'elle était une grande séduction et une menace tout aussi grande, notamment sur la possibilité d'entretenir en elle un espace de pensée privé, auquel le père n'aurait pas accès. Est-ce pour cette raison qu'elle maintenait si souvent sa main sur le dessus de sa tête pendant les séances, telle une barrière protectrice contre les pensées et les paroles de l'analyste assis derrière elle et cherchant peut-être à faire entrer en elle la flamme de l'Esprit saint ?

Je devais donc par un effet du transfert incarner pour ma patiente ce père séduisant et effrayant. Mais le « Désolé! », c'est bien moi qui l'avais prononcé. Puisque je m'excusais pour le livre qui était tombé, c'est donc que, comme le père, j'avais ce pouvoir de télékinésie. Étais-je donc sous l'effet d'une identification projective qui m'aurait fait incarner une imago projetée sur moi par la patiente? Solution « économique » pour tout thérapeute que de dire « ça ne vient pas de moi, mais du patient, il a déposé ça en moi ». Il s'agit là d'une version concrète du fantasme, existant dans la psyché d'un sujet et non dans la réalité, selon lequel une partie de lui-même aurait été déposée dans un objet, qu'il identifierait alors à cette partie de lui. Phénomène de nature essentiellement inconsciente et intrasubjective. Or, Bion nous a appris que celui-ci pouvait devenir intersubjectif lorsqu'il évoquait chez l'objet de la projection quelque chose lui appartenant en propre, mais faisant écho à la réalité psychique du patient (Da Silva, 1998).

Ainsi, cet événement de l'analyse semble avoir plutôt servi de révélateur non pas tant de mon contre-transfert que de mon transfert sur cette patiente, du fait de ce qu'elle avait déposé entre nous dès les tout premiers temps de nos rencontres : une question de vie ou de mort. « Vous êtes ma dernière chance. Si ça ne fonctionne pas, je me suiciderai. » Comme son père et son frère aîné l'avaient fait avant elle. J'avais donc de quoi alimenter mes propres fantasmes grandioses : être le sauveur, doté de pouvoirs tout aussi grands que ceux de son père. Et parvenir ainsi enfin à réussir là où, dans mon histoire familiale et personnelle, j'avais lamentablement échoué. Être enfin à la hauteur de ce que l'on avait attendu de moi et que j'avais précieusement conservé, longtemps à mon insu, pour ne pas en perdre les gains pulsionnels et narcissiques.

Mais j'étais aussi à ce moment-là en formation dans un institut de psychanalyse hautement idéalisé, au moins tout autant que l'étaient ses formateurs. J'avais peine à croire que l'on m'y avait accepté, me demandant comment j'avais pu « tromper » à ce point ceux qui m'avaient reçu en rencontre d'évaluation, moi si peu doué pour ce métier. Mais n'y avait-il pas là aussi une grandiosité cachée? Celle du grand imposteur, réussissant à déjouer l'expérience et l'écoute des maîtres?

Cette acceptation à la formation ne pouvait donc que stimuler une représentation idéalisée de moi, projetée dans un avenir à ma portée : avec cette patiente, mon premier « cas-contrôle », que j'allais sauver, je deviendrais moi aussi un maître, un analyste reconnu.

Lorsqu'on dit que, pour le patient, l'analyste est « supposé savoir », on parle de cette nécessaire idéalisation pour qui veut entreprendre une

analyse, et qui, du moins on l'espère, connaîtra son déclin progressif par la perlaboration du transfert. Sans cette idéalisation, qui donc irait s'en remettre ainsi à un autre humain dont il ne sait à peu près rien ?

Mais de la même façon, quel analyste oserait entreprendre une tâche à l'issue aussi incertaine qu'une analyse sans idéalisation ? Si ce n'est de lui-même et de ses moyens, du moins de ses superviseurs, de la théorie et de la méthode. Et également sans le nécessaire transfert idéalisant sur l'institution à laquelle il appartient, qui doit contenir celui-ci et favoriser sa progressive perlaboration, jusqu'au meurtre de ses propres parents analytiques et leur internalisation (Ogden, 2023), permettant l'instauration du superviseur interne (Casement, 1988).

L'idéalisation, avec ce qu'elle permet et ce qu'elle empêche, ne joue-t-elle que dans les institutions psychanalytiques ? Il serait naïf de le croire. J'en ai vu tout autant les effets dans les groupes dits « de la marge », du moins ceux que j'ai pu fréquenter avant de décider de rejoindre l'institution « officielle ». Ceux-ci étaient souvent le fruit d'une cooptation favorisant le « même » dans la pensée, le « pareil à soi » et l'illusion groupale, terreau de l'idéalisation. Qui se ressemble s'assemble, dit-on.

Or, s'il est une chose que m'a apportée l'institution psychanalytique au cours de ma formation, c'est bien la rencontre avec l'autre, la confrontation avec le différent et le différend, provoquant cet ébranlement de soi et ce vacillement identitaire dont on sait l'importance qu'ils auront dans le travail de l'analyste. Formation passant donc par une déformation. Je me souviens de mon groupe de « candidats », comme on appelle les psychanalystes en formation : des personnes de qui j'ai beaucoup appris au cours de nos échanges animés, mais qui au départ, en raison de leurs différences de profession, de milieu de pratique, de formation initiale, d'expérience clinique et de conception de ce qu'est la psychanalyse, ne se seraient naturellement pas choisies pour travailler ensemble.

Je n'ai jamais pensé que le passage par une formation dans un institut psychanalytique était la condition obligée pour devenir psychanalyste, mais j'estime qu'il constitue un environnement facilitant. Et que peu importe que l'on choisisse ou non la formation « institutionnelle », le trépied sur lequel repose le devenir analyste demeure le même : l'analyse personnelle, la supervision et les séminaires théoriques. Je sais également que l'on ne peut demeurer analyste et pratiquer l'analyse sans rendre compte régulièrement de son travail à des tiers : superviseurs, collègues ou autres. Lacan avait raison : l'analyste ne s'autorise que de lui-même... et de quelques autres.

Je ne suis pas convaincu que l'on puisse parler de « renaissance de la psychanalyse québécoise », puisqu'au cours des quarante dernières années, je ne l'ai pas encore vu mourir. J'ai bien sûr observé la migration de la pensée psychanalytique vers d'autres lieux que les hôpitaux et les universités, limitant pour les jeunes psychiatres, psychologues ou travailleurs sociaux la possibilité d'être exposés à une incarnation de celle-ci. Et une loi professionnelle rendant sa pratique beaucoup moins accessible à ceux issus de champs dits « non cliniques » (philosophes, anthropologues, sociologues et autres), et qui pourtant ont tant contribué à sa vitalité pendant de longues années. Mais certainement pas sa mort.

J'ai par ailleurs été témoin et parfois artisan de certains de ses aménagements : travail de groupe, consultation auprès d'équipes de soin, utilisation du jeu, du conte ou du psychodrame avec les enfants, etc. Le plus récent d'entre eux est probablement l'arrivée massive, pour raison de crise sanitaire, mais qui selon toute évidence va persister bien au-delà, de la pratique analytique par visioconférence, à propos de laquelle nous manque encore le recul suffisant pour en dire quelque chose de pertinent. Quel beau chantier pour les psychanalystes de demain !

Or, la vignette clinique que je propose ici me semble totalement arriérée au cadre physique de l'analyse, à sa sensorialité, dont le poids ne cesse de peser sur les deux protagonistes de la séance, entraînant l'excitation « catalysatrice » du transfert et de sa possible élaboration. Qu'en aurait-il été de l'analyse de cette patiente si elle s'était déroulée par Zoom ou sur une autre plateforme ? L'absence des corps dans un espace physique partagé permet-elle à la séance d'analyse l'instauration du « baquet » dont parlait Laplanche (1987) et sa fonction d'« accélérateur de particules » ? Ne permet-elle pas de faire l'économie d'une partie de la charge pulsionnelle, sexuelle et agressive, se déployant dans cette rencontre de deux « étrangers intimes » dans une pièce fermée ?

Questions qui, comme bien d'autres, ne relèvent pas selon moi d'une « renaissance » de la psychanalyse, mais, pour reprendre ici les mots de Léon Trotski, de sa nécessaire « révolution permanente » par ceux qui la pratiquent.

* * *

Réal Laperrière est psychologue et psychanalyste, membre de la Société et de l'Institut psychanalytique de Montréal. Il exerce à Montréal.

BIBLIOGRAPHIE

- Bleger, José, « Psychanalyse du cadre psychanalytique », dans René Kaës et autres, *Crise, rupture et dépassement*, Paris, Dunod, 1979, p. 255-285.
- Casement, Patrick, *À l'écoute du patient*, traduit de l'anglais par Claude Vincent, Paris, Presses universitaires de France, 1988.
- Da Silva, Guy, « L'identification projective, pour quoi faire ? », *Bulletin de la Société psychanalytique de Montréal*, vol. 11, n° 1, automne 1998, p. 7-12.
- Laplanche, Jean, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1987.
- Ogden, Thomas Henry, *Expériences en analyse. Vivre enfin les vies non vécues*, traduit de l'anglais par le Groupe de travail Ogden (Pierre-Henri Castel, Thierry de Rochegonde, Marie-José Durieux, Véronique Godfroy, Fouad Lahrache, Alain Le Ciclé, Vincent Le Corre, Benjamin Lévy et Diane Scott), Paris, Éditions d'Ithaque, 2023.

En marge des marges, il y a un dehors

Étienne Pelletier

L'invitation à réfléchir sur l'état de la psychanalyse au Québec aujourd'hui s'apparente à un appel non à des états généraux, mais à des états marginaux de la psychanalyse. Le geste éditorial de *La naissance de la psychanalyse... à Montréal* prend en effet position par rapport à ces lieux de conservation-transmission que sont les diverses institutions psychanalytiques et s'accompagne d'une revendication du profane contre le sacré des institutions, de la libre association (de personnes entre elles) contre les associations fermées, des marges contre la centralisation du savoir-pouvoir psychanalytique. La question que semble proposer la préface de cette réédition est : quelle vie pour la psychanalyse extra-institutionnelle ?

Sans doute l'entend-t-on différemment une décennie après l'entrée en vigueur de la loi sur l'exercice de la psychothérapie. Aujourd'hui, les nouvelles recrues pratiquant avec les repères psychanalytiques, dont je suis, sont forcément passées par un parcours universitaire (psychologie, mais aussi travail social, sexologie, etc.) pour pouvoir exercer légalement la psychothérapie¹ (que l'on me permette ici d'y inclure la cure analytique, que l'on prend souvent soin de distinguer vigoureusement de la psychothérapie). Certes, les associations psychanalytiques existent toujours et l'on y passe encore pour se former et être reconnu psychanalyste par ses pairs et l'Autre qu'ils personnifient. Mais peut-on pratiquer une forme du psychanalytique sans ce sceau officiel ? La question n'est pas sans susciter quelque gêne et incertitude, comme en témoigne la façon dont elle s'est déployée dans le groupe de réflexion auquel j'ai pris part.

La réédition offre également la possibilité de poser un regard contemporain sur celui de 1987, lui-même posé sur les origines de la

1. À ce sujet, voir le texte d'Anne Béraud dans ce collectif.

psychanalyse au Québec dans les années 1940-1950. L'omniprésence de la question des origines est d'ailleurs frappante à la lecture des textes et entretiens. L'origine, toujours plurielle, ne peut s'entendre comme simple retour au passé, un regard rétrospectif sur ce qui a été; il s'agit surtout d'une position d'interrogation située au présent et se tournant vers une histoire, laquelle n'est jamais complètement « passée » (lire: toujours porteuse de possibilités non réalisées, encore à lire, à déchiffrer).

Établir un récit originaire nous renseigne toujours et davantage sur le point d'où il est élaboré. Le geste éditorial semble réitérer cette quête à la manière des psychanalystes de 1987, c'est-à-dire en cherchant, voire en produisant, l'origine dont on peut/veut se réclamer aujourd'hui. C'était la ferveur des commencements, c'est désormais la liberté des marges. Mais alors, quelle(s) origine(s) constitue-t-on à partir des matériaux de l'histoire psychanalytique et comment celle(s)-ci ser(ven)t-elle(s) de réponse(s) à un présent que l'on interroge? Par la tentative de lever les refoulements sur ses origines, il s'agirait de renouer avec un feu sacré qui aurait perdu de sa vigueur au fil de son institutionnalisation. Ce qui, du présent, motive cette entreprise semble être le « sauvetage » de la psychanalyse, non d'une mort annoncée, mais des effets que le pouvoir aurait sur elle (Revue *Frayages*, 2022: 18-20). L'idée – présentée comme une alternative entre, d'une part, la délégation du pouvoir de formation à l'université qui éviterait aux institutions psychanalytiques de se débattre avec le problème du pouvoir et, à l'opposé, la revendication de pouvoir par ces institutions – semble traiter le pouvoir comme une sorte de mana que l'on pourrait se passer d'un groupe à un autre. Une autre avenue serait d'être, sans égard au statut institué ou marginal, toujours « à côté » du pouvoir et subversif – avec la connotation que donnait Roland Barthes à ce terme: il s'agirait non de choquer l'opinion ou la loi, mais d'inventer un discours paradoxal (« pur de toute doxa »), soulignant au passage la dimension révolutionnaire de l'invention contre la plate provocation (Barthes, 1971).

Des discours paradoxaux peuvent peut-être se faire une place au sein des institutions. Les dernières décennies ont vu dans l'ensemble des sciences humaines et sociales la fragilisation de certains des récits originaires canoniques par une autre origine jusqu'alors minorée, faisant valoir la place des sans-voix sur lesquels se sont édifiées toutes ces disciplines (au nombre desquelles la psychiatrie, la psychanalyse et la psychologie): les aliénés, les « primitifs », les femmes, les anormaux, les déviants, les exploités, les colonisés... Couverts par le bruit du canon institutionnel, ces récits s'élaborent tranquillement et l'inquiétude qu'ils suscitent chez

les tenants du statu quo vénérant la tradition, suscitant force plaintes sur le déclin de la civilisation et le sentiment d'être muselé, montre qu'ils énoncent des vérités importantes. Comme on le sait, les groupes psychanalytiques ne sont pas à l'abri de telles réactions.

Mentionnons également le travail récent d'une *Histoire populaire de la psychanalyse* (Gabarron-Garcia, 2022), où l'auteur montre que certains moments féconds de l'histoire psychanalytique, souvent mis en marge de l'histoire officielle, sont directement liés à des innovations forcées par des situations concrètes de luttes sociales. Émergence de pratiques « paradoxales » et de leurs discours sous la pression matérielle d'un dehors qui fait irruption dans la psychanalyse et en révèle l'insuffisance. Voilà bien un autre genre de filiation inspirante qui nous force à penser aujourd'hui nos « généalogies de révolte » (dixit Georges Didi-Huberman), à la fois dans et hors du champ analytique. Déjà, certains éléments autour du *Refus global* pourraient servir de piste.

C'est dans ce contexte que l'éloge des marges me laisse insatisfait, bien que je ne refuse pas d'y frayer aussi et qu'elles offrent des possibilités d'aborder la psychanalyse autrement que dans le cadre officiel d'une institution. C'est que la revendication des marges ne semble pas aller sans un certain rapport nostalgique aux commencements – également lisible dans les textes et entretiens de 1987 – en tant que moment magnifié, lequel nécessite de poser un antagoniste pour s'instituer en tant que fantasme des origines. Cet antagoniste est l'institutionnalisation mortifère : un moment de raideur et d'exclusion où quelque chose de vital se serait perdu. Sans nier la ferveur des débuts, je trouve la dichotomie entre le feu sacré d'avant l'institutionnalisation et la froideur de l'institution trop facile. Elle fait par exemple l'impasse sur les effets de réification qui peuvent se manifester même dans des groupes non institutionnalisés et, d'autre part, reconduit une conception de l'institution comme totalité (c'est-à-dire qu'il n'y aurait aucune marge au sein des institutions, aucun espace pour l'invention).

Je souhaiterais que l'on se montre plus sensibles « à l'inquiétude des gens de son époque » (selon l'expression de Noël Mailloux, citée dans *Revue Frayages*, 2022 : 21) et, bien davantage, que l'on s'efforce de rendre lisible et interprétable cette inquiétude, et qu'en définitive, on ne recule pas face aux gestes politiques qu'elle réclame. Cela ne peut se faire sans qu'au-delà de ses marges, la psychanalyse s'expose à son dehors. Peut-être faudrait-il commencer par reconnaître que ce dehors la traverse dans sa constitution même. Le fait que l'histoire du Québec soit omniprésente dans les textes réédités témoigne de ce travail du sociopolitique au cœur

de la discipline. Les psychanalystes de 1987 écrivent à partir d'un temps qui aura été médian entre les deux référendums et se reportent à un passé récent à propos duquel on débattait alors : comment s'instituer comme nation souveraine sur la base d'une histoire que nous venons tout juste, pour ainsi dire, de rejeter à la préhistoire, à savoir la persistance d'un catholicisme rigoureux qui fut à la fois un frein et le socle d'une survivance culturelle ? Une dialectique qu'on lit aussi dans la naissance de la psychanalyse québécoise, qui dut s'implanter dans le terreau religieux de l'université jadis pontificale de Montréal pour pouvoir s'en affranchir. Voilà une condition d'existence dont on souhaite s'abstraire. (Je note au passage l'étrangeté, le savoureux exotisme qu'est l'un des usages de la psychanalyse au Québec, soit l'enquête sur les intentions « authentiques » [lire non névrotiques] des candidats à la prêtrise !)

J'invite à garder ce dehors social et politique toujours accessible aux intérieurs de nos cabinets, afin de voir ce qui, des institutions sociales et des rapports de pouvoir, constitue les individus. Afin d'éviter d'autre part de méconnaître ce que le for intérieur, la vie psychique, l'intimité et toutes ces figures de l'intériorité ont d'extérieur, de collectif, d'impersonnel, d'institué en dehors de soi. On n'aime pas, on ne souffre pas, on ne fantasme pas, on ne désire pas, on n'exprime pas ses émotions sans que tout cela passe ou soit passé par des formes socialement instituées (historiquement déterminées). Il faudrait donc, pour s'interroger sur la psychanalyse aujourd'hui, la situer dans le champ social. Ou plutôt, il faudrait qu'elle *se laisse situer socialement*. Renoncer, pour ce faire, aux métaphores psychologisantes pour pouvoir traiter la psychanalyse comme un fait social. Parmi d'autres, le texte de Jean-Yves Roy offre un exemple frappant de ce procédé pour narrer la psychanalyse, et à sa lecture, on se dit que les concepts psychanalytiques (l'Œdipe, les instances psychiques, etc.) ne sont probablement pas de bons alliés pour rendre compte de processus sociohistoriques. On a l'impression de ramener sur (le fantasme d') une scène interne ce qui est plutôt *entre* les individus et d'astreindre à un théâtre privé ce qui se joue sur les scènes de l'histoire. Vieille critique adressée à la psychanalyse. Au risque de manquer de nuance, j'oserais dire que la « psychanalyse de la psychanalyse québécoise » (Revue *Frayages*, 2022 : 11) est un exercice périlleux aux résultats mitigés, reconduisant l'idée que cette discipline est la mieux placée pour s'analyser elle-même. Si l'on accepte que Freud se soit « autoanalysé » – qui est vraiment à l'aise avec cette idée ? –, je ne crois pas, en revanche, que la psychanalyse puisse s'autoanalyser sans reconduire ses impasses.

En réponse à cela, je constate la richesse que recèlent l'étude des transformations sociologiques de l'individualité, de l'amour, des mœurs, de la famille, l'histoire des affects et des sensibilités, une approche pragmatiste du langage et de l'esprit conçu comme vie sociale, etc. Ce sont là des avenues empruntables. Oserais-je affirmer qu'il conviendrait d'interroger la psychanalyse... au risque de la psychanalyse ? Une interrogation qui, assumant son incertitude, s'exposerait à la transformation de l'objet interrogé. Désir et terreur du changement... Car la psychanalyse seule n'est pas suffisante pour ce faire. Passons-nous de la psychanalyse de la psychanalyse. Introduisons-y un « dehors » qui peut l'éclairer différemment, voire la confronter à un dehors duquel elle se détourne. Ce dehors peut être, entre autres, la philosophie et les sciences sociales (s'il faut citer des exemples : Lézé, 2010 ; Eribon, 2019 ; Mazurel, 2022). Ne pas tout prendre sans remettre en question, mais s'y ouvrir de bonne foi ; il y a un moyen terme entre prendre pour argent comptant et refuser toute transaction : c'est donner crédit. Un positionnement apolitique, asocial et anhistorique est impossible. Il n'y a jamais eu de position de neutralité en psychanalyse. En revanche, il y a (eu) un déni d'une position sociale dans la reproduction de rapports de pouvoir (son histoire interne est à ce titre exemplaire). Certes, nous ne réformons pas une société en faisant de la psychothérapie. Mais le fait que les portes du cabinet soient capitonnées ne justifie pas que l'on soit sourd au dehors, à son bruit et à sa fureur.

Quelque chose de singulier se déploie néanmoins dans l'intimité de ce lieu, de ces lieux capitonnés, en marge de l'urgence politique bien que traversés par elle. Là devient possible et accessible le temps pour penser, pour ne pas savoir, un temps pour l'expérience, pour parler paradoxalement, pour inventer, errer, se perdre, trouver. Il existe peu d'espaces offrant la possibilité de mettre en mots ce qui nous dépasse et, rattrapant ainsi quelque chose de soi, s'apercevoir que l'on est à nouveau dépassé par ce que l'on a dit.

Au fil de ma lecture du numéro de *Frayages*, je croise le docteur Penfield devenu avenue, l'Université de Montréal à l'époque de son affiliation romaine et que j'ai connue bien autrement, une géographie montréalaise imaginée en cartes sépia, des œuvres automatistes dont je me demande ce qu'il reste de leur intelligibilité aujourd'hui, la situation linguistique montréalaise avant les années 1960... Puis se greffent des réminiscences personnelles d'un cabinet d'analyste visité mille fois, rue Saint-Joseph : la salle d'attente et son atmosphère sonore, du classique entrecoupé de bulletins de circulation, les boiseries et les portes capitonnées formant la coque d'un vaisseau voyageant au milieu du siècle dernier,

puis cette bibliothèque sur laquelle je pose les yeux au gré de mes paroles, avec ses piliers de la psychanalyse, dont ces deux volumes de Fenichel, qui ont formé toute une génération d'analystes et qui *me regardent*. Cadre spatiotemporel pour accueillir une parole au compte-gouttes.

De cette voix entendue en réponse à mes paroles, des histoires deviennent audibles : la mienne en retour, celle d'une autre génération, celle d'un savoir psychanalytique reçu en partage et vis-à-vis duquel je suis partagé. J'entends le moment historique d'un apprentissage, un certain rapport aux textes fondamentaux, une filiation d'école, un style d'écoute et de réponse dont je m'inspire et diverge par ailleurs. Jacques Mauger écrit que l'on attrape la technique de son analyste par contagion (Revue *Frayages*, 2022 : 128). C'est donc autre chose qu'une transmission « héréditaire », c'est-à-dire passive, unidirectionnelle, non dialectique. S'il faut hériter, il faut prendre part à la contagion dont nous sommes affectés afin d'en contaminer en retour l'origine. Y compris la contagion par le négatif : c'est aussi dans ce qui a été absent de son analyse que l'on puise les matériaux de sa propre pratique. Ces manques doivent être acceptés au titre d'une incomplétude fondamentale. Dans ce processus loge la possibilité de reprendre la psychanalyse en son propre nom. « Parler en son nom » : cet acte si modeste, acquis si durement. Un acte à réitérer indéfiniment, tel un Sisyphe heureux.

À travers tous les états de la psychanalyse, il y a peut-être cette constante (une constante qui est à la fois toujours singulière) ne relevant ni des textes, ni des formes institutionnelles, ni des affiliations, décelable tout autant dans les marges qu'en son centre : un mode d'écoute marqué par le fait d'avoir été soi-même, en quelques occasions, *vraiment* entendu. C'est-à-dire entendu dans sa vérité : pas tout à fait formulée, souvent monstrueuse dans son « informité », à la fois dérangement et libératrice. Parlons alors de cette constante singulière comme une disposition à entendre. Celle-ci est constamment remise à l'épreuve avec chaque nouveau sujet et constitue peut-être le point où la position d'accueil de l'autre et celle que l'on a soi-même occupée comme analysant se juxtaposent, favorisant l'ouverture à ce qui demeure en mal de parole autant qu'à ce qui n'a pas encore été entendu.

* * *

Étienne Pelletier est psychologue. Il pratique la psychothérapie au centre de psychologie Gouin.

BIBLIOGRAPHIE

Barthes, Roland, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Éditions du Seuil, 1971.

Eribon, Didier, *Écrits sur la psychanalyse*, Paris, Fayard, 2019.

Gabarron-Garcia, Florent, *Histoire populaire de la psychanalyse*, Paris, La Fabrique, 2022.

Lézé, Samuel, *L'autorité des psychanalystes*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.

Mazurel, Hervé, *L'inconscient ou l'oubli de l'histoire. Profondeurs, métamorphoses et révolutions de la vie affective*, Paris, La Découverte, 2022.

Les charmes de l'intangible

Alexandre L'Archevêque

J'ai été surpris de découvrir le rôle déterminant de religieux comme Noël Mailloux, Marie-Ceslas Forest et Louis-Marie Régis dans l'implantation de la psychanalyse à Montréal. N'est-ce pas ironique que ce soit des frères dominicains qui aient fait la promotion de l'« hérésie psychanalytique », eux dont l'ordre avait pour mission initiale d'administrer la Sainte Inquisition ? Cela étant dit, il serait exagéré de voir là une rupture radicale avec le clergé et une conversion complète à la révolution freudienne : si la psychanalyse a pu représenter un outil de dissidence pour certains, ces religieux n'ont pas défroqué pour autant ! Et tel qu'il est précisé dans la préface de la réédition du troisième numéro de *Frayages*, en plus de l'« intérêt pour les composantes névrotiques de la vocation religieuse », un des arguments avancés pour justifier l'étude de la psychanalyse à l'époque était de « construire des ponts entre le thomisme¹ et la vie psychique », non de se détourner du premier au profit de la seconde.

D'accord... mais ne pourrait-on pas également faire l'hypothèse que les « charmes de l'intangible » aient pu attiser chez ces ecclésiastiques le désir d'étudier les écrits freudiens ? Car les mystères de l'inconscient ont cela de fascinant et qui les distinguent de l'objet religieux : ils doivent être appréhendés autrement que par la foi ; selon Freud, ils appartiennent au domaine scientifique. Sans nous aventurer davantage dans l'exploration de ce qui a motivé ces pionniers, contentons-nous d'avancer que leur

1. Rappelons que le thomisme est le fruit de l'intégration de l'aristotélisme et de la théologie chrétienne (Copleston, 2003) : n'arrivant pas à faire disparaître ni même à réprimer la philosophie d'Aristote, l'Église en vint à prôner la réconciliation entre la philosophie et la foi (Giraud, 2019). En ce sens, « construire des ponts » entre le thomisme et la psychanalyse apparaît comme un bel exemple de répétition, celle de la quête d'un compromis face à ce qu'on ne parvient pas à refouler.

attrait pour la psychanalyse n'était pas qu'accidentel ni rationnel, il était même probablement surdéterminé.

Toujours est-il que l'histoire de la psychanalyse dans la métropole ne fut pas tranquille, ni en tous points heureuse : la période passionnée des débuts – l'éveil psychique, en quelque sorte – aurait vite cédé sa place au règne de la doctrine, celle de la « religion freudienne ». Le présent texte prend d'ailleurs appui sur une des lignes de force qui traversent *La naissance de la psychanalyse... à Montréal*, c'est-à-dire l'institutionnalisation progressive de la psychanalyse et les vicissitudes qui l'accompagnèrent. Pour reprendre à ce sujet les propos d'André Lussier :

Avant, c'était la communication dans l'enthousiasme, la ferveur, sans arrière-pensée, sans crainte des rebondissements institutionnels. C'était libre ! Libre, mais rigoureux, l'intérêt ne faiblissant jamais. Les rencontres ne venaient jamais assez vite et quand il n'y avait pas de conférencier, nous nous rencontrions entre nous. Puis l'institution est venue... Il y eut bien une lune de miel, mais de courte durée, hélas !

Faisant référence à « ce désir d'un cadre qui va nous étouffer », Lussier ne mâche pas ses mots, allant jusqu'à parler d'un « suicide collectif ». Pour sa part, Gabrielle Clerk dénonce le formalisme et la rigidité des structures qui découlent des institutions. Selon elle, l'institutionnalisation excessive de la psychanalyse représente « peut-être son pire ennemi, c'est-à-dire l'ennemi de l'inconscient », rien de moins ! Constat troublant : au moment de la parution initiale du troisième numéro de la revue *Frayages*, en 1987, le conflit entre l'approche et l'institution psychanalytiques² était donc d'ores et déjà reconnu et déploré. Quel bout de chemin avons-nous fait depuis, sinon pour aboutir d'innombrables fois à une conclusion analogue ?

Dès la première rencontre du groupe piloté par la revue *Filigrane* afin de discuter de la naissance, de l'état actuel et de l'avenir de la psychanalyse, il s'agissait là d'un point de vue pour ainsi dire consensuel parmi les membres : l'approche fascine encore et toujours, mais l'intermédiaire institutionnel – ses codes, son mode de fonctionnement, ses impératifs réels ou imaginaires, etc. – est rébarbatif, pour ne pas dire effrayant. Que faire face à un tel clivage ? La réconciliation est-elle possible, nécessaire ? L'institution est-elle intrinsèquement stérilisante, castratrice ? Quel pont construire entre l'approche psychanalytique et la réalité clinique si l'on souhaite faire l'économie de l'institution ?

2. La première est d'abord une écoute – celle de l'inconscient –, tandis que la seconde correspond aux structures visant à assurer la formation et la diffusion de la doctrine.

Le règne du moi idéal

André Lussier pose la question « Serait-ce parmi nous *aussi*, le règne du “surmoi” ? » lorsqu’il déplore le conformisme des candidats psychanalystes, effrayés d’exprimer de la divergence au risque de compromettre leur cheminement vers le grade convoité. Si je puis me permettre de commenter sa question, ne s’agirait-il pas plutôt du règne du moi idéal, du moins, à l’échelle groupale ? Car il semble être question ici d’un mouvement homéostatique au seul profit de la cohérence identitaire de l’institution et non d’une quelconque préséance de la morale sur l’essor collectif et les inclinaisons individuelles. En effet, bien que l’autorité qui émane d’une institution soit portée à éveiller le surmoi en chacun et à favoriser la docilité de la majorité – sur ce point, je suis d’accord avec André Lussier –, il importe de préciser que, à l’instar du moi idéal, une telle autorité ne vit que pour elle-même et constitue une entité narcissique primaire, ayant pour souci principal sa propre expansion.

Il va de soi qu’un regroupement peut compter parmi ses membres des individus moralement sophistiqués et soucieux du bien-être d’autrui, et il est également envisageable, du moins théoriquement, qu’un mécanisme d’autorégulation puisse être mis en place afin de permettre l’hétérogénéité des points de vue. Néanmoins, à l’échelle de l’institution, je suis d’avis qu’il est difficile de tolérer celles et ceux qui, de par leur singularité, menacent la cohérence identitaire de l’ensemble.

Ma perspective est-elle plus pessimiste que réaliste ? Peut-être, mais j’ai trop souvent constaté l’application d’une logique binaire du type « avec nous ou contre nous » au sein des organisations. Par exemple, alors que je travaillais dans le milieu communautaire, il m’est arrivé de voir des équipes d’intervenants se polariser contre un patient ou, encore, se cliver fatalement dans une lutte intestine. Lors de telles régressions primitives de la part d’une équipe d’intervenants, les patients marginaux ou marginalisés sont fréquemment exclus, à moins de maîtriser l’art du camouflage et de se fondre à leur détriment dans le décor, c’est-à-dire au discours aliénant dont ils sont l’objet. Je réitère ce que j’affirme plus haut : la plupart des membres d’une institution peuvent être raisonnables, bienveillants et sincères, mais il ne faudrait pas sous-estimer la force de la régression groupale et l’effet que celle-ci peut avoir sur tout un chacun, même les meilleurs d’entre eux.

En somme, une idée largement partagée, d’hier à aujourd’hui, est que l’institutionnalisation de la psychanalyse a favorisé la sclérose de cette dernière, et ce, tant sur le plan de la théorie que sur celui de la pratique :

dans cette perspective, les notions n'ont pas à être interprétées, elles ont un sens dont la pleine profondeur ne peut être connue et appréciée que par quelques initiés; la thérapie, lorsqu'elle n'est pas conforme à la doxa, est de moindre valeur... si elle vaut quelque chose. Or, nous en convenons, une discipline scientifique doit poursuivre sa transformation, sans quoi elle risque la radicalisation idéologique et le scientisme. Il en va d'ailleurs de même pour l'individu: s'il ne change plus, *est-il* encore? Quelle que soit l'échelle, le changement ne représente-t-il pas une nécessité existentielle?

Le commerce des âmes

Alors que je convoitais le poste que j'occupe aujourd'hui, celui de professeur au Département de psychologie à l'Université du Québec à Montréal, une collègue m'a prévenu qu'évoluer dans un tel milieu, c'était «risquer de vendre son âme au diable». Dans le même ordre d'idées, Nicolas Lévesque rapporte que «les pouvoirs médicaux et académiques n'ont pas offert un passeport à la psychanalyse sans qu'elle doive en retour leur vendre son âme». Bref, le commerce des âmes se porte bien à l'échelle des institutions!

L'individu peut-il survivre et s'épanouir dans une structure institutionnelle? J'aime à croire que oui, mais la coexistence des identités groupale et individuelle ne va certainement pas de soi. L'une ne doit pas vivre pour l'autre, sans quoi elle s'efface. L'équilibre serait donc fondé sur le commensalisme ou, dans le meilleur des cas, le mutualisme? Comment pouvons-nous nous y prendre afin d'atteindre un tel équilibre?

Sans que j'aie de solution concrète à proposer, je crois sincèrement que l'aventure de *La naissance de la psychanalyse... à Montréal* (le livre, mais aussi les échanges entre les membres du groupe de discussion dont je fais partie et la communauté rassemblée autour de ce projet) offre des pistes lumineuses. Par exemple, lors du lancement du livre au Centre de psychologie Gouin, en octobre 2022, Josette Garon n'avait que des éloges à l'endroit de Claude Lévesque, cet ancien professeur de philosophie qui invitait les étudiants à interpréter les textes à leur façon, sans devoir se conformer à sa propre vision ni à celle des auteurs³. N'est-ce pas là un formidable principe à préconiser dans un contexte de formation clinique? Bien sûr, il est délicat de donner ainsi carte blanche, toute interprétation

3. J'espère bien citer Josette Garon, sans quoi il s'agira justement de ma propre interprétation, si je puis me permettre la mise en abîme.

n'étant pas égale aux autres, ne serait-ce que sur le plan herméneutique. Aussi faudrait-il qu'une telle ouverture pour la divergence soit accompagnée d'un « enseignement philosophique » par lequel l'étudiant apprend à produire et à reconnaître de bons arguments.

Qui plus est, il est essentiel de ne pas perdre de vue l'un des objectifs fondamentaux de la démarche psychanalytique : la théorie doit nous permettre de bien décrire, comprendre et prédire les phénomènes humains, « normaux » comme pathologiques. Si cette réalité ne peut être articulée de manière claire et économique à partir des notions théoriques, celles-ci ne doivent pas avoir la primauté ; elles doivent être révisées.

Ces principes sont faciles à énoncer, mais ce n'est pas ce qui est systématiquement enseigné à l'université ou dans les instituts de formation. Malheureusement, les savoirs théorique et technique tendent à prévaloir sur la capacité à raisonner de manière autonome. Ne serait-il pas souhaitable que les cliniciens soient également des penseurs, c'est-à-dire des individus suffisamment subjectivés pour être capables d'esprit critique ? Précision importante : je ne suis pas en train d'insinuer que les cliniciens d'aujourd'hui sont des automates ni des primates bien dressés ! Au contraire, tout échange dialogique avec un collègue est pour moi une leçon d'humilité, dans la mesure où j'y apprendrais forcément quelque chose (et j'espère que la réciproque est aussi vraie). En fait, ce que je cherche à décrier dans ces lignes, c'est l'effet mortifère de l'interdiction de penser par soi-même, interdiction que l'on retrouve dans un grand nombre de milieux. Il est navrant que les rencontres organisées pour discuter librement de *La naissance de la psychanalyse... à Montréal* soient des événements hors du commun.

Le plaisir, par principe

J'ai eu le privilège d'être initié à la clinique par Véronique Lussier, qu'il serait injuste et réducteur de désigner comme « la fille de l'autre [André Lussier] ». Femme à l'intelligence et à la sensibilité exceptionnelles, elle m'a donné la permission que j'attendais (sans trop le savoir), celle de plonger dans l'espace de thérapie et d'y trouver ma place, au risque de me « péter la fiole ». En aucun moment, je n'ai senti qu'elle cherchait à m'imposer une manière de réfléchir ou d'intervenir ni qu'elle souhaitait que je me conforme à un modèle. Avant de la rencontrer, je ne me doutais pas que j'aimerais à ce point la clinique, ni même que je deviendrais un jour psychologue. Véronique m'a donné l'occasion d'apprendre le métier, et ce, tout en découvrant des aspects insoupçonnés de moi. Grâce à elle, j'ai

acquis implicitement des principes que je m'efforce d'appliquer et de transmettre. En voici certains, résumés en trois points, d'après ma compréhension très personnelle: 1) c'est par l'expérience que l'on entre en contact avec l'univers du patient (et non par la théorie); 2) la seule chose que l'on sait, c'est que l'on ne sait pas; 3) la foi en notre travail et ses retombées positives est essentielle.

De tels enseignements m'ont aidé à trouver la « bonne voie », celle de l'écoute analytique. À travers celle-ci, la transformation des deux protagonistes semble inévitable. Pas toujours créative ni plaisante, il faut l'admettre (la transformation peut être coûteuse, délétère), j'aime croire que les pulsions de vie tendent à l'emporter et que la préservation et la croissance prédominent sur la maladie, la réification et la mort. J'ajouterai que, en plus d'être au cœur d'un traitement de la souffrance psychique au moyen de l'entre-deux, l'écoute analytique attise la curiosité à l'égard de l'intangible, cette part d'inconnu en l'autre et en soi.

Cependant, l'accès à une telle écoute est de plus en plus limité de nos jours, la psychothérapie – et pas seulement celle dite « psychanalytique » – étant surtout le privilège des mieux nantis de la société, entre autres à cause de l'offre restreinte et des honoraires souvent élevés. Cette situation est d'autant plus déplorable que nombre d'individus de milieux socio-économiques moins favorisés manifestent le désir d'entreprendre une démarche thérapeutique, mais se retrouvent exclus d'emblée, faute de moyens financiers. À cela s'ajoute la contrainte parfois superflue du cabinet de consultation: bien que le maniement du dispositif pose des enjeux notables⁴, rien n'empêche de sortir des quatre murs du cabinet et d'amener l'écoute analytique dans les foyers de groupes et autres ressources en santé mentale, voire dans la rue, auprès de la population itinérante.

Sans jamais négliger cette écoute qui nous aide à penser et intervenir, il est fondamental que notre priorité demeure en tout temps la personne qui sollicite notre aide. Cette dernière, plus importante que la doctrine psychanalytique, et certainement plus importante que n'importe quelle institution, impose la révision perpétuelle de l'approche – ce qui inclut tant les notions théoriques, les dispositifs que les techniques – et garantit, par conséquent, sa pertinence.

4. Une telle discussion, aussi passionnante et pertinente soit-elle, ne saurait trouver sa place ici, faute d'espace.

Séduire !

L'institutionnalisation de la psychanalyse, qu'elle fût nécessaire ou non, aurait étouffé une part importante de la vitalité qui anima le mouvement à ses débuts. Aux yeux des jeunes (et moins jeunes) cliniciens qui se reconnaissent aujourd'hui dans l'approche – ses idées, son éthique –, l'institution psychanalytique apparaît à la fois intimidante et élitiste. Les années passent et, à ce rythme, il y a fort à parier qu'elle connaîtra plus tôt que tard le même sort que Narcisse, subjugué par son propre reflet dans l'eau. Cette issue est-elle inévitable ? Est-elle souhaitable ? Quoi que devienne l'institution – lieu de renouveau ou temple en ruines –, s'il existe une vie pour l'écoute et la pensée psychanalytiques, celle-ci ne passe ni par l'orthodoxie de la doctrine ni par l'opacité du propos. Plus que jamais la psychanalyse doit faire preuve de souplesse et de créativité, sans sacrifier de sa rigueur. Mais surtout, elle ne doit pas attendre qu'on aille vers elle et la courtise. Au contraire, elle doit prendre le risque de s'aventurer dans le monde – hors du cabinet, hors de l'université, hors des instituts – et séduire.

* * *

Alexandre L'Archevêque, Ph. D., est professeur au Département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal. Il est également psychologue clinicien, superviseur et formateur. Il a publié quatre recueils de poésie au Noroît, dont *Faux sang* (2016) et *Carné* (coécrit avec David Berthiaume-Lachance, 2018).

BIBLIOGRAPHIE

- Copleston, Frederick C., *A History of Philosophy. Volume 2: Medieval Philosophy*, Londres, Bloomsbury, [1950] 2003.
- Giraud, Vincent, *L'ordre de la création. D'Augustin à Nicolas de Cues*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Une histoire personnelle de la philosophie », 2019.

Un phare dans la nuit

Avril Blanchet

Pour le jeune clinicien, entre la limpidité d'un texte théorique qui exprime la maîtrise de son sujet et le brouillard de la réalité clinique, force est de constater que le saut ne se fait pas sans une certaine confusion. Alors que l'étude approfondie des textes psychanalytiques peut donner l'illusion d'avoir une prise sur un matériel conceptuel, accessible par les moyens de l'entendement, que la lecture des auteurs permet de glaner des idées organisées et de les articuler en une structure construite sur les codes de l'intelligibilité, rien dans la clinique ne se présente sous le modèle de la lisibilité.

Loin d'être un processus de maîtrise, le contact avec la réalité même des cas cliniques peut brouiller la pensée et confondre l'esprit. Ce contact opère un décentrement vers une expérience où les états de corps sont les premiers répondants, une première ligne qui s'efforce de se mettre au diapason de cet autre en face de soi, de sa manière d'habiter ou non l'espace, à l'écoute du mouvement qui l'a mené jusqu'au pas de notre porte et de sa réponse à l'invitation qui lui est faite de venir nous parler. Avant de saisir, d'entendre et de comprendre ce dont il s'agit, il arrive que l'on soit d'abord soi-même saisi, déporté – j'irais jusqu'à dire « dépossédé de soi » – et livré à un flot qui ne nous appartient pas, duquel nous devons apprendre à nous déprendre pour en reconnaître les indices de signification, les angles par lesquels aborder cette personne qui nous arrive souvent sous la forme d'un point d'interrogation. Dit simplement, la situation clinique est d'abord et avant tout le lieu d'une rencontre et un temps nous est nécessaire pour apprendre à naviguer sur ses flots.

Si cela est vrai, déjà, de l'écoute du discours manifeste, ce l'est à plus forte raison de l'attention flottante aux épaisseurs prosodiques, symboliques et texturées de la parole du patient, lorsque l'on se met en veille des diverses expressions plastiques de l'inconscient, mises en forme dans les

symptômes, passages à l'acte, rêves, transferts et autres images du discours qui racontent l'histoire d'un corps psychique modelé par les traces des contacts avec ses semblables.

De toute façon, comme le montre l'expérience de la psychanalyse, l'objet de notre écoute, l'inconscient, nous échappe. La métaphore classique de l'iceberg illustre bien la zone de flottement par laquelle nous sommes happés, le préconscient, aux abords duquel il est possible de saisir des bribes d'inconscient, de voir miroiter des manifestations psychiques chargées du matériel radioactif que constitue le roc des représentations que l'on se fait des choses. Sous cette partie visible, fenêtre entrouverte sur les zones non élaborées de la vie psychique, scènes primitives et autres empreintes archaïques, la masse se prolonge dans les profondeurs d'un océan sans lumière. Et l'enquête du clinicien prend alors la forme d'une plongée dans l'obscurité silencieuse, dans l'attente d'y voir apparaître ça et là des étincelles furtives, des scintillements, des mouvements fugitifs et protéiformes. Dans une suspension patiente de l'urgence de savoir et grâce à la capacité négative (Laperrière, 2018), par bonheur, se présente généralement une matière à penser. Mais le langage de l'inconscient est un langage dont la traduction n'est pas simultanée. Pour arriver à en saisir les contours et à en comprendre le fonctionnement, il faut s'habituer aux lectures analogiques (Rolland, 1998), visuelles, tactiles et plastiques, à la mécanique des processus primaires qui défient l'organisation rationnelle et la logique temporelle. Cette immersion dans la partie cachée de la vie psychique provoque une rencontre avec l'informe, qui se disloque en compositions étranges, dont quelques artistes ont eu le génie de figurer certains amalgames possibles¹.

Or, pour sonder l'opacité de ces profondeurs, pour extraire du silence et de l'informe une histoire à délier, la psychanalyse reste la discipline qui offre l'interprétation la plus éclairante, le fil d'Ariane qui mène vers des bouées salutaires en la forme de notions, modèles, principes qui disent et font sentir toute la complexité des forces en puissance dans la vie psychique, de leur dynamique et de leur économie; une métapsychologie qui fait tenir en un tout cohérent conflits et paradoxes, pulsions et histoire, corps et parole, affects et culture, identifications et effractions, vie

1. Les exemples sont nombreux, mais lors d'une visite récente au Museum of Modern Art à New York, les œuvres *Modern Art* (1970-1974) de Lynda Benglis et *Femme nue se coiffant* (1940) de Pablo Picasso me sont apparues comme des évocations probantes de figures que les processus primaires peuvent donner à la matière plastique de l'espace psychique, à la manière, notamment, du pictogramme de Piera Aulagnier (2003). Voir: <https://www.moma.org>.

et mort. La pensée analytique permet une intégration de la pâte clinique à un savoir théorique, qui devient, dès lors, transmissible par la voie de l'enseignement.

On ne peut donc qu'être reconnaissants et admiratifs envers nos prédécesseurs pour avoir trouvé de l'intelligibilité dans les discours polysémiques de leurs patients et avoir fait état de leurs découvertes dans leurs écrits, pour avoir pris la parole pour diffuser leurs connaissances afin d'en faire profiter le plus grand nombre, au bénéfice des personnes qui frappent à la porte de nos cabinets. Des voix fortes, celles de « coureurs des bois » ou d'exégètes, ont su trouver la manière de transmettre les trouvailles de leurs propres expériences du divan et de la cure. Avec pour résultat qu'aujourd'hui, la psychanalyse et ses rejetons ont indéniablement pignon sur rue au Québec. La psychanalyse a essaimé en divers lieux au fil du temps et de ses transmissions. Elle a pris des allures multiples, en et hors institutions, dans des pratiques multiformes qui se réclament de l'écoute de l'inconscient. De nos jours, la psychanalyse au Québec est bien vivante, en partie dans des formes qui, bien que dérivées, ouvrent tout de même sur un « espace analytique² ». Il suffit de voir le nombre de psychologues qui ont recours aujourd'hui à l'approche analytique dans les groupes de discussion pour comprendre que la pensée psychanalytique est pratiquée par des esprits vifs et éclairés, au Québec. On en ferait une carte Google, on y verrait se multiplier des centaines, si ce n'est des milliers de petits points rouges sur le territoire de la province. De petits flambeaux allumés sur l'espace feutré des cabinets de psychologues. Des voix qui ne se font pas toujours entendre, mais qui continuent à remettre leur ouvrage vingt fois sur le métier pour que, avec les patients, se tisse une expérience qui a pu être passée au fil des générations.

Lointaine est l'époque où il fallait littéralement traverser un océan pour se former et aller à la rencontre de son inconscient. Des contacts avec les origines, les pionniers de la psychanalyse au Québec (les Mailloux, Deslauriers, Prados, Zilboorg, Lussier et autres) ont rapporté des idées passionnantes, de nouvelles façons de procéder à la pratique clinique et d'interpréter les symptômes. Ces connaissances ont servi à la fondation de groupes et de mouvements consacrés à la transmission du savoir

2. Ici, je reprends l'expression de Mireille Lafortune, et je peux aussi faire mien son questionnement : « Psychologue, psychologue d'orientation psychodynamique, psychologue d'orientation psychanalytique, faire de la psychothérapie d'orientation psychanalytique, être psychothérapeute, faire de l'analyse, être psychologue et analyste ; mais suis-je psychanalyste ? Qu'en sais-je ? Que puis-je en dire ? » (Revue *Frayages*, [1987] 2022 : 153-154).

psychanalytique, qui ont constitué les assises permettant à la psychanalyse de s'établir et de prendre racine au Québec. Après une période d'effervescence, ces groupes et formations se sont transformés et remodelés au gré des aléas politiques et sociaux qu'ont représentés les enjeux propres à leur époque. Des mises à l'écart douloureuses ont eu lieu pour répondre aux demandes d'une institutionnalisation reconnue internationalement. Dans la foulée de ces modifications, une part féconde et innovante de la psychanalyse a été marginalisée et a cessé de pouvoir circuler. Retournée sur elle-même, occupée à ériger ses lois en totems et en critères d'exclusion, la discipline se serait appauvrie en laissant à son seuil des forces vives, dont les contributions ont dû trouver à s'exprimer hors les murs (hors la loi ?). C'est en partie la thèse de *Frayages*, versions 1987 et 2022.

Mais renouveler aujourd'hui le regard sur le cheminement de la psychanalyse depuis ses débuts à Montréal, en contempler les lignées, les effets structurants et les refoulements, c'est malgré tout prendre la mesure d'une infiltration réussie, jusqu'aux édifices désormais constitués et aux milieux de pratique plus marginaux qui génèrent un foisonnement de questions et d'idées pour lesquels se réitère la pertinence de la psychanalyse³. L'histoire complète de la psychanalyse au Québec post-institutionnalisation reste encore à écrire, mais il ne fait nul doute que suffisamment de vie a été insufflée au mouvement pour inspirer des générations de cliniciens, notamment grâce à la présence de psychanalystes et de psychologues d'orientation analytique engagés dans les milieux de formation cliniques, collégiales ou universitaires, qui ont pu transmettre leur savoir malgré les vents contraires de la résistance sous toutes ses formes. La qualité des textes et des réflexions figurant dans le numéro de *Frayages*, en 1987, témoigne elle aussi de l'activité d'un milieu où la pensée pouvait, malgré la contrainte et les conflits, continuer à opérer son travail d'élaboration. On constate donc, et le fait même de la réédition de 2022 le montre, qu'au-delà des vestiges d'une époque dorée, la « passion du divan » (Mauger, [1987] 2022 : 134) continue assurément de circuler. Par ailleurs, on peut présumer que l'intérêt pour la psychanalyse n'est pas prêt de s'essouffler et qu'il ne cessera probablement de se renouveler tant que des parents se pencheront sur le berceau de leurs enfants, dans un échange où chacun porte en soi une part d'énigmatique que l'autre ne peut pas connaître, ce hiatus dans la continuité laissant flotter

3. Le petit groupe que nous avons formé en vue de la rédaction des présents textes a permis de rencontrer dans les bureaux de Médecins du monde des cliniciens inventifs, rompus à la capacité de jongler avec des situations cliniques complexes et forts d'une compréhension théorique incarnée.

un voile d'équivoque qui continuera toujours à problématiser les enjeux de transmission et, conséquemment, à provoquer l'apparition de cortèges de personnages dans nos cabinets et à nourrir le déploiement de transferts et de contre-transferts qu'il nous incombera de démystifier.

De toute évidence, la pensée analytique poursuivra donc sa propagation. Mais en quels lieux, dans quels espaces ? Les conditions économiques et sociales étant incertaines, les divers programmes d'enseignement universitaire devenant de plus en plus exigeants, il se pourrait que d'autres canaux permettent une diffusion plus large de la pensée analytique que ne peut le faire seule une société de psychanalyse. Ainsi, on rencontre fréquemment parmi nos collègues des cliniciens qui « pensent comme » des psychanalystes, même s'ils n'en portent pas le titre. Pour ma part, c'est grâce à mon histoire personnelle et familiale, grâce à mes lectures, dont celles héritées d'un oncle disparu beaucoup trop tôt, ainsi que grâce à la rencontre de professeurs inspirants pendant mes études collégiales et universitaires, dont certains ont marqué mon parcours de manière durable, que j'ai pu découvrir et approfondir ma compréhension de cette discipline à la fois fascinante et complexe. Mais c'est surtout une fois les deux pieds installés dans la clinique, sortie des guerres universitaires où l'affirmation d'une identité scientifique semblait exiger la dévalorisation d'une autre, que la nécessité d'approfondir ma compréhension du fonctionnement psychique, dans une perspective analytique, s'est pleinement fait sentir. Depuis, les échanges entre collègues et les précieuses connaissances qui sont transmises en supervision me soulagent chaque fois qu'ils viennent éclaircir une zone plus opaque de ma pratique. Grâce au dégagement de ces nouveaux chemins et au constat des territoires psychiques qu'ils contribuent à mettre en mouvement chez mes patients, mon adhésion à la psychanalyse prend sa pleine légitimité.

Par ailleurs, si la question de la transmission de la psychanalyse au Québec nous amène forcément à tourner le regard vers les sillons tracés par l'histoire et à en mesurer les forces de survivance, on reconnaît aussi avec tristesse qu'inévitablement le temps passe, que ces frayages ont laissé des traces qui servent aujourd'hui de socles à nos identifications, mais que, comme tout précieux talisman, elles sont destinées à se dissiper dans le bassin discret des fragments oubliés de l'inconscience. À moins qu'elles ne soient repêchées comme de mythiques assises au roman groupal qui, aidées de la distance temporelle, se voient conférer l'aura des figures idéalisées de l'histoire, au service de la relance de l'activité fantasmatique du groupe. En cela, espérons que le retour courageux de Nicolas Lévesque

sur les textes de 1987 puisse continuer à être porteur d'échanges stimulants et contribuer à alimenter la discipline, dans son actualité. Car, on le sait bien, la contemplation muette des mouvements et des figures de l'histoire peut s'avérer un exercice tristement infertile s'il ne s'ouvre pas sur un travail de perlaboration de la trace permettant de relancer l'activité de la pensée et d'éprouver le plaisir d'associer.

En effet, si la pulsion de mort tend à nous enfermer dans une compulsion de répétition, à retracer toujours le même chemin qui nous amènerait à frayer avec les ancêtres, la temporalité du vivant, elle, nous condamne heureusement à investir l'inédit, à fendre l'espace et le temps vers l'inconnu, quitte à courir le risque inhérent à la vie, celui d'échouer dans les sinuosités de nos propres dérivées... Cette fatalité qui nous pousse aussi bien à investir qu'à renoncer est bien sûr annonciatrice de l'inévitable « *disappearance* »⁴ de toute ère de jeunesse, tout comme l'encre qui laisse une trace sur le papier et qui fait un jour battre le cœur est elle aussi promise à s'évaporer dans les évanescences d'un champ qui sera par la suite laissé libre à d'autres. Mais je m'égare...

* * *

Entre le trop-plein des patients et la théorie salvatrice, le clinicien doit trouver son espace pour pouvoir penser et se mouvoir de façon autonome. C'est dans ce tiers-lieu entre le patient et le corpus théorique que le praticien développe son habileté à contenir et à tolérer l'étranger, qu'il apprend à tanguer sans chavirer vers le rivage de cet autre qui constitue toujours un nouveau continent. Il reste que dans la pratique, le chemin vers une reprise féconde de la vitalité abîmée par la parole refoulée peut être jalonné de différentes tempêtes que le métier ne nous aura pas toujours préparés à affronter. Et à ce jour, la pensée analytique reste pour beaucoup d'entre nous qui nous aventurons sur les mers agitées de la clinique un indispensable phare dans la nuit, la flamme qui nous permet de ne pas vaciller lorsque les amarres ont depuis longtemps été larguées.

Pour autant, la psychanalyse doit-elle sa longévité à la combustion d'un feu sacré? Constitue-t-elle en elle-même un savoir à sacraliser? Chose certaine, elle demeure un outil incomparable pour repérer la lueur

4. En référence aux notions de « présence » et d'effacement de l'apparition chez Hans Ulrich Gumbrecht (*Production of Presence: What Meaning Cannot Convey*, Stanford University Press, 2004).

de l'intelligence de la vie psychique qui se met en mouvement. Cette lueur, à n'en point douter, possède en elle-même suffisamment d'ardeur pour poursuivre longtemps sa traversée. Et comme éclairage sur les faibles braises ou sur le feu impétueux d'une vie en question, par une relecture du malaise entre les corps et les cultures, la pensée analytique, où qu'elle soit exprimée, est bien attelée pour continuer patiemment à aborder le vif du sujet.

* * *

Avril Blanchet, Ph. D., est psychologue, superviseure et administratrice à la clinique Cherrier, à Montréal. Elle est membre du comité de rédaction de la revue *Filigrane* et s'est intéressée à la notion d'inconscient tactile, qui ont fait l'objet d'un article dans la revue *Le Coq-héron*.

BIBLIOGRAPHIE

Aulagnier, Piera, *La violence de l'interprétation*, 7^e éd., Paris, Presses universitaires de France, 2003.

Blanchet, Avril, « L'inconscient tactile, ou les échos de la chair dans l'image », *Le Coq-héron*, n° 229, 2017, p. 173-185.

Laperrière, Réal, « Transmission de la capacité négative : de la formation à la rencontre clinique », *Filigrane*, vol. 27, n° 1, 2018, p. 45-60.

Rolland, Jean-Claude, *Avant d'être celui qui parle*, Paris, Gallimard, 1998.

Où est le feu sacré ?

Jérémie Richard

Dans le Québec contemporain, quel est le rôle des sociétés psychanalytiques ? Au début des années 1900, la discussion et la collaboration ouverte et sincère sont des éléments essentiels, qui ont mené au développement de la théorie et de la pratique psychanalytiques. L'étincelle initiale qui a allumé le feu de la psychanalyse dans les pays européens, et par la suite au-delà de l'Atlantique, s'incarne dans le dialogue libre et la libre association autour des idées psychologiques profondes. Le « feu sacré » de la psychanalyse, dont André Lussier a discuté dans son entretien avec l'équipe de la revue *Frayages*, en 1986, anime d'une passion et d'une ferveur sans limites les adeptes de cette discipline, avides d'apprendre et de s'engager dans une réflexion psychanalytique, sans qu'il soit question de formaliser, de structurer, ni d'organiser quand, comment, où et avec qui ces idées devraient ou ne devraient pas être débattues (Revue *Frayages*, 2022 : 49). Lussier souligne que le feu sacré brûlait librement en dehors des institutions ou des sociétés psychanalytiques et que, dans le processus de la formalisation de la psychanalyse, il s'est trouvé séparé de sa source d'origine. Cela souligne l'énorme responsabilité des sociétés psychanalytiques dans la préservation de l'enthousiasme de ses membres. Les sociétés contemporaines permettent-elles au feu sacré de brûler librement, ou tentent-elles de le contenir, au risque d'éteindre la flamme qui a fait de la psychanalyse ce qu'elle a été ? Où est le feu sacré de la psychanalyse aujourd'hui ?

Du début des années 1900 aux années 1920, la psychanalyse faisait principalement l'objet de discussions au sein de petits groupes informels. Il s'agissait notamment de la Wednesday Society, active autour de l'année 1904 (Falzeder, 2015 : 113), et de la Freud Society, fondée en 1907 (Falzeder, 2015 : 184). Bien que ces rencontres eussent visé et atteint leur objectif de développer la théorie et la pratique de la psychanalyse, Freud

et certains de ses collaborateurs entretenaient le désir d'intégrer cette discipline dans le cursus universitaire par l'intermédiaire de la psychiatrie. Malgré leurs efforts, cette tentative initiale ne s'est pas concrétisée. Le premier contact de Freud avec le monde universitaire, Eugen Bleuler, a décidé de ne pas intégrer la psychanalyse dans le cadre des traitements proposés au Burghölzli (Falzeder, 2015 : 118). Du fait de la rupture relationnelle entre Freud et Bleuler, la psychanalyse devait se développer en dehors du monde universitaire. D'ailleurs, Bleuler notait en 1912 dans une lettre adressée à Freud que l'un des principaux problèmes de la psychanalyse à l'époque était le suivant : « Au lieu d'aspirer au plus grand nombre possible de points de contact avec les autres sciences et les autres scientifiques, elle s'est transformée en hérisson, coupée du monde extérieur et blessante pour les amis et les ennemis » (Freud et Bleuler, 2016 : 129). Cet échec initial a sans doute constitué l'un des moteurs principaux du mouvement vers l'institutionnalisation de la psychanalyse par l'intermédiaire de différentes écoles qui allaient faciliter la formation des analystes en dehors du milieu universitaire.

Le processus d'institutionnalisation de la psychanalyse commence officiellement en 1920, avec l'école de Berlin en Allemagne et d'autres institutions qui lui emboîtent le pas à Budapest, Vienne et Londres (Falzeder, 2015 : 58). Ce qui me paraît le plus intéressant à propos des personnes qui fondent ces institutions avant 1925, c'est que la plupart d'entre elles n'ont jamais entrepris d'analyse formelle (Falzeder, 2015). Il est intéressant de noter que dans sa première formulation de ce que les institutions psychanalytiques et les formations associées pourraient être, Freud n'a jamais préconisé qu'une analyse de formation fût aussi longue et approfondie qu'une analyse de patient, l'objectif principal étant de convaincre le candidat de l'existence de l'inconscient par l'expérience directe (Falzeder, 2015 : 108). En outre, comme le résume Falzeder, « si l'on voulait apprendre la psychanalyse ou même la pratiquer, on pouvait commencer en tant que collègue ou disciple intellectuellement intéressé, et probablement finir en tant que patient, avec la possibilité de se transformer en psychothérapeute par la suite » (2015 : 110 ; je traduis). Lorsqu'on examine le développement de cette discipline, il devient clair que la formation psychanalytique telle qu'elle se présentait à l'origine n'est plus ce qu'elle est aujourd'hui.

Si les institutions et les sociétés jouent un rôle important dans la formation des futurs analystes et assurent une filiation analytique avec le fondateur de la psychanalyse, il existe des différences dans la manière dont elles atteignent cet objectif, surtout au regard de leur aptitude à

éviter les problèmes susceptibles de détruire la créativité des candidats à la psychanalyse. Certains de ces problèmes pouvant se révéler néfastes pour les candidats sont décrits avec expertise par Kernberg (1996), les principaux étant : limiter les thèmes psychanalytiques abordés à ceux de Freud et aux principaux membres locaux pendant la formation, éviter la discussion à propos des écoles alternatives (néo-freudiennes), isoler intellectuellement les instituts et décourager les candidats à contribuer de manière originale à la psychanalyse. On peut relever plusieurs exemples directs de ces pratiques dans l'histoire des institutions psychanalytiques. Bien que certaines, comme l'école de Berlin, aient encouragé la discussion d'un large éventail de points de vue et d'orientations théoriques (Falzeder, 2015 : 101), plusieurs se sont vues lentement corrompues par des guerres d'influence sur les idées qui ne devaient pas être transmises aux candidats (par exemple, la Boston Psychoanalytic Society et les conflits entre les freudiens et les rankiens à la fin des années 1920 [Falzeder, 2015 : 95]). De plus, on note des différences dans la façon dont les analystes-didacticiens tiennent compte du matériel introduit par leurs candidats dans le contexte des réunions scientifiques. Je dirais que l'on peut considérer l'isolement des sociétés de psychanalyse et le silence imposé aux opinions divergentes comme des signes précurseurs de l'étouffement du feu sacré au sein d'une institution ou d'une société.

Lorsque la psychanalyse arrive à Montréal au début des années 1940 grâce aux enseignements du dominicain Noël Mailloux, il règne une atmosphère semblable aux premiers rassemblements de la Wednesday Society et de la Freud Society. Le Montreal Psychoanalytic Club, de 1946 à 1952, en est le reflet le plus évident. Les idées psychanalytiques sont activement discutées par des psychiatres, des psychologues, des travailleurs sociaux, des philosophes et des étudiants dans leurs domaines respectifs, aussi bien parmi les francophones que les anglophones (Adam-Vézina, 2017 : 26-28). La communauté initiale formée à Montréal autour de la psychanalyse soutient la nécessité d'un espace favorisant la libre pensée et l'association libre pour que ses idées fleurissent.

Malheureusement, le désir de reconnaissance officielle de ceux qui pratiquent la psychanalyse à Montréal, en tant que Groupe d'étude psychanalytique d'abord, puis de société autonome sous l'égide de l'Association psychanalytique internationale (API) plus tard, fait émerger des conflits (pour plus de détails, voir l'essai doctoral d'Élodie Adam-Vézina [2017]). Montréal est désormais le terrain où les institutions psychanalytiques de la Grande-Bretagne, de la France et des États-Unis se

livrent une guerre par procuration pour y obtenir le pouvoir. En plus des conflits entre les différentes influences psychanalytiques qui jouissent d'une forte représentation géographique, une lutte opiniâtre oppose les anglophones et les francophones; il est important de se souvenir des liens historiques de la psychanalyse avec l'institutionnel et le médical pour les anglophones, et avec l'artistique et le philosophique pour les francophones.

Le déroulé de ces événements laisse entrevoir le rôle central des conflits relationnels et des désirs dans la naissance des institutions et des sociétés psychanalytiques, tant en Europe qu'au Québec. En effet, le désir d'être reconnu officiellement comme un domaine dans le milieu universitaire (comme ce fut le cas avec Freud) ou au sein de l'API (comme ce fut le cas au Québec) a donné lieu à de nombreux compromis, qui ont affaibli la puissance du feu sacré de la psychanalyse. Au Québec, l'un des plus notables voit le jour dans les années 1950. Avec la domination de la médecine sur le territoire intellectuel précédemment libre de la psychanalyse, il devient de plus en plus difficile pour les non-médecins de se joindre aux sociétés et il est impossible pour eux d'occuper des positions de pouvoir au sein même de ces sociétés. Si, dans les premiers temps de la psychanalyse, « on pouvait commencer en tant que collègue ou disciple intellectuellement intéressé¹ » (Falzeder, 2015 : 110), que l'on soit issu du domaine des arts ou des sciences, la discipline exclut désormais les philosophes, les artistes, les poètes, les écrivains et tous ceux qui n'appartiennent pas à la psychiatrie, en dehors de quelques exceptions. Une fois de plus, on en revient aux remarques de Bleuler à Freud et au fait qu'en s'isolant des autres disciplines, la psychanalyse peut en réalité se nuire.

Malgré ces restrictions historiques, la discipline psychanalytique poursuit son évolution. À l'heure actuelle, la Société psychanalytique de Montréal et la Quebec English Branch de la Société canadienne de psychanalyse acceptent les candidats titulaires d'un doctorat ou d'une maîtrise dans un domaine offrant une expérience clinique pertinente, notamment la psychologie, le travail social, l'éducation, les soins infirmiers et le *counseling* (Société psychanalytique de Montréal, s. d.; Quebec English Branch, s. d.). Je suis d'avis qu'à l'avenir, les exigences de formation requise pour devenir psychanalyste connaîtront encore davantage de changements. L'obtention d'un doctorat en médecine n'est pas, selon moi, le meilleur parcours éducatif que l'on puisse suivre si l'on veut en

1. « One could start out as an intellectually interested colleague or disciple. »

apprendre davantage sur la psyché humaine et la métapsychologie. Au Québec, nous avons actuellement des psychologues et d'autres professionnels autorisés à exercer la psychothérapie qui pratiquent à partir d'un modèle théorique psychanalytique ou psychodynamique. Dans de nombreux cas, la formation didactique et clinique de ces professionnels s'avère bien plus complète que celle des psychiatres, qui reçoivent une formation abondante dans d'autres domaines de la médecine souvent peu pertinents pour comprendre la souffrance d'une personne qui se présente en analyse.

Et n'oublions pas les artistes, les philosophes, les sociologues, les anthropologues et les historiens qui peuvent enrichir le domaine de la psychanalyse. Sans doute, il devrait y avoir une place à la table pour tous les collègues intellectuellement interpellés par cette discipline. Tous, nous convergeons vers ce noyau central, animés par notre passion commune pour la découverte et la compréhension de l'inconscient humain.

Le *xx^e* siècle n'a fait qu'approfondir les sillons des principes psychanalytiques, et aujourd'hui encore, il devient de plus en plus difficile pour de nouvelles idées d'émerger dans ce domaine. Or, pourquoi devrions-nous penser que la première génération d'analystes avait accès à une compréhension définitive et incontestable de l'inconscient et des techniques permettant d'y accéder ? Les institutions et les règles qu'elles édictent servent-elles à propager le feu sacré ou à l'étouffer ? Plus important encore, un domaine qui semble de l'extérieur (et pour certains, de l'intérieur) figé et inexorablement cramponné à ses reliques risque de ne pas être attrayant pour les candidats à la profession. Afin que la psychanalyse prenne un nouvel essor et attire les nouvelles générations de praticiens, il est nécessaire d'encourager de manière consciente et délibérée de nouvelles façons de penser émergeant des divers réseaux et filiations psychanalytiques. Bien que le processus de dialogue ouvert et dynamique puisse être entravé par les institutions psychanalytiques, il est également possible que ces mêmes institutions, en examinant sérieusement leurs priorités, jouent un rôle actif dans la réémergence de l'intérêt pour leur discipline. À l'heure de l'intelligence artificielle, du développement personnel à l'emporte-pièce et des psychothérapies à court terme visant à atténuer les symptômes, les approches de psychothérapie psychanalytique qui accordent une attention particulière à la vie subjective, motivationnelle et émotionnelle de l'individu, telle qu'elle se manifeste dans notre cadre social, culturel et écologique, sont plus que jamais nécessaires.

Tout cela nous amène à une question centrale. Avons-nous besoin d'une nouvelle génération de psychanalystes au Québec ? Dans le cas d'une réponse affirmative, combien de psychanalystes nous faut-il pour maintenir une communauté diversifiée et, dans le même temps, pour former et inspirer les générations futures ? Regardons de plus près la situation actuelle. Selon les données disponibles, l'API compte environ 13 000 membres dans le monde (International Psychoanalytic Association, s. d.). Parmi eux, 334 sont au Canada, 160 se situent dans la province de Québec dont 150 viennent des deux sociétés montréalaises (Société canadienne de psychanalyse, s. d.). Selon ces chiffres, 1,23 % de tous les psychanalystes accrédités par l'API se trouvent au Québec. Examinons maintenant ceux qui pourraient se qualifier comme candidats pour pratiquer la psychanalyse dans la province. Au Québec, nous avons environ 1 200 psychiatres (Association des médecins psychiatres du Québec, s. d.), 9 000 psychologues (Carabin et Croteau, 2023) et au minimum 1 600 autres professionnels ayant un permis de psychothérapeute (Desjardins, 2021). Avec environ 11 800 professionnels agréés, seul un sous-ensemble de 1,36 % a décidé de devenir également psychanalyste sous l'égide de l'API. Faire partie du 1 % au Québec du 1 % dans le monde peut sembler séduisant pour certains, mais pas pour d'autres. Je dirais que les sociétés psychanalytiques au Québec n'ont pas suffisamment de membres pour maintenir ce domaine pour les générations à venir. Ce serait prendre ses désirs pour des réalités que d'imaginer qu'il se maintiendra de lui-même, sans effort substantiel de la part de ceux qui constituent ces sociétés.

Qui est responsable ? Il serait trop simple de rejeter la totalité de la faute sur les sociétés en raison de leurs structures exclusives. À l'heure actuelle, il n'est pas nécessaire de suivre une formation psychanalytique supplémentaire de plus de cinq ans (et surtout, pour les récemment diplômés, il n'y a pas de motivation financière). Les personnes autorisées à pratiquer la psychothérapie peuvent exercer à partir de n'importe quelle orientation théorique abordée au cours de leur formation (y compris la psychothérapie psychanalytique) sans avoir besoin d'un titre supplémentaire. En outre, il n'est pas nécessaire pour les professionnels de la santé mentale titulaires d'un permis de psychologue ou de psychothérapeute de consulter d'autres associations professionnelles pour encadrer leur pratique, étant donné qu'un code de déontologie a déjà été défini par leur ordre professionnel.

Compte tenu de ces incitations limitées, je suis convaincu qu'il est nécessaire que la psychanalyse à Montréal et au Québec se transforme.

Cette transformation doit être plus profonde qu'un simple *rebranding* de la part des sociétés psychanalytiques. Peut-être qu'une partie des efforts en ce sens devrait consister à définir explicitement la formation psychanalytique comme un programme d'études supérieures qui fournit une avenue vers le développement professionnel continu et l'évolution personnelle, en plus d'offrir une communauté interdisciplinaire de collègues avec lesquels entretenir des liens de confiance tout au long de notre vie. Moins que sur les institutions ou les sociétés elles-mêmes, il importe de se concentrer sur les bénéfices que l'on peut retirer en devenant membre d'un groupe analogue à la Wednesday Society ou au Montreal Psychoanalytic Club. Il faudrait proposer quelque chose de semblable à ce qui a initialement alimenté le feu sacré de la psychanalyse. Présenter le statut de professionnel *et* psychanalyste dans ses avantages concrets, l'élargissement de la compréhension des processus psychologiques conscients et inconscients, le développement d'approches permettant d'aborder les séances psychothérapeutiques/analytiques, et l'exploration de principes relationnels dans le contexte du travail psychothérapeutique/analytique. La psychanalyse a le potentiel de se distinguer des autres approches psychothérapeutiques contemporaines en mettant l'accent sur des dimensions qui sont souvent omises ou négligées, mais qui constituent en fait le cœur d'une pratique psychothérapeutique de qualité. Je crois que la question de la nécessité pour les sociétés d'assurer l'avenir de la psychanalyse au Québec reste ouverte. Ce qui est certain, c'est que leurs démarches actuelles sont insuffisantes pour répondre aux besoins des nouvelles générations de praticiens potentiels.

* * *

Jérémie Richard est psychologue en cabinet privé. Il se sent intellectuellement interpellé par la psychanalyse. Il a obtenu une maîtrise et un doctorat en psychologie à l'Université McGill et est actuellement chercheur postdoctoral à l'Université Johns Hopkins.

BIBLIOGRAPHIE

- Adam-Vézina, Élodie, « De Freud au père Mailloux. Transmission, paradoxes et institutionnalisation. Une histoire des origines de la psychanalyse au Québec », essai doctoral, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2017.
- Association des médecins psychiatres du Québec, « Qu'est-ce qu'un médecin psychiatre? », s. d., [En ligne], [<https://www.ampq.org/la-psychiatrie/quest-ce-quun-medecin-psychiatre/>], (10 octobre 2024).

- Carabin, François, et Laurianne Croteau, « Où sont les psychologues au Québec ? », *Le Devoir*, 8 mai 2023, [En ligne], [<https://www.ledevoir.com/societe/sante/790591/sante-mentale-les-psychologues-peinent-a-repondre-a-la-demande-en-region>], (10 octobre 2024).
- Desjardins, Nicole, « Les 1600 psychothérapeutes sont là pour aider! », *Journal de Montréal*, 31 janvier 2021, [En ligne], [<https://www.journaldemontreal.com/2021/01/31/les-1600-psychotherapeutes-sont-la-pour-aider>], (10 octobre 2024).
- Falzeder, Ernst, *Psychoanalytic Filiations. Mapping the Psychoanalytic Movement*, Londres, Karnac Books, 2015.
- Freud, Sigmund, et Eugen Bleuler, *Lettres: (1904-1937)*, traduit de l'allemand par Dorian Astor, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 2016.
- International Psychoanalytic Association, « Membership », s. d., [En ligne], [<https://www.ipa.world/en/Membership/Membershipbenefits.aspx>], (10 octobre 2024).
- Kernberg, Otto Friedmann, « Thirty methods to destroy the creativity of psychoanalytic candidates », *International Journal of Psychoanalysis*, n° 77, 1996, p. 1031-1040.
- Société canadienne de psychanalyse, « Trouver un psychanalyste », s. d., [En ligne], [<https://www.fr.psychoanalysis.ca/trouver-un-psychanalyste>], (10 octobre 2024).
- Société psychanalytique de Montréal, « Les principes de la formation », s. d., [En ligne], [<https://www.psychoanalysismontreal.org/fr/les-principes-de-la-formation>], (10 octobre 2024).
- Quebec English Branch, « Psychoanalytic training », s. d., [En ligne], [<https://www.psychoanalysismontreal.com/psychoanalysis-training.html>], (10 octobre 2024).

Filiations analytiques : de l'Autriche au Québec

Jérémie Richard

Je me suis intéressé aux personnes qui ont participé à la diffusion des idées psychanalytiques en Europe et en Amérique du Nord. J'étais également curieux d'en apprendre davantage sur les origines des deux sociétés montréalaises de psychanalyse et sur les raisons de leur séparation au-delà des barrières linguistiques. En réfléchissant au processus que j'ai entrepris pour découvrir les fondations historiques de la psychanalyse au Québec, ce qui me marque le plus aujourd'hui, c'est la spontanéité avec laquelle cette information m'a été dévoilée. Ce chapitre tente de contextualiser ce qui est devenu le projet le plus significatif sur le plan personnel parmi ceux auxquels j'ai travaillé cette année.

Pour commencer, revenons-en au moment de l'inspiration. Le 17 janvier 2023, je j'ai reçu un courriel de la Société canadienne de psychanalyse (SCP), section Quebec English (QE), conviant les membres réguliers, les candidats et les membres invités à un *simple gathering* dans les locaux de la société à Montréal. Cette réunion, proposée par Karine Roy-Déry, était présentée comme l'occasion de reprendre les activités en personne après la longue période de distanciation sociale imposée par la pandémie. En moins de vingt-quatre heures, j'ai répondu au courriel et confirmé ma présence.

La réunion a eu lieu l'après-midi du 11 février 2023. Nous étions une douzaine de personnes, membres récents et anciens de la branche QE, dont plusieurs que je rencontrais pour la première fois. Karine a brièvement mentionné la récente réédition de la revue *Frayages* (2022) et a évoqué quelques idées pour un projet à venir visant à réfléchir sur le passé, le présent et l'avenir de la psychanalyse. Dans un dialogue sur la psychanalyse en tant que vocation, un certain nombre de membres ont partagé

leur expérience d'adhésion à la section QE, y compris leurs entretiens avec des analystes-didacticiens et leur ressenti en tant que candidats. Je me souviens clairement d'un moment où l'une des membres les plus anciennes a parlé de son analyste de formation, le docteur W. Clifford M. Scott, et de son rôle dans la fondation de la SCP. Alors qu'elle relatait ses expériences avec lui, j'ai ressenti un léger changement dans ma perception du temps. Je me trouvais face à une personne qui travaillait encore en tant qu'analyste et qui avait effectué sa formation avec l'un des pionniers de la psychanalyse au Québec. Si elle avait suivi une analyse avec le docteur Scott, je me demandais avec qui et où ce dernier avait lui-même suivi sa propre formation analytique. C'est à ce moment-là que l'idée initiale de ce chapitre est apparue dans mon esprit.

Passons rapidement au 28 mai 2023. En ce dimanche matin radieux, je suis retourné dans les locaux de la Société pour une des rencontres scientifiques mensuelles. Après une excellente discussion sur le thème de l'analyse intersubjective, l'un de mes collègues m'a signalé une boîte de livres à donner dans la bibliothèque. J'y ai vu une merveilleuse occasion d'introduire quelques textes psychanalytiques additionnels dans ma collection personnelle et je me suis donc mis en quête de la boîte. Je l'ai trouvée, rangée dans un coin de la pièce, et j'ai commencé à fouiller pour voir s'il s'y trouvait des livres intéressants. Le premier ouvrage qui a suscité mon intérêt portait le titre *The Goals of Psychoanalysis* (1990), par León Grinberg. En lisant la quatrième de couverture, je me suis dit qu'il serait intéressant d'en apprendre davantage sur la « contre-identification projective », notamment les réactions de l'analyste à l'identification projective « intrusive » d'un patient. Le deuxième livre était intitulé *The Maturation Processes and the Facilitating Environment* (1965), par Donald Woods Winnicott. Au-delà du fait que ce livre avait été écrit par Winnicott, ce qui m'a donné envie de le lire, c'était la quantité de marques, de soulignements et de notes qui se trouvaient sur la majorité des pages. Enfin, le troisième ouvrage qui a attiré mon attention était intitulé *Becoming a Psychoanalyst*. Lorsque j'ai trouvé ce livre, je ne me suis pas préoccupé de le feuilleter ni d'en identifier l'auteur. Le titre a suffi pour que je le mette de côté, car je m'intéressais personnellement à ce qu'impliquait la profession de psychanalyste et je n'avais jamais entendu parler d'un ouvrage sur le sujet. Je me suis imaginé que ce livre m'offrirait une vue d'ensemble du développement personnel et professionnel que suppose une carrière dans le domaine de la psychanalyse. Ce n'est que lorsque je suis rentré chez moi et que j'ai décidé d'examiner l'ouvrage plus attentivement que j'ai pu alors constater qu'il ne s'agissait pas d'un texte sur le développe-

ment professionnel, mais d'une autobiographie publiée à titre privé. Une autobiographie écrite par nul autre que le docteur W. Clifford M. Scott.

Scott y présente ses premières expériences de vie, de la petite enfance à l'adolescence, puis évoque ses expériences professionnelles à divers endroits : Université de Toronto, Manhattan State Hospital, Johns Hopkins Hospital, Boston Psychopathic Hospital, London Institute of Psychoanalysis. Dans son récit, il décrit la façon dont Ernest Jones a choisi Melanie Klein comme analyste, devenant ainsi son premier stagiaire officiel à Londres (Scott, 2001 : 92). J'ai trouvé cette autobiographie particulièrement captivante. En découvrant sa trajectoire professionnelle, j'ai également réfléchi à mon propre parcours, à la personne que je suis en train de devenir, à ce que signifie être psychologue et si devenir psychanalyste est quelque chose qu'il est pertinent de faire dans le monde d'aujourd'hui. Au cours de ma lecture, je me suis mis à souligner tous les noms mentionnés, estimant qu'il était en quelque sorte important de conserver cette information. Si j'ai pu établir un lien entre l'une des membres les plus anciennes de la section QE et le docteur Scott, quels autres liens pourrais-je établir entre lui et ses prédécesseurs ?

Après avoir rassemblé tous les noms que j'avais relevés dans l'autobiographie de Scott, je me suis rendu compte que je pouvais faire la même chose à partir des textes inclus dans la revue *Frayages* (2022). J'ai donc entamé le même processus avec des noms aussi importants que Noël Mailloux, Gregory Zilboorg, Miguel Prados, Gabrielle Clerk et André Lussier. Maintenant que j'avais sous les yeux ces deux listes, j'ai eu l'envie d'aller encore plus loin. J'ai décidé d'essayer de retrouver, dans la mesure du possible, les connexions entre les analystes en remontant jusqu'à Sigmund Freud. Avec ce plan en tête, au lieu de travailler à rebours à partir des psychanalystes du Québec, j'ai choisi de procéder en avançant à partir de Sigmund Freud lui-même. Ce travail m'a permis de repérer plusieurs sources primaires et secondaires dignes d'intérêt. Mon approche, d'abord générale, est devenue de plus en plus précise et ciblée au fur et à mesure que j'avancais dans cette entreprise. Vers le début du mois de juillet 2023, j'avais développé ce qui était en train de devenir un vaste réseau d'interrelations à travers le temps et l'espace.

Après plusieurs semaines de travail assidu, j'ai découvert un livre incroyable. *Psychoanalytic Filiations. Mapping the Psychoanalytic Movement* (2015), d'Ernst Falzeder. Sur la couverture, on peut voir la section centrale de la Spaghetti Junction, un diagramme représentant une super-autoroute d'associations provenant de la figure centrale de la psychanalyse, Sigmund Freud. On remarque également d'autres

personnalités importantes, telles qu'Anna Freud, Sandor Ferenczi, Hanns Sachs et Ernest Jones. Bien que cela ne soit pas complètement visible sur la couverture, sous Hanns Sachs, on aperçoit une partie du nom de Melanie Klein, lié, entre autres, à Freud et à Ferenczi. À ce stade, je me suis rendu compte que ce diagramme confirmait certaines associations que j'avais précédemment établies et me permettait d'en ajouter d'autres que je n'avais pas encore décelées. Si l'on examine l'ensemble de la Spaghetti Junction, à partir de Melanie Klein, on constate un certain nombre d'associations avec d'autres membres renommés de la London Institute, tels que Donald Woods Winnicott, Esther Bick et Wilfred Bion. Au-delà de ces noms, une ligne mène à un rectangle isolé, séparé de tous les autres liés à Klein. Ce rectangle porte le nom de W. Clifford M. Scott. Je me suis aperçu à ce moment-là que le travail de Falzeder s'arrêtait là où commençait le mien. En dehors des analystes pionniers initialement formés en France, Scott était un « nœud » essentiel reliant la psychanalyse québécoise au réseau d'affiliation plus large qui se déployait en Europe par l'intermédiaire de l'Angleterre.

J'ai fait un diagramme¹ qui représente la synthèse finale et simplifiée du réseau d'associations que j'ai pu reconstituer. En plus de présenter les noms des personnalités clés, je les ai également organisés en fonction de leur localisation géographique et de l'époque à laquelle ces figures ont émergé. On observe une séquence importante d'affiliations entre Freud et ses premiers collaborateurs en Autriche, en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, en France et au Québec. Pour plus de clarté, j'ai placé chaque personne dans la région géographique où elle a effectué la majorité de sa formation analytique, tout en gardant à l'esprit qu'aucune d'entre elles n'est restée toute sa vie au même endroit. Toutes les sources qui m'ont permis d'inclure des personnes et leurs associations dans ce diagramme ont été mentionnées précédemment dans ce texte, les autres informations biographiques ayant été recueillies à partir d'articles publiés, de lettres et de correspondances disponibles dans des bases de données telles que la Psychoanalytic Electronic Publishing (PEP Web) et encyclopedia.com.

Une brève note sur les inclusions et les exclusions. Bien entendu, il m'a été impossible de placer sur ce diagramme toutes les principales personnalités des débuts de la psychanalyse (le dessin original de Falzeder

1. Pour voir ce diagramme présentant les connexions entre les analystes en remontant jusqu'à Sigmund Freud: https://pum.umontreal.ca/catalogue/pour_une_renaissance_de_la_psychanalyse_quebecoise_1.

mesure 112 par 80 cm!). À ceux que j'ai omis, je présente mes sincères excuses. En commençant par les figures essentielles à la naissance de la psychanalyse au Québec, je me suis assuré que tous les autres noms inclus avaient une relation directe ou indirecte de proximité avec les premières. Malheureusement, bien que d'importants psychanalystes des États-Unis fussent impliqués dans le Montreal Psychoanalytic Club (par exemple, Richard Sterba, Edith Sterba, Leo H. Bartemeier [Revue *Frayages*, 2022 : 53-57]), j'ai dû retirer les États-Unis du diagramme afin d'améliorer la lisibilité des associations venant de l'Europe vers le Québec. De même, j'ai dû exclure certaines personnalités importantes du reste du Canada.

Dans l'ensemble, je crois que l'intérêt majeur de ce diagramme est qu'il situe la naissance de la psychanalyse à Montréal (et au Québec) dans un contexte international et interrelié, où se sont rejoints divers courants de pensée et leurs représentants. La psychanalyse au Québec est le résultat d'un grand nombre d'influences qui ont convergé de manière déterminante pour nourrir le passé, le présent et l'avenir de la psychanalyse. Il importe de noter que les premiers venus, arrivés d'Autriche, de Hongrie, d'Allemagne et de Suisse, ont eu une influence considérable sur les personnes émigrées plus tard d'Angleterre et de France. La majorité des analystes qui se sont installés au Québec dans les années 1940 et 1950 ont suivi leur formation analytique à Londres (London Institute of Psychoanalysis) ou à Paris (Société psychanalytique de Paris).

Bien qu'il y ait eu très peu d'interaction entre les adeptes de la psychanalyse en Angleterre et en France avant les années 1940, des individus comme W. Clifford M. Scott, Eric Wittkower et Alastair MacLeod se sont déplacés de Londres à Montréal (au sein de l'Université McGill), et d'autres, comme Georges Zavitzianos et Théo Chentrier, se sont rendus de Paris à Montréal (au sein de l'Université de Montréal), où ils ont pu se côtoyer. Dans ce nouveau pays, il leur était possible de planter des drapeaux et de faire acte d'allégeance. Des traces de ces premières influences subsistent aujourd'hui encore et sont, je crois, au cœur de l'établissement de la section anglophone (QE) et francophone (SPM) de la SCP au Québec. En réfléchissant aux futurs potentiels de la psychanalyse et en observant le diagramme que j'ai créé, ce qui me frappe le plus, c'est la regrettable disparition, au cours des cent vingt-sept dernières années, des interrelations entre les pays et les sociétés. Ce processus de séparation en matière de formation analytique va-t-il se poursuivre ou bien des décisions seront-elles prises pour favoriser une plus grande intégration? J'ai l'espoir que c'est cette dernière éventualité ce qui se produira, et que nous multiplierons les initiatives comme ce collectif contemporain, autour duquel se

sont réunis des individus aux orientations et aux parcours divers dans un esprit d'ouverture et de partage.

BIBLIOGRAPHIE

- Falzeder, Ernst, *Psychoanalytic Filiations. Mapping the Psychoanalytic Movement*, Londres, Karnac Books, 2015.
- Free Online Encyclopedia, s. d., [En ligne], [<https://www.encyclopedia.com>], (10 octobre 2024).
- Grinberg, León, *The Goals of Psychoanalysis*, Londres, Karnac Books, 1990.
- Psychoanalytic Electronic Publishing, s. d., [En ligne], [<https://www.pep-web.org>], (10 octobre 2024).
- Scott, W. Clifford M., *Becoming a Psychoanalyst*, Estate of W. Clifford M. Scott, 2001.
- Winnicott, Donald Woods, *The Maturational Processes and the Facilitating Environment*, Madison, International Universities Press, 1965.

La vie de la psychanalyse au Québec dans le cadre de la Société psychanalytique de Montréal et de l'Institut psychanalytique de Montréal : apport à l'histoire de la psychanalyse québécoise

Gabriela Legorreta

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la préface de la réédition du troisième numéro de *Frayages* portant sur la naissance de la psychanalyse à Montréal. Cependant, j'ai été frappée par l'absence de mention de la Société psychanalytique de Montréal (SPM), de la Société de psychanalyse de Québec et de la Quebec English Branch (la section anglophone à Montréal de la Société canadienne de psychanalyse). Trois institutions qui, à mon avis, ont contribué de façon marquée au développement de cette discipline.

Je me réjouis de l'initiative de ce collectif, qui a mis au travail un groupe de collègues ayant à cœur de garder vivante la psychanalyse. On ne peut que saluer ce très beau projet qui introduit du mouvement, qui nous invite à réfléchir ensemble à la psychanalyse en général, à son histoire et à son avenir dans le paysage montréalais.

Dans le but d'éclairer l'histoire du développement de cette discipline à Montréal, le présent chapitre propose de retracer la contribution de la SPM et de l'Institut psychanalytique de Montréal (IPM) à la psychanalyse montréalaise. Plus précisément, il conteste l'idée de la nécessité d'une renaissance de la psychanalyse, car, d'après moi, elle n'est jamais morte. Les réflexions qui suivent proviennent de mon expérience en tant que psychologue d'orientation psychanalytique, candidate à l'IPM, où j'ai effectué ma formation, de même qu'en tant que membre de la SPM et de l'IPM.

Quels sont les mouvements de vie et de mort qui habitent les institutions ?

Dans sa préface de la réédition de *La naissance de la psychanalyse... à Montréal*, Nicolas Lévesque nous met en garde contre les écueils susceptibles de compliquer le parcours du psychanalyste depuis sa formation jusqu'à son exercice dans le cadre de l'institution. Tout en reconnaissant l'existence de ses aspects potentiellement destructeurs, je propose une réflexion sur l'institution qui peut mettre en lumière ses multiples facettes et la complexité des phénomènes qui y sont associés.

Toute institution psychanalytique a son caractère propre, ses conflits, ses qualités spécifiques. Plusieurs auteurs ont montré de l'intérêt pour l'étude des institutions dans une perspective psychanalytique. Parmi eux, René Kaës (1996, 2000, 2008, 2009) et Wilfred Ruprecht Bion (1961), dont la qualité des travaux sur les aspects dynamiques et structurels des groupes n'est plus à démontrer. Qu'il suffise d'évoquer dans le cas de Kaës sa contribution concernant les alliances et collusions inconscientes qui se font jour en leur sein et peuvent conduire à l'émergence aussi bien de caractéristiques structurantes que de phénomènes défensifs pathogènes. Sa contribution inclut des suggestions visant à dénouer certaines impasses liées à ces alliances défensives.

Bion, pour sa part, a défini ce qu'il nomme des « hypothèses de base » susceptibles d'entraver les objectifs réalistes d'accomplissement de tâches au sein d'un groupe de travail.

Enrique Pichon-Rivière (1977), un psychanalyste d'Amérique latine, a souhaité développer, à partir de sa conception des groupes opératifs (« *grupos operativos* »), des façons d'intervenir afin de dénouer les conflits qui empêchent le travail collectif.

L'apport de ces trois auteurs, entre autres, permet de comprendre que malgré les multiples conflits inhérents à la vie d'une institution, et leur potentiel néfaste, la possibilité existe de préserver ce que Kaës nomme des « pactes structurants » et Bion le « groupe de travail ».

La contribution à la psychanalyse québécoise : la Société et l'Institut de psychanalyse de Montréal

La SPM et l'IPM ont sans doute traversé des périodes de conflits très difficiles, très douloureuses, qui ont laissé des traces chez les individus, dans l'institution et dans son histoire. Nous ne sommes jamais à l'abri des effets des collusions destructrices ou de l'envahissement affectif

dominé par les hypothèses de base décrites par Bion (1961). Et ces risques, avec les défis qu'ils nous présentent, ne disparaissent jamais.

À mon avis, la structure et l'organisation qui caractérisent la SPM et qui traduisent une conception de la psychanalyse particulière depuis sa création il y a plus d'une cinquantaine d'années (Garon et autres, 1992) ont contribué, à différents moments de son histoire et à différents degrés, à préserver un espace favorable au groupe de travail dont la tâche est de maintenir et de transmettre la complexité du savoir psychanalytique. L'institution s'est donc donné la mission de créer des structures et d'élaborer un fonctionnement qui tiennent compte de l'existence de l'inconscient et de ses implications. Un défi de taille si l'on considère le fait que les individus qui créent et qui préservent ces institutions sont eux-mêmes traversés par des processus inconscients.

Quels sont les éléments dans la composition et l'organisation de cette institution qui ont favorisé (et continuent de le faire) les conditions pour préserver les alliances structurantes et le groupe de travail tels que les conçoivent Kaës et Bion ?

Je répondrai à cette question en soulignant d'abord et avant tout l'importance de l'analyse personnelle. Celle-ci creuse des frayages et ouvre des canaux qui gardent vivante la flamme de l'esprit analytique. Un esprit marqué par ce que Michel de M'Uzan nomme l'« inquiétude permanente », résultant d'une proximité avec les expériences émergeant des processus inconscients qui nous échappent. Cet esprit, cette disposition permet de percevoir les enjeux nocifs qui habitent la vie du groupe et celle de l'institution. On souhaite et on espère que cet esprit permettra une observation des phénomènes groupaux tels que les enjeux de pouvoir, de soumission, d'idéalisation, suscitant une curiosité quant à leurs effets et un degré de recul qui favoriseront la pensée plutôt que l'agir.

L'importance de l'analyse personnelle ne peut être surestimée dans la conception de la formation psychanalytique, en comparaison à d'autres domaines. Elle est même considérée comme un préalable avant le début de la formation. « [A]cte premier de la préparation à la pratique de la psychanalyse[,] [...] [e]lle constitue la référence centrale et première qui inaugure un processus dont elle restera indissociable et qui se poursuivra dans toute réflexion psychanalytique » (Garon et autres, 1992 : 5). Il est essentiel de souligner que l'analyste d'un candidat n'intervient pas dans la formation. L'institution ne fait que recommander un rythme des séances, recommandation fondée sur l'expérience clinique qui montre qu'une certaine cadence favorise l'émergence des processus inconscients. Afin de préserver le plus possible l'autonomie de l'analyse personnelle et

de minimiser les risques d'enjeux néfastes liés au pouvoir, la SPM a créé une catégorie d'analystes habilités à effectuer l'analyse des candidats, c'est-à-dire tous les membres de la Société ayant plus de cinq ans de pratique. Du fait de cette décision, la fonction principale des membres de l'IPM (analystes formateurs) est la supervision. Il n'y a donc pas d'analyse didactique. Reconnaissons cependant qu'il serait illusoire de penser que l'on peut échapper à toute intrusion de l'institution dans l'analyse personnelle. Il s'agit alors de veiller à ce que ses effets négatifs soient aussi limités que possible.

Un deuxième élément permettant de préserver l'espace d'un groupe de travail est, d'après moi, l'existence de séminaires continus. C'est là une des richesses majeures de la SPM. Une grande majorité des membres y participent. Ils constituent une occasion d'ouverture à l'autre, de dialogue avec une communauté plus large. Leur existence traduit une conception de la psychanalyse selon laquelle la période de formation ne constitue qu'un premier temps dans le parcours du candidat. Le savoir et l'être-psychanalyste sont toujours en devenir. Être psychanalyste n'est pas tant une identité qu'une démarche continue pour chercher à le rester. L'inconscient, qui est le cœur de notre intérêt et qui, par essence, demeure insaisissable et voué au refoulement, nécessite un travail constant pour être maintenu au centre de notre quête. Ces séminaires ne sont pas obligatoires et découlent de l'initiative des membres qui souhaitent travailler ensemble. Ils reposent sur la reconnaissance de la nécessité de l'existence d'un tiers. Leur format plus intime favorise la prise de parole et sa circulation, la créativité, le plaisir de penser, l'envie de partager les réflexions issues du travail collectif par l'écriture, dans des réunions scientifiques ou ailleurs.

Actuellement, il existe 18 séminaires continus, dont la diversité et la pluralité quant aux thèmes, à la durée et à leur composition témoignent de la passion qui habite les membres de la Société. Il faut souligner que la plupart de ces séminaires sont ouverts aux candidats ainsi qu'aux non-membres. Ils prennent souvent la forme d'un travail en petit groupe, autour de la pensée d'un auteur (par exemple, Wilfred Ruprecht Bion, Piera Aulagnier, Jean Laplanche ou André Green) ou d'une thématique particulière (par exemple, « Les enjeux cliniques et éthiques autour des entretiens préliminaires » ou « L'intrapsychique et l'interpsychique en psychanalyse conjugale, familiale et groupale »). Je mentionne ici le séminaire animé par Dominique Scarfone, « Penser avec Freud », qui est ouvert à toute personne désireuse d'y participer. Plusieurs séminaires sont proposés dans l'idée de créer des ponts entre la Société et l'extérieur.

Certains visent à ouvrir un dialogue avec différentes cultures psychanalytiques, comme le séminaire conjoint SPM et Quebec English (la Société de psychanalyse anglophone), ou avec différentes régions du monde, par exemple le séminaire des Ponts psychanalytiques avec l'Amérique latine. Récemment, de nouveaux séminaires se sont mis en place au Centre de psychologie Gouin; l'un d'entre eux porte sur les écrits de Freud, un autre sur la situation analytique avec l'enfant et l'adolescent.

Un troisième mouvement va dans le sens de mettre en place des lieux de travail hors les murs. La SPM a notamment créé deux groupes de travail avec des non-membres. Le premier s'intitule « Rencontres avec des psychanalystes de la SPM ». Ces rencontres ont pour objectif de faire connaître la pensée et la pratique psychanalytiques telles que la vivent les membres de la SPM. Elles s'adressent à de jeunes cliniciens et à des doctorants en fin de parcours. Le deuxième groupe s'appelle « Séminaires d'échanges cliniques » et s'adresse aux cliniciens qui souhaitent parler de leur expérience. Un membre de la SPM occupe une fonction d'accompagnateur pour le présentateur et le groupe. La SPM propose également chaque mois des soirées scientifiques, auxquelles participent des invités extérieurs à la Société, ainsi qu'un colloque annuel ouvert à tous. Ce colloque est le plus souvent organisé autour d'un psychanalyste extérieur à la SPM, venant la plupart du temps de l'étranger et avec lequel des analystes de la Société entament une discussion. Il faut souligner également l'existence, depuis 2007, de la Clinique sociale de psychanalyse de Montréal, un organisme de bienfaisance créé par la SPM, ayant pour mission d'offrir des traitements psychanalytiques subventionnés aux personnes qui, pour cause de situations difficiles, n'ont pas les ressources financières pour accéder à des services en bureau privé.

Certes, ces structures et cette organisation n'empêchent pas l'émergence de certains mouvements destructifs inhérents à la vie de toute institution, dont nous ne sommes jamais à l'abri. Néanmoins, elles témoignent d'un effort soutenu et d'un véritable souci de la part des membres de maintenir et de transmettre la complexité du savoir psychanalytique. Elles attestent leur volonté de lutter contre l'inertie que peuvent engendrer les jeux de pouvoir, les idéalizations mortifères et le repli à l'intérieur de l'institution. Elles démontrent une vitalité et un intérêt pour la circulation du savoir psychanalytique à l'intérieur et à l'extérieur de l'institution.

Est-il possible de devenir et de rester psychanalyste au sein de l'institution ou ne serait-il pas préférable, comme l'écrit Nicolas Lévesque dans sa préface, de « laisser aux universités et aux ordres professionnels la

question du besoin et du pouvoir (sélection, formation, évaluation, bourses, titre, permis, déontologie), afin que les communautés psychanalytiques redeviennent des lieux de désir, sans hiérarchie, sans institut, sans pouvoir des uns sur les autres » ? L'institution peut nous contraindre et devenir source de grande souffrance. Cependant, je suis d'avis qu'elle peut aussi offrir un espace vital pour devenir et rester psychanalyste. Comme plusieurs de mes collègues l'ont souvent dit, nous avons pour cela besoin d'un tiers. Nous avons besoin de collègues qui nous questionnent, qui nous mettent face à nos contradictions, à nos angles morts, qui nous empêchent de camper sur des positions rigides et fermées. Pour devenir analyste, il est essentiel de parler à l'autre de notre devenir-analyste. Je ne peux imaginer comment le mien aurait pu se développer et rester en mouvement sans les espaces de travail collectif offerts par la SPM et le plaisir de collaborer avec des collègues, qui m'ont permis de nourrir ma réflexion aussi bien théorique que clinique et personnelle.

* * *

Gabriela Legorreta, Ph. D., est psychologue, psychanalyste, membre de la SPM, directrice de l'IPM, présidente élue de la Société canadienne de psychanalyse, consultante et ancienne présidente du comité des publications de l'Association psychanalytique internationale.

BIBLIOGRAPHIE

- Bion, Wilfred Ruprecht, *Recherches sur les petits groupes*, traduit de l'anglais par Éléonore Lily Herbert, Paris, Presses universitaires de France, 1961.
- Garon, Josette, et autres, « Un certain portrait de famille », *Bulletin de la Société psychanalytique de Montréal*, vol. 4, numéro spécial, hiver 1992.
- Kaës, René, *Les alliances inconscientes*, Paris, Dunod, 2009.
- , et autres, *Souffrance et psychopathologie dans les liens institutionnels. Éléments de la pratique psychanalytique en institution*, Paris, Dunod, 1996.
- , *L'institution et les institutions. Études psychanalytiques*, Paris, Dunod, 2000.
- , *L'institution en héritage*, Paris, Dunod, 2008.
- Pichon-Rivière, Enrique, *El proceso grupal. Del psicoanálisis a la psicología social* [Le processus de groupe. De la psychanalyse à la psychologie sociale], Buenos Aires, Ediciones Nueva Visión, 1977.

II La culture

(l'ouverture, la littérature, l'édition)

Une psychanalyse ouverte sur la culture, ouverte sur le monde et ses tremblements

Ellen Corin

Nous savons le puissant ancrage du legs de Freud dans l'expérience de la clinique, notamment sa manière de sentir et de penser ce qui anime cette expérience, du côté du patient et du côté de l'analyste, dans ce mélange bien particulier de créativité et de rigueur qui lui a fait approfondir, compléter et réviser ses théories tout au long de son œuvre.

La richesse de la pensée de Freud s'est nourrie de sa grande culture et de sa fréquentation des grands auteurs. Ainsi, dès *L'interprétation des rêves*, mais aussi par exemple dans *Psychologie des masses et analyse du moi*, Freud ne travaille pas sur une table rase. Il prend soin de lire ce qui a été écrit sur le sujet qui l'intéresse par les auteurs marquants dans ces domaines et, en prenant aussi appui sur ce que lui apprend la clinique, il élabore sa propre théorie, qui introduit une approche radicalement nouvelle du champ étudié. Il est frappant de voir la curiosité de Freud, toujours à l'affût des dernières parutions dans les champs de l'ethnologie et des sciences sociales, mais aussi de la littérature et des sciences plus « dures ». Il est invité à des conférences dans d'autres champs du savoir, et entretient lui-même une correspondance et des contacts avec des auteurs dont la pensée l'intéresse.

Ainsi, il présente à la fois une rigueur, un souci de toujours revenir à – et partir de – la clinique et une grande ouverture à ce qui, du dehors, peut nourrir sa pensée et lui permettre de préciser ce en quoi l'approche psychanalytique apporte quelque chose de radicalement nouveau à notre compréhension de la psyché et du monde, à notre appréhension de l'humain. On peut dire que cette ouverture, si visible dans *Totem et tabou*, se fait de plus en plus manifeste dans les grandes œuvres de Freud traitant

des phénomènes de masse, de la religion, de la civilisation et de la culture. Dans «Au-delà du principe de plaisir», mais aussi dans *Le malaise dans la culture*, Freud se penche sur les forces de destruction qui se logent au cœur de l'humain. Il reprend cette interrogation de manière vive lors de son dialogue avec Albert Einstein en 1933 (*Pourquoi la guerre?*), alors que les ravages de la pensée totalitaire et destructrice du nazisme se profilent sur l'horizon des horreurs de la Première Guerre mondiale.

Qu'avons-nous gardé de cette ouverture et de ce souci profond de Freud? Une sensibilité au monde et à ses soubresauts me paraît demeurer fondamentale si l'on veut maintenir la psychanalyse vivante. Il ne s'agit pas d'interpréter le collectif en le soumettant à la grille de nos théories, ce que l'on appelle la «psychanalyse appliquée». Une telle approche risque toujours d'être réductrice et de ne pas permettre de penser ce qui sur la scène du monde, pourrait nous interpeller. Il s'agit encore moins d'interpréter ce qui anime la vie psychique de nos patients dans le langage du collectif, de lire une vie psychique singulière à partir d'un savoir sur la culture, l'histoire ou les conditions de vie. Par contraste, l'idée d'une «imagination sociologique», développée par Charles Wright Mills (1959), me paraît intéressante. Dans ses réflexions sur le suicide, celui-ci propose d'évoluer entre une attention aux «enjeux collectifs de la structure sociale», dans la ligne de Durkheim, et à la singularité des trajectoires individuelle. Une «imagination psychanalytique» serait-elle pensable? Elle allierait une double sensibilité, qui, dans l'un de ses volets, se préoccuperait des enjeux que comporte la scène collective, sociale et culturelle dans laquelle vivent nos patients, cherchant à la penser, et qui en parallèle, dans un second volet, se centrerait sur la manière dont ces enjeux sont repris et transformés par des psychés individuelles, de manière chaque fois singulière. Sans aller aussi loin, car une approche de ce genre n'est pas sans poser un certain nombre de défis, il est toujours possible pour chacun de garder et de développer une sensibilité ouverte sur le monde et sur d'autres modes d'incarnation de la vie humaine.

C'est à chacun de trouver ce qui anime et nourrit cette sensibilité: lectures, musique, théâtre, danse, politique... mais aussi les traces laissées en nous par notre propre histoire, telles qu'elles peuvent faire surface dans nos rêves ou dans ce qui brusquement s'imprime sur la rencontre d'un patient particulier et nous surprend. Comment prendre appui sur ce qui nous interpelle pour sonder les zones plus obscures en soi et pouvoir, à l'écoute de nos patients, entrer ainsi plus facilement en contact avec ce qui résonne en nous de ce que nous percevons chez eux? Comment avoir

l'intuition de ce qui, dans notre contre-transfert, nous permet d'approcher l'insu de nos patients ?

En ce qui me concerne, alors que je voulais réfléchir à la destructivité, qui est l'une des formes du malaise dans la culture, ce sont certaines œuvres littéraires qui m'ont servi de point d'appui pour étoffer la sensibilité dont je parle. Le texte de Paul Andreu, *Y avait-il des oiseaux ?* (2011), dans lequel un enfant interroge sa mère, que l'on devine rescapée des camps d'extermination, et les œuvres de Imre Kertész, interné adolescent à Auschwitz, nous obligent à « regarder la gorgone » sans baisser les yeux, ou du moins à tenter de le faire. Ceux de Toni Morrison nous rendent solidaires des violences innommables infligées aux esclaves noirs en terre d'Amérique, des violences qui se poursuivent dans le monde d'aujourd'hui, dans notre monde, comme le montrent ses derniers romans ; son œuvre attire notre attention sur les dynamiques de transformation qui nous hantent sans que nous en ayons conscience. Les courts romans de François Gantheret nous amènent au plus près de la brutalité et de l'effroi qui habitent le cœur humain. De tels détours peuvent nous rendre plus sensibles aux échos des violences dont nous parlent nos patients, aux traces que nous portons nous-mêmes en nous. Lors d'un colloque consacré à « ce que le nazisme a fait à la psychanalyse », Laurence Kahn a abordé la question de la destructivité à la fois sur la scène collective, lorsqu'elle a interrogé les dynamiques mises en mouvement par le nazisme, et sur le plan de la métapsychologie ; s'appuyant sur ses analyses, elle est revenue à la question du narcissisme et aux liens troublants entre le surmoi, l'idéal, la pureté et la destructivité. Les discussions lors de ce colloque ont porté sur le nouage entre le collectif et le singulier.

Il ne s'agit donc pas d'interpréter les mots et les réactions de nos patients en leur appliquant ce que nous apprennent ces détours, mais de s'en servir pour approfondir une écoute qui demeure en même temps intrinsèquement psychanalytique : attentive à ce qui, de l'infantile et d'un passé qui nous habite sans que nous le sachions, fait trace dans les mots et les silences de nos patients et dans ce qui anime le transfert et notre propre contre-transfert. C'est donner, par le fait même, une vie renouvelée à la théorie et à la pratique psychanalytiques.

Cette ouverture de la psychanalyse et cette sensibilité aux modes d'incarnation de la vie humaine constituent ce qui me semble permettre de redéployer la richesse et l'originalité de la pensée psychanalytique. Il faut continuellement la reprendre et la nourrir, tant nous tendons à retomber dans les ornières de ce que nous pensons avoir compris. Comment combiner à la fois la rigueur et la créativité, la fidélité à ce qui

fait la force de la pensée freudienne et une ouverture à ce qui peut la nourrir ?

Il me paraît essentiel d'allier un travail personnel et une collaboration avec d'autres. Autant les moments de solitude peuvent être importants lorsqu'il s'agit de développer sa pensée, autant il me semble nécessaire de s'inscrire également dans des lieux d'échanges et de réflexion avec des collègues. C'est ce que propose la SPM par une série de dispositifs qui offrent, chacun à leur manière, des espaces de rencontre et d'échange encourageant le développement de la sensibilité dont je parle. Ainsi, les « séminaires continus » rassemblent, généralement en petits cercles, des analystes en exercice, d'autres en formation et quelques personnes qui ne font pas partie de la SPM, mais qui souhaitent approfondir leur approche de la psychanalyse. Ces séminaires constituent des lieux d'échange autour d'auteurs, de textes ou de thématiques particulières. Chaque année, nous acceptons aussi un petit nombre de personnes extérieures à la SPM, souhaitant participer à nos soirées scientifiques ; elles y sont invitées à poser des questions, si elles le désirent – une prise de parole qui n'est pas facile, ni pour nos membres ni pour les invités.

C'est dans un esprit similaire que, lors de plusieurs colloques relativement récents organisés par la SPM, nous avons invité des personnes appartenant à d'autres disciplines à dialoguer avec le conférencier. Hélène Dorion, poète, et Évelyne de la Chenelière, comédienne et dramaturge, ont abordé à partir de leur propre champ le sujet de l'écriture en psychanalyse, en dialogue avec Jean-François Chiantaretto, psychanalyste invité. Georges Leroux, philosophe, a dialogué avec Patrick Guyomard, lui aussi psychanalyste invité, lors du colloque « L'étranger, figure du proche », et il y a exploré la question des réfugiés et de leur statut dans l'espace public. Pour aborder « les enjeux de la parole », André Beetschen, psychanalyste invité, a développé l'année suivante une réflexion autour des travaux d'Yves Bonnefoy, poète et critique d'art. Et lors de notre colloque en avril dernier, Isée Bernateau s'est penchée en psychanalyste sur les traces de la détresse liée à la menace écologique, à partir d'un cas clinique. Ainsi, nous essayons de faire de nos colloques une occasion de réfléchir à la théorie et à la clinique psychanalytique, en traitant de questions ou de perspectives qui nous décentrent et nous interrogent.

Nous avons aussi renoué avec la tradition de consacrer chaque année une de nos soirées scientifiques à un auteur qui vient d'un autre champ et dont les travaux nous semblent ouvrir des pistes de réflexion qui ne peuvent que nous enrichir. Ainsi, l'an dernier, Alain Deneault, philosophe, est venu nous parler de la manière dont il comprend la notion d'« économie

psychique » à la lumière de ses travaux. Cette année, c'est Zakaria Rhani, anthropologue, qui a évoqué les entretiens qu'il a eus avec le rescapé d'un cachot secret au cœur du désert marocain, dans lequel l'homme a passé dix-huit ans lors des « années de plomb » ; les détenus étaient gardés dans un isolement complet, dans le noir, sans paroles... un internement auquel ils n'ont été que 3 sur 35 à survivre. Zakaria Rhani nous a présenté ce que cette personne avait développé comme mode d'être pour survivre dans ces conditions inhumaines et nous nous sommes interrogés, avec lui, sur ce qui avait pu soutenir une telle sur-vie.

Cette démarche de décentrement n'a de sens que si elle s'accompagne d'un approfondissement de la clinique et de la théorie psychanalytiques. Ainsi, tout au long des quatre années de la formation, le séminaire des textes freudiens du mardi soir permet une étude minutieuse et une discussion des textes importants de Freud. Son œuvre demeure pour nous l'un des piliers de la psychanalyse, son cœur, un classique au sens où l'on y revient et où chaque lecture nous dévoile des aspects auxquels on avait prêté moins d'attention et qui apparaissent soudain sous un jour nouveau. Cette redécouverte des textes de Freud est toujours une source d'étonnement et de plaisir. Ces écrits sont abordés de manière vive et l'on en approfondit à la fois le sens, la place dans le développement de la pensée de Freud, les questions qu'ils ouvrent et la pertinence pour la clinique. L'apport, considérable, d'autres auteurs tels que Winnicott, Bion, Lacan, Green, Aulagnier ou Laplanche, pour n'en citer que quelques-uns, est examiné, étudié et commenté quant à sa pertinence clinique dans nos séminaires continus. Chacun a alors l'occasion de se pencher davantage sur des auteurs ou des questions qui l'intéressent personnellement.

La psychanalyse n'occupe plus la place importante qu'elle avait à Montréal il y a une cinquantaine d'années. Nous ne possédons pas de « savoir central » ni de données *evidence-based*. Le dispositif que nous proposons est en décalage avec les tendances actuelles et avec l'accent contemporain sur l'efficacité, la courte durée, un « prêt-à-porter » centré sur les symptômes. C'est une certaine idée de l'humain qui est en jeu. Par ces temps où tant de menaces pèsent sur le monde, où les vérités alternatives et fabriquées tiennent le devant de la scène, où nous jouons aux apprentis sorciers avec la technologie, la psychanalyse et ce qu'elle nous apprend de l'immense complexité des humains me paraît être plus que jamais d'un apport essentiel. Elle a été l'artisan de la « troisième blessure » (Freud, [1916] 1975 : 266) imposée à l'humain, après celles créées par Copernic puis par Darwin, qui ont révélé le caractère illusoire de notre impression d'être au centre du monde, de maîtriser la situation.

La découverte d'une vie psychique inconsciente ébranle en effet notre impression d'être « maître de soi dans sa propre demeure ». L'être humain est fondamentalement un sujet divisé, travaillé par des forces inconscientes qu'il ignore. La psychanalyse nous rend sensibles à l'importance des forces de répétition dans nos vies, mais aussi au pouvoir de la parole et du transfert pour épauler un dégagement qui nous ouvre à plus de liberté.

Deux dernières idées me viennent à l'esprit. La première est la nécessité d'allier sensibilité et rigueur dans notre travail clinique ; cette sensibilité ne se réduit pas à une simple « empathie affective » (comme « je vous comprends »), elle doit être attentive à l'insistance de l'inconscient et à son pouvoir de subversion dans la vie psychique consciente et dans nos actes. Elle doit aussi se montrer à l'affût de ce qui, dans notre contre-transfert, nous atteint, en résonance à la vie psychique de nos patients, de ce qui se heurte à nos propres résistances.

La seconde idée est la nécessité qu'il y aurait d'imaginer des lieux de rencontre et de dialogue entre des cliniciens qui se rejoignent dans leur intérêt pour la psychanalyse, mais qui ont recours à des écoles de pensée différentes. L'invitation que nous a faite Nicolas Lévesque de contribuer à cet ouvrage constitue l'un de ces lieux. On ne peut qu'espérer qu'il mette en œuvre entre nous un espace de dialogue stimulant.

* * *

Ellen Corin est psychanalyste clinicienne, membre de la Société psychanalytique de Montréal, dont elle est la présidente. Elle est professeure titulaire retraitée aux Départements de psychiatrie et d'anthropologie de l'Université McGill. Elle a effectué ses recherches en Afrique, en Inde et au Québec.

BIBLIOGRAPHIE

- Andreu, Paul, *Y avait-il des oiseaux ?*, Paris, Fata Morgana, 2011.
- Freud, Sigmund, *L'interprétation des rêves*, traduit de l'allemand par Ignace Meyerson, Paris, Presses universitaires de France, [1900] 1967.
- , *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque », traduit de l'allemand par Samuel Jankélévitch, [1916] 1975.
- , « Au-delà du principe de plaisir » [1920], *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. 15, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 273-338.
- , « Pourquoi la guerre ? » [1932], *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. 19, traduit de l'allemand par Janine Altounian, André Bourguignon, Michel Candelier, Colette Chiland, Pierre Cotet, Judith Dupont, René Lainé, Michèle Pollak-Cornillot et Alain Rauzy, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 69-82.

- , «Totem et tabou» [1912-1913], *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. 11, traduit de l'allemand par Janine Altounian, Florence Baillet, André Bourguignon, Eva Carstanjen, Pierre Cotet, René Lainé, Christa von Petersdorff, Alain Rauzy, François Robert et Johanna Stute-Cadiot, Paris, Presses universitaires de France, 2009, p. 189-385.
- , «Psychologie des masses et analyse du moi» [1921], *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. 16, traduit de l'allemand par Janine Altounian, Colette Avignon, Catherine Baliteau, Ingrid Biesinger, Albert Bloch, André Bourguignon, Bella Chabot, Pierre Cotet, Jean-Gilbert Delarbre, Joël Doron, Roland Doron, François-Michel Gathelier, Daniel Hartmann, René Lainé, Jean Laplanche, Alain Rauzy, François Robert, Joseph-Marie Rondeau et Johanna Stute-Cadiot, Paris, Presses universitaires de France, 2010, p. 1-84.
- , «Le malaise dans la culture» [1930], *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. 18, traduit de l'allemand par Janine Altounian, Anne Balseinte, André Bourguignon, Eva Carstanjen, Bernard Colomb, Pierre Cotet, Jean-Gilbert Delarbre, Daniel Hartmann, René Lainé, Alain Rauzy, Johanna Stute-Cadiot et Eike Wolff, Paris, Presses universitaires de France, 2015, p. 245-334.
- Gantheret, François, *Les corps perdus*, Paris, Gallimard, coll. «NRF», 2004.
- , *Ferme les yeux*, Paris, Gallimard, coll. «NRF», 2007.
- , *La nostalgie du présent. Psychanalyse et écriture*, Paris, Éditions de l'Olivier, coll. «Penser/rêver», 2010.
- Kahn, Laurence, *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Petite bibliothèque de psychanalyse», 2018.
- Kertész, Imre, *Dossier K.*, traduit du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba, Arles, Actes Sud, coll. «Babel», 2008.
- , *L'holocauste comme culture. La pérennité des camps*, traduit du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba, Arles, Actes Sud, 2009.
- Morrison, Toni, *Beloved*, traduit de l'anglais par Hortense Chabrier et Sylviane Rué, Paris, Christian Bourgois, [1987] 1989.
- , *Home*, traduit de l'anglais par Christine Laferrière, Paris, Christian Bourgois, 2012.
- , *Délivrances*, traduit de l'anglais par Christine Laferrière, Paris, Christian Bourgois, 2015.
- , *The Origin of Others*, Cambridge, Harvard University Press, 2017.
- Wright Mills, Charles, *The Sociological Imagination*, Oxford, Oxford University Press, 1959.

Littérature et psychanalyse : l'entretien infini

Louis-Daniel Godin et Martin Hervé

À la suite de Freud, on rappelle souvent que l'un des textes fondateurs de la psychanalyse, *Études sur l'hystérie*, recèle une authentique valeur littéraire. Au fur et à mesure qu'il présentait l'étiologie des symptômes de ses patientes, Freud (1895 : 127) découvrait en effet ceci : il ne devait pas seulement consigner, mais bien raconter leurs histoires, ce qui impliquait un minutieux travail de composition s'appuyant sur des passages descriptifs, des effets de retour en arrière, des dialogues rapportés, etc. Il n'avait alors d'autre choix que de souligner : « Je m'étonne moi-même de constater que mes observations de malades se lisent comme des romans. » Mais c'était pour s'en dire aussitôt ennuyé, puisqu'il cherchait à obtenir la reconnaissance du milieu scientifique. Il lui fallait donc concéder que ses récits de cas « ne port[ai]ent pour ainsi dire pas le cachet sérieux propre aux écrits des savants » : « Je m'en console en me disant que cet état de choses est évidemment attribuable à la nature même du sujet traité et non à mon choix personnel », précisait-il. Dès le départ, le discours psychanalytique a eu à négocier avec une dimension littéraire. Par conséquent, c'est de façon tout à fait cohérente que Freud a reconnu essentiel le passage par les écrivains pour construire l'édifice conceptuel de la psychanalyse. Le savoir qu'il cherchait à baliser dans le registre de la théorie, la littérature ne cessait à ses yeux d'en recueillir ou d'en susciter les effets par ses moyens propres¹. Il lui attribuait pour cette raison un potentiel d'élucidation et de spéculation que, parfois, les démonstrations logiques et censément objectivables n'atteignent pas.

1. À ce sujet, on peut se reporter à la synthèse proposée par Paul-Laurent Assoun (1997). De manière complémentaire, mais dans une perspective cette fois d'histoire esthétique, on peut aussi consulter Jacques Rancière (2001).

Tout cela est bien sûr connu. Si l'on juge pourtant utile de le souligner en préambule, c'est parce que l'histoire de l'implantation et de la diffusion de la psychanalyse au Québec est, à notre sens, profondément marquée par ses liens avec le domaine littéraire. Il est sans doute utile à cet égard d'en évoquer quelques jalons. Par exemple, il revient à Julien Bigras (1932-1989), ancien élève de Conrad Stein et interne à la Salpêtrière, d'avoir fondé la première revue savante de psychanalyse en Amérique du Nord, *Interprétation*. Le projet de Bigras, cet « enfant terrible de la psychanalyse québécoise² », selon Josette Garon (2000 : 80), avait ceci de singulier que des écrivains et philosophes étaient invités à participer pleinement aux colonnes d'*Interprétation*. Psychanalyste, mais aussi romancier, Bigras incarna les effervescences et les déchirements d'une époque, en cherchant à donner une place légitime à la parole littéraire au sein du milieu psychanalytique. Au fil du temps, il affirma même que la fiction lui semblait plus apte à rendre compte de ce qui se jouait dans un cabinet. Il prit pour cette raison ses distances avec les cadres de la publication savante pour leur préférer des formes plus littéraires, où s'entrecroisaient de manière trouble l'écriture autobiographique et le récit de cas.

On se souvient peut-être davantage de François Peraldi (1938-1993), eu égard à ses célèbres séminaires donnés au Département de linguistique de l'Université de Montréal, entre 1979 et 1991. Nul doute que ceux-ci ont favorisé la circulation au Québec d'une certaine méthode lacanienne de lecture des textes – une méthode « lacanisante », devrions-nous dire, pour reprendre l'expression de Peraldi (Revue *Frayages*, 1987 : 169). Celui-ci définissait d'ailleurs son rapport à Lacan, entre fidélité et transgression, au moyen d'une formule suggestive : « Pas sans Lacan » (Peraldi, 1985). Dans l'esprit des séminaires de Lacan qu'il avait suivis à Paris, avant d'être écarté des institutions françaises à cause de son homosexualité, il s'agissait pour Peraldi de passer plusieurs semaines à décortiquer un court texte de Freud, un rêve ou un concept. Lire, c'était apprendre à tourner autour d'un objet, à construire un savoir sans céder à la tentation de vouloir tout expliquer.

Si Peraldi meurt du sida en 1993 sans avoir pu faire école, son geste de défendre la « marge psychanalytique », afin d'en garder vivants les principes et les tensions, conserve aujourd'hui toute sa nécessité, alors que la psychanalyse apparaît de plus en plus isolée ou mise au service d'un certain pragmatisme médical. Toujours au sujet de Peraldi, il faut men-

2. Pour de plus amples détails sur le parcours de Bigras, nous nous permettons de renvoyer à Louis-Daniel Godin (2020).

tionner que son attention accordée au signifiant, dans son enseignement comme dans sa clinique, a reçu un écho notable chez l'une de ses anciennes analysantes, également professeure de littérature, Anne Élane Cliche (2008). Engagée à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) en 1992, celle-ci y assure, depuis, un enseignement régulier de cours et de séminaires faisant valoir ce que les savoirs psychanalytique et littéraire ont en partage. Or il importe moins, pour Cliche, d'enseigner les théories freudienne ou lacanienne en les mettant au service d'une hypothétique « psychanalyse appliquée à la littérature », que de les faire entendre depuis un certain lieu. Ce lieu – la parole – est ce par quoi elles trouvent à se réinventer, en s'offrant comme une expérience essentielle d'interrogation et de dessaisissement. Avec passion et exigence, Cliche a ainsi assuré la transmission d'une certaine éthique de l'écoute et de la lecture auprès de plusieurs générations de littéraires, dont Alexis Lussier, Stéphane Inkel, Laurance Ouellet Tremblay et nous-mêmes³.

Avant de préciser en quoi consiste cette façon de lire les textes littéraires, sans doute faut-il d'abord la resituer au sein d'un contexte historique et institutionnel particulier. La place attribuée à la psychanalyse dans l'enseignement de la littérature à l'UQAM n'est en effet pas étrangère à sa vocation d'être une université populaire valorisant un rapport plus horizontal au savoir. Il s'enseigne ainsi au Département d'études littéraires les classiques des littératures québécoise, française et mondiale, selon une perspective conférant une importance particulière à certaines orientations théoriques, comme la sémiologie et la narratologie, la sociologie et la psychanalyse. On retrouve là à vrai dire les principes directeurs du projet porté par ses premiers professeurs, comme André Vanasse et Madeleine Gagnon. Peu après la création de l'UQAM en 1969, Gagnon formulait d'ailleurs déjà l'hypothèse d'un savoir spécifique à la fiction. En alliant la théorie et sa pratique d'écrivaine, elle souhaitait « effectuer un travail d'écriture [littéraire] qui creuserait, avec les moyens propres au langage poétique, plusieurs de ces intuitions [théoriques] » (Gagnon, 1972 : 116). À ses yeux, la pensée conceptuelle pouvait se déployer et se relancer au fil d'une mise en forme verbale idiosyncratique, en tant que c'est un sujet dans toute son épaisseur de vécu et de fantasme qui s'avérait par elle mis en acte, au moment même de devenir un instrument de réflexion et de médiation avec le monde ou

3. Un récent dossier de la revue *Lettres québécoises* lui étant consacré donne d'ailleurs la parole à plusieurs anciens étudiants et anciennes étudiantes, qui font état de l'importance de cette transmission. Voir Mégane Desrosiers (dir.) (2023).

un objet de connaissance en soi. On mesure aujourd'hui le chemin parcouru par une telle hypothèse, tout comme la pertinence qu'elle continue de receler, alors que le domaine de la recherche-crédation est en plein essor. Gagnon a, pour ainsi dire, jeté les bases d'une articulation entre littérature et psychanalyse, à rebours de ce qui pouvait se faire à l'époque, au Québec, où il s'agissait la plupart du temps d'analyser l'inconscient des personnages, quand ce n'était pas celui de leurs auteurs.

Ni psychocritique ni approche d'un improbable inconscient du texte, la méthode qui s'enseigne à l'UQAM repose sur une longue histoire, au cours de laquelle elle n'a cessé de voir ses lignes se transformer – il n'y a qu'à considérer le tour que lui ont donné les travaux de Michèle Nevert sur les rapports entre littérature et folie, ou encore les perspectives féministes de Lori Saint-Martin et Martine Delvaux, qui ont toutes les deux, à un certain point, mené un dialogue critique avec la psychanalyse. Cette méthode ne se réduit dans tous les cas pas à une illustration littéraire de l'inconscient. La littérature n'y est pas appelée à valider une solution clinique ou un point de métapsychologie. Aucun texte n'est de toute façon entièrement soluble dans le savoir analytique. Freud l'avait dès le départ très bien perçu. À force de se frotter à cet épineux problème, il devait même admettre que l'objet esthétique imposait toujours ses propres cadres interprétatifs, ce qui l'obligeait à constamment repenser et redéfinir la théorie qu'il élaborait à l'aune du déplacement que lui impulsait la littérature. C'est bien pourquoi ce déplacement nous semble plus que jamais garant de l'effet de vérité propre à la psychanalyse. Il lui permet de ne jamais se figer en discours normatif ou en dogme. Pour paraphraser Peraldi (Revue *Frayages*, 1987 : 177), « dans chaque cas, dans chaque cure », mais aussi face à chaque texte, ajoutons-nous, « la psychanalyse est à réinventer ».

La méthode de lecture que nous souhaitons à notre tour transmettre et défendre vise à appréhender un texte en sa logique propre, afin de rendre justice à toute sa densité signifiante. S'inspirant de l'un des principes cardinaux de la cure – l'attention flottante –, elle invite à se porter moins vers *ce qui est dit* que vers *le dire*. En d'autres termes, l'interprète doit s'exercer à ressaisir la rythmique d'un texte, ses effets de structuration et de répétition, la plasticité de ses mots, les blancs de son discours ; tout ce qui, dans l'économie singulière de l'énonciation, insiste, échappe, fait trou et, par-là, en détermine l'inflexion singulière. Car c'est de ces diverses façons que trouve à se manifester un *sujet* éluif, dont le travail de la langue est à la fois la condition d'apparition et l'effet. Plus que la théorie et les concepts, c'est cette forme d'attention à la parole et à ses

signifiants qui doit servir à dégager la poétique d'un texte et à comprendre ce qui s'y joue. Comme le disait justement Freud ([1893] 1998 : 63), paraphrasant son maître Charcot avec son sens de l'humour caractéristique : « La théorie, c'est bon, mais ça n'empêche pas d'exister. »

Rappeler d'où nous parlons ne vise ici bien sûr qu'à nous donner un point de départ à partir duquel rendre compte de la diversité des approches et des communautés de pensée qui existent, au Québec, à l'égard des liens entre littérature et psychanalyse. À l'Université de Montréal se poursuit par exemple une riche pratique d'enseignement et de recherche en littérature, où la psychanalyse s'est taillé une place importante. Que l'on songe bien sûr au travail mené par les professeurs Gilles Dupuis, Jacques Cardinal, Simon Harel, Nicole Deschamps et Eric Savoy. Comment ne pas citer également l'apport de Ginette Michaud ? Par ses recherches sur Jacques Derrida, Hélène Cixous et Jean-Luc Nancy, mais aussi sa vigie critique dans des revues comme *Spirale*, elle aura permis aux milieux culturels de prendre le pouls de l'actualité psychanalytique, au Québec comme à l'étranger.

Sa collègue Catherine Mavrikakis assume depuis bien des années elle aussi un rôle clé, en multipliant les ponts entre la création littéraire et les théories de l'inconscient, ce à quoi elle a sensibilisé plusieurs générations d'étudiantes et d'étudiants, mais aussi d'écrivaines et d'écrivains. Toujours à l'Université de Montréal, il faut bien sûr faire état du rôle historique qu'ont joué les croisements interdisciplinaires de Claude Lévesque, professeur au Département de philosophie. Dans son travail considérable et précurseur, où Freud était amené à côtoyer Nietzsche, Blanchot et Derrida, la littérature se voyait en effet remplir une fonction prépondérante. Nul doute que c'est en raison de ce patient dialogue mené avec les grands penseurs et écrivains de la modernité que l'enseignement de Lévesque en aura marqué plus d'une et plus d'un⁴. Certains de ses collègues, comme Bettina Bergo, continuent à travailler aujourd'hui dans une veine parallèle, dans le but de faire valoir l'importance de la psychanalyse dans l'histoire des idées.

On ne saurait citer tous ceux qui contribuent depuis tant d'années au Québec à penser la littérature depuis la psychanalyse et réciproquement. Pour l'Université du Québec à Chicoutimi, il faudrait évoquer ce que propose François Ouellet à l'égard de la métaphore paternelle, du point de vue littéraire. On songe également à Martin Robitaille de l'Université

4. Voir à ce sujet les contributions rassemblées dans Patrick Poirier et Sylvano Santini (dir.) (2012).

du Québec à Rimouski, à Hélène Marcotte de l'Université du Québec à Trois-Rivières, à Christiane Kègle de l'Université Laval⁵. Si tous ces rapprochements ne sont pas le seul fait de la province, on peut supposer qu'ils y ont reçu un accueil particulier, en raison des conditions d'émergence tout à fait spécifiques de la psychanalyse québécoise. Grâce au précieux numéro de 1987 de *Frayages*, on sait dans quelle mesure l'histoire de cette dernière s'est construite, entre aspiration à l'institutionnalisation et crainte d'une perte du « feu sacré », subordination au discours médical et défense d'une marge s'appuyant sur d'autres savoirs, sans compter la concurrence des traditions culturelles anglophone et francophone⁶. Or, par les voies qui lui sont propres et que nous venons partiellement de rappeler, la littérature a indéniablement participé aux déplacements et aux pas de côté qui font le sel de la psychanalyse d'ici. C'est grâce à ces formes d'hybridation originales que celle-ci a pu s'épanouir et se décloisonner, tandis que la théorie enregistrait le déclin d'un certain engouement d'époque et que la profession s'uniformisait sous le coup de la loi 21, en voyant se marginaliser ses relations historiques aux lettres et aux humanités. Il nous paraît par conséquent crucial de témoigner aujourd'hui de cette riche tradition qui, depuis les particularités du milieu psychanalytique québécois, renvoie finalement à Freud et à Lacan. Lacan ([1965] 2001: 193) qui, on s'en souvient, affirmait sans détour dans son hommage à Marguerite Duras « que la pratique de la lettre converge avec l'usage de l'inconscient ».

À l'invitation de Nicolas Lévesque, nous avons donc organisé, au cours de l'hiver 2023, trois tables rondes dans l'optique de souligner combien c'est aussi à l'extérieur de l'institution et des milieux professionnels que la psychanalyse continue de se réinventer au Québec. En rassemblant les écrivaines Frédérique Bernier, Clara Dupuis-Morency, Catherine Mavrikakis et Karine Rosso, nous avons, dans un premier temps, voulu examiner les façons dont la psychanalyse donne à réfléchir les processus créateurs et les effets que produit l'objet esthétique. Avec la deuxième table ronde, ayant réuni Anne Élane Cliche, Georges Leroux, Michel Peterson et Élodie Adam-Vézina, nous souhaitions mettre en avant le rôle des contributeurs du numéro historique de *Frayages* de 1987 dans la diffusion de certaines idées en lien avec la psychanalyse au sein des milieux

5. Notre texte ne visant pas l'exhaustivité, il omet certainement de mentionner d'autres collègues qui, au sein de l'institution universitaire au Québec, ont cherché à établir des ponts entre littérature et psychanalyse.

6. Voir à ce sujet l'entretien accordé par le psychanalyste André Lussier (1987) à l'équipe de la revue *Frayages*.

intellectuels, universitaires et artistiques québécois. L'essentiel était ici de prendre la mesure des questionnements qui étaient les leurs et qui demeurent aujourd'hui les nôtres. La dernière et troisième table ronde, avec Katrie Chagnon, Josée Leclerc, Alexis Lussier et Nathalie Plaat, portait plus particulièrement sur les modes de transmission des théories et concepts psychanalytiques à la marge des départements de psychologie, que ce soit à l'université ou dans les médias culturels ou grand public. Plus largement, notre but était de sonder à la fois les manières dont la psychanalyse permet de réfléchir à notre rapport au savoir et aux critères actuels de l'objectivité scientifique, et comment en retour les arts et les sciences humaines l'amènent à se revivifier.

Ces tables rondes (dont sont issus les textes colligés ici de Bernier et de Chagnon) proposaient de placer la psychanalyse sous le signe du dialogue. Un dialogue qui, on l'aura compris, est moins une tentative de l'exporter ou de l'appliquer que de faire entendre d'une autre manière, sur une autre scène, le savoir qu'elle cherche à révéler par ses moyens spécifiques. Notre visée ici n'est en rien fortuite. Il faut simplement garder à l'esprit que l'ouvrage considéré comme fondateur de la discipline, justement traduit en français par *La naissance de la psychanalyse*, rassemble la correspondance entre Freud et Wilhelm Fliess⁷. C'est qu'il y va de la singularité d'une théorie et d'une pratique qui, depuis ses commencements, s'est pensée en fonction de l'exigence d'une parole vive et constamment questionnée, relayée et relancée, au fil d'une conversation ou d'un entretien qui ne cessait d'en impulser d'autres. Sans d'ailleurs, précisons-le, que cette question soit tout à fait absente de la clinique quant à la posture qu'il revient ou non à l'analyste d'assumer par sa propre parole au sein du dispositif de la cure.

Or, c'est ce rôle capital du dialogue qu'il nous semble urgent de remettre au premier plan, à l'heure où il paraît de plus en plus difficile de faire l'économie de la place sociale de la psychanalyse et du rôle qu'elle peut assumer à l'intersection de l'intime et du collectif. C'est ce que certains théoriciens et praticiens appellent aussi de leurs vœux de l'autre côté de l'Atlantique. Il n'y a qu'à évoquer la rencontre avec la théorie *queer* à laquelle œuvre Fabrice Bourlez (2018) ou, comme en miroir, l'appel lancé aux psychanalystes par Paul B. Preciado (2020), dans son *Je suis un monstre qui vous parle*. On se doit de citer également le nouage avec la perspective féministe qu'opèrent Silvia Lippi et Patrice Maniglier (2023), Laurie Laufer (2022), sans oublier les formes d'hybridation et de déplacement

7. Voir Sigmund Freud (2009).

auxquelles se prête Thamy Ayouch (2018 ; 2024) pour élaborer une authentique psychanalyse décoloniale. On peut encore penser aux efforts de Livio Boni et Sophie Mendelsohn (2022 ; 2023) pour réfléchir à la question du racisme à partir du champ psychanalytique, ainsi qu'à ceux de Florent Gabarron-Garcia (2021), qui tâche de produire une nouvelle histoire de la psychanalyse, attentive à ses luttes politiques et à ses aspirations révolutionnaires passées. Au fil de ces connexions et de ces frottements théoriques, engendrant bien évidemment de nombreux points de tension, qu'est-ce qui se démarque ? Pas uniquement les divers soubassements épistémologiques d'un même élan vers la subjectivation, ni de façon inverse le simple risque d'une inféodation de la psychanalyse à un discours politique ou à une idéologie. À distance de l'idéalisation comme de la panique, émerge en fait une nécessité ayant à voir avec l'histoire même de la psychanalyse : celle d'imaginer de nouveaux chemins de traverse, par l'actualisation d'une parole qui, loin de se replier sur elle-même et ses acquis, s'ouvre au risque d'un autre savoir. Car c'est sans doute l'épreuve de sa déstabilisation ou du malentendu qui la porte le plus sûrement vers des voies inattendues. Ainsi, nous joignons nos voix à celles de Lippi et Maniglier (2023 : 23), qui valorisent les chemins sinueux, improbables, « escarpés, pénibles par endroits » que doit emprunter la psychanalyse au présent :

Qu'aujourd'hui, donc, un certain nombre d'analystes ressentent la nécessité de remettre sur le chantier la théorie analytique à la lumière des luttes sociales et culturelles, est une bonne nouvelle : cela montre qu'en effet une autre psychanalyse est possible, et qu'elle est en train de se faire. Nous souhaitons simplement contribuer à cette joyeuse entreprise collective, en espérant que beaucoup de lectrices et de lecteurs se joindront à la fête.

* * *

Chercheur affilié au CRILCQ (Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture au Québec) et au Laboratoire de recherche interdisciplinaire sur les sentiments hostiles, Martin Hervé travaille sur les représentations littéraires de l'intériorité et de l'homosexualité, ainsi que sur les théories du sujet (en particulier la psychanalyse). Ses recherches portent également sur les formes postmodernes de l'irrationalité dans les littératures française et québécoise. Il est par ailleurs le coordonnateur scientifique du Réseau Circé.

Louis-Daniel Godin est professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, où il enseigne la littérature qué-

bécoise et l'approche psychanalytique des textes. Ses travaux actuels portent notamment sur la question du nom propre, dans un dialogue entre littérature et théories du sujet. Il est également l'auteur d'un roman, *Le compte est bon* (La Peuplade, 2023).

BIBLIOGRAPHIE

- Assoun, Paul-Laurent, *Littérature et psychanalyse. Freud et la création littéraire*, Paris, Ellipses, 1997.
- Ayouch, Thamy, *Psychanalyse et hybridité. Genre, colonialité, subjectivations*, Louvain, Leuven University Press, coll. « Figures of the Unconscious », 2018.
- , *La race sur le divan*, Paris, Éditions Anaconda, 2024.
- Boni, Livio, et Sophie Mendelsohn (dir.), *La vie psychique du racisme*, vol. 1: *L'empire du démenti*, Paris, La Découverte, coll. « Petits cahiers libres », 2022.
- , *Psychanalyse du reste du monde. Géo-histoire d'une subversion*, Paris, La Découverte, coll. « Sciences humaines », 2023.
- Bourlez, Fabrice, *Queer psychanalyse. Clinique mineure et déconstructions du genre*, Paris, Hermann, coll. « Psychanalyse en questions », 2018.
- Cliche, Anne Éline, « L'écriture Peraldi », dans Louise Grenier et Marie Hazan (dir.), *L'analyste à l'œuvre. Relire François Peraldi*, Montréal, Liber, coll. « Voix psychanalytiques », 2008, p. 65-74.
- Desrosiers, Mégane (dir.), dossier « Anne Éline Cliche », *Lettres québécoises*, n° 191, hiver 2023, p. 4-29.
- Freud, Sigmund, avec la coll. de Joseph Breuer, *Études sur l'hystérie*, traduit de l'allemand par Anne Berman, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », [1895] 1956.
- , « Charcot », dans *Résultats, idées, problèmes*, t. I: 1890-1920, traduit de l'allemand par Jean Laplanche, Janine Altounian, Paul-Laurent Assoun, Mikkel Borch-Jacobsen, André Bourguignon, Odile Bourguignon, Pierre Cotet, Joël Dor, Gunther Goran, Philippe Koeppl, Alain Rauzy et Ferdinand Scherber, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », [1893] 1998, p. 61-73.
- , *La naissance de la psychanalyse. Lettres à Wilhelm Fliess, notes et plans (1887-1902)*, traduit de l'allemand par Anne Berman, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 2009.
- Gabarron-Garcia, Florent, *Histoire populaire de la psychanalyse*, Paris, La Fabrique, 2021.
- Gagnon, Madeleine, « Analyse critique », dans André Belleau, Madeleine Gagnon et Maurice Poteet, *Rapport du comité d'orientation du Département d'études littéraires*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1975.
- Garon, Josette, « Julien Bigras (1932-1989) ou "Le légendier" », *Filigrane*, vol. 9, n° 2, 2000, p. 80-111.
- Godin, Louis-Daniel, « L'enfant imaginaire de Julien Bigras : entre littérature et théorie », dans Susan Brainbrigge et Maren Scheurer (dir.), *Narratives of the Therapeutic Encounter. Psychoanalysis, Talking Therapies and Creative Practice*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholar Publishing, 2020, p. 128-145.

- , et Laurance Ouellet Tremblay (dir.), dossier « Madeleine Gagnon », *Voix et images*, n° 142, automne 2022, p. 9-154.
- Lacan, Jacques, « Hommage fait à Marguerite Duras du *Ravissement de Lol V. Stein* », dans *Autres écrits*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Champ freudien », [1965] 2001, p. 191-197.
- Laufer, Laurie, *Vers une psychanalyse émancipée. Renouer avec la subversion*, Paris, La Découverte, coll. « Petits cahiers libres », 2022.
- Lippi, Silvia, et Patrice Maniglier, *Sœurs. Pour une psychanalyse féministe*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 2023.
- Peraldi, François, « Pas sans Lacan », *Études freudiennes*, n° 25, 1985, p. 53-80.
- Poirier, Patrick, et Sylvano Santini (dir.), *Claude Lévesque. Tendresse envers l'étrangeté*, Montréal, Éditions Nota bene, coll. « Nouveaux essais Spirale », 2012.
- Preciado, Paul B., *Je suis un monstre qui vous parle. Rapport pour une académie de psychanalystes*, Paris, Grasset, 2020.
- Rancière, Jacques, *L'inconscient esthétique*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2001.

La pâte des mots

Frédérique Bernier

Il y a assurément plusieurs points et ramifications par lesquels on peut penser la rencontre entre la création littéraire et la psychanalyse¹. D'innombrables bouquins sont passés par ce chemin – ce qui me rappelle d'ailleurs que je n'ai toujours pas lu celui de Pierre Bayard, *Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse ?*, qui à n'en pas douter m'aurait rendue moins sottre sur le sujet. Avec *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*, Bayard est d'ailleurs la bonne référence pour rappeler que l'on est toujours plus ou moins un imposteur (une impositrice ?), bref, une personne pas bien pertinente sur la question au sujet de laquelle on l'a convoquée. De façon tout à fait insidieuse, voire vicieuse, Pierre Bayard va plus loin en suggérant que même les livres qu'on a lus ne nous enlèvent pas notre imposture, notre illégitimité à parler d'eux, puisque ceux-là non plus, on ne les a pas vraiment lus, au sens où « lire » voudrait dire « assimiler parfaitement » : on en aurait plutôt, au cours de la lecture, fantasmé et mâchouillé, ou, pour le dire psych-anal-ytique-ment, incorporé et introjecté le contenu, si bien qu'il ne reste, de tous ces bouquins qu'on a lus, qu'une sorte de pâte de mots engluée de tout ce qu'on y a mis de soi et trouée de tout ce qu'on en a enlevé – par distraction, par déni, par bêtise, puis par oubli... D'ailleurs, je parle à partir du livre de Bayard, mais c'est de mémoire, hein, alors il faut se méfier.

1. La personne qui parle dans ce texte, en empruntant commodément l'identité de Frédérique Bernier, fait ici référence à la table ronde qui eut lieu à la librairie Un livre à soi, organisée par Louis-Daniel Godin et Martin Hervé sous le titre « Créer avec la psychanalyse », le 24 février 2023. Rassemblant Karine Rosso, Catherine Mavrikakis, Clara Dupuis-Morency et « moi-même », avec Laurance Ouellet-Tremblay à l'animation, cet événement s'inscrivait dans un cycle de rencontres présenté sous l'égide du CRILCQ et au cours duquel une première version de ce texte fut lue.

Me voilà bien avancée pour vous parler de psychanalyse et de création avec ma pâte de mots engluée de choses trop personnelles et pleine de trous qui font que l'on se demande où l'on va mettre les pieds. Au moins ai-je là une image à peu près fidèle du point de départ d'une séance, qu'il s'agisse d'étaler devant soi une page blanche d'écriture ou de s'étendre sur le divan de l'analyste... Oui, je dirais ça. Pour moi, le premier point commun, il se trouve là : on a en soi cette pâte de mots gluante et trouée, qu'il faut trouver le moyen de sortir devant soi par la parole, des paroles qui devront avoir un minimum de consistance pour qu'elles s'imposent, pour qu'on y croie.

Il y a cette situation complètement inusitée, absolument contraire à tous les usages sociaux, habituels, normés, normaux, du langage. Inusitée et inédite, cette situation, parce que là (en analyse, comme dans la création), rien ne nous dit, de l'extérieur, de quoi donc il devrait être question pour être pertinent. L'insigne difficulté tient de là : rien de bien clair au-dehors pour nous guider, pour nous dire ce que diable on est censé dire ou faire là. Rien du tout, sinon une disponibilité complète à ce qu'il y a à dire et une attente de ce dire. Pas d'autre règle. Une liberté totale, et puis cette pâte de mots en soi, et puis cette attente. Voilà qui est angoissant. Terriblement angoissant. Ça ressemble à du Beckett, mais sans le talent de l'auteur, sans auteur du tout, en fait. C'est à se demander comment on fait. Si on le fait jamais, à vrai dire. Je veux dire, si on n'arrive jamais à vraiment écrire ou à vraiment être en analyse.

D'ailleurs, comment sait-on qu'on a commencé et qu'on n'est pas encore seulement dans les préambules, les préparatifs, les hors-d'œuvre ? Vous savez, ces ritournelles, ce blabla qu'on rumine pour arriver à passer le seuil de l'angoisse, pour meubler ce silence ou ce blanc de page qui, autrement, sont insupportables, nous renvoyant à notre absolue bêtise et nullité. Si bien qu'on trouve toujours quelque chose qui passait par là. Quelque chose d'insignifiant, mais tant pis, ce sera ça. Ça nous réchauffera. Ça fera quelque chose à mâcher comme une gomme. Ce n'est pas très poli de mâcher de la gomme chez l'analyste, c'est vrai. On en fera une boulette et on la mettra dans notre joue en essayant de parler avec, sans que ça paraisse trop. Parce qu'une fois étendue sur le divan, ou une fois les mains parties à courir sur le clavier, une fois quelque chose d'entamé, on ne va pas se lever pour la jeter, la gomme. On la garde et on la mâchouille. On y met de la salive pour ne pas s'étrangler. On y colle un bout de rêve, tenez. Ou un malaise ressenti cette semaine. On se dit : Ha,

c'est vrai, il y a eu ça, mercredi. Ça que j'aurais bien aimé ne pas ressentir et ne pas avoir à répéter ici. Ça qui est si stupide, il faut le taire, je veux dire : il faut le faire quand même aller en analyse ; il faut le faire se prendre pour une écrivaine et s'arrêter à de telles fadaïses. N'importe qui aurait passé outre, il n'y a bien que moi pour y accorder la moindre importance. Je n'ai vraiment pas de vie. Je suis vraiment d'une insignifiance sans bornes. Tout ce temps déployé dans ma vie pour camoufler qu'au fond, je suis ce petit tas d'insignifiance, une fatigue insurmontable, trois-quatre malaises vagues et deux-trois insignifiances, je dirais, mais récurrentes, qui se donnent de l'importance, dans ce grand vide sur lequel je ne sais toujours pas mettre de mots. Ce grand grand vide silencieux dans lequel j'ai soudain envie de me maintenir jusqu'à la fin des temps. Parler, parler, écrire, écrire. Quelle idée. Je n'ai vraiment rien à dire, rien dans la tête. Mais bon, maintenant que j'ai commencé à raconter ce rêve, à parler de ce malaise ressenti quand ma mère a dit ceci ou cela, il faut que j'aille jusqu'au bout. Il faut que je déploie le train de mots qui vient de trouver ses rails. Oui, ils sont sur les rails, maintenant, les mots. Ils retrouvent leurs aises, et même un peu trop, parce que j'ai maintenant l'impression qu'ils vont plus vite que moi. Ils me précèdent et je sais trop bien que cette impression d'être emportée par un train de mots qui semblent savoir où ils vont sans que moi je le sache me donne cette désagréable sensation d'être traînée par un chien que je n'ai pas, ce qui me fait penser à une chose dont j'ai pris conscience tout récemment, à savoir que ces mots précis que j'ai, il y a cinq ou six ans, utilisés comme titre d'un texte : « Le chien que je n'ai pas », eh bien, Yvon Rivard les avait déjà mâchouillés avant moi, et ce, dans la même revue, *Contre-jour*, douze ans auparavant. La honte, imaginez : avoir trouvé des mots qu'on pensait bien à soi et se rendre compte qu'on avait simplement copié, à retardement, son ancien professeur. Ça m'a pris cinq ans – un quinquennat ! – pour me rendre compte que ce que j'avais écrit, me croyant inspirée et originale, je l'avais piqué dans la cour de mon directeur, qui est aussi presque mon voisin, c'est pourquoi je parle de sa cour, même s'il n'en a pas. Pas de chien non plus, je l'ai dit. Ou plutôt lui l'a dit avant moi. La honte : tout ce temps mis pour me rendre compte qu'au fond, je n'ai tellement rien à dire que même quand je crois avoir trouvé quelque chose de bien, eh bien, je n'ai rien trouvé du tout.

C'est vraiment gênant. Tout le monde a dû s'en rendre compte, sauf moi. Tout le monde a lu, a vu et ne m'a rien dit. Personne n'a voulu me le dire pour m'épargner. Ou pour rigoler dans mon dos. Ou juste parce qu'ils n'en

avaient rien à foutre, en fait. Je ne sais pas ce qui est le pire. Pareil avec l'analyste. Elle doit se dire : Bon, elle se croit très spéciale, avec ses rêves de villes dans lesquelles elle se perd. Ces rêves de rues dans lesquelles elle erre en tentant de rentrer chez elle. Elle se croit vraiment originale, à décrire ces maisons où il y a de l'eau ou du feu, toujours un élément qui menace. Elle a dû voir trop de Tarkovski. Elle s'étend sur le divan dans son insignifiance et puis elle raconte ses rêves comme si vraiment ses nuits étaient des films de Tarkovski. Comme si elle n'inventait pas tout ça pour se donner des airs. Comme si elle n'en rajoutait pas un peu. Mais non, je sais bien qu'elle ne pense pas ça, ma psy, elle est bien trop bienveillante, c'est encore moi qui lui prête mes mauvaises intentions, je fous vraiment la merde, mais quand il y a le feu partout, je ne sais plus si elle est là pour m'aider vraiment ou si c'est moi qui me noie dans les mots devant elle pour donner le change, pour faire comme s'il se passait quelque chose ici.

Mon Dieu, j'ai l'impression que ça fait des heures que je suis ici à parler. Je suis au haut de ma quatrième page et j'imagine qu'il faut que j'en rajoute encore un peu, sinon j'aurai l'air vraiment de ne pas être l'invitée la plus pertinente pour parler de création et de psychanalyse dans ce texte qui s'écrit et se réécrit en aval comme en amont de la performance que je livrerai, que je livre là, chez Un livre à soi. C'est quand même gênant aussi, d'aborder ça en séance. Comment dire ça normalement, mine de rien, sans être gênée ? Des gens de l'université m'ont invitée à parler de création et de psychanalyse, oui, j'imagine qu'ils ont trouvé que j'avais un rapport, là, que quelque chose de moi fait le rapport entre les deux. Je sais, ça fait vraiment présomptueux d'écrire un peu, d'avoir une psy avec laquelle on doit faire quelque chose comme une psychanalyse (vu qu'on est couchée, et elle derrière, vu qu'on parle comme on peut et qu'elle ne dit pas grand-chose), bref, d'avoir écrit des petites choses dans des revues et dans des livres et puis d'avoir cette psy, et puis, paf, d'être invitée à faire le rapport entre les deux. Être invitée à avoir rapport avec ce dont on ne sait pas du tout si on le fait comme du monde. Avec ce qui nous angoisse le plus au monde, mon Dieu, être amenée devant tant de gens comme toute nue et avancer un fil de mots, ou être traînée derrière comme tirée par lui, par ce chien qu'Yvon a écrit avant moi, même pas foutu d'écrire *chien* et *pas* avant un autre. L'autre est toujours là devant. On est derrière toute nue et ça va trop vite. On n'est pas la bonne personne pour remplir cette tâche, pour avoir rapport, ce rapport-là à écrire. Ce sera vraiment gênant parce que toutes les autres – que des femmes, d'ailleurs, je ne sais pas pourquoi

il n'y a que des femmes avec moi, ces deux hommes qui invitent quatre femmes, cinq même, si l'on compte Laurance, l'animatrice, et moi, c'est bizarre. Ça fait symptôme. C'est vrai que c'est un truc de bonnes femmes, la psychanalyse, depuis le début de toute façon, on sera là comme quatre hystériques à déblatérer nos douleurs gênantes devant ces deux hommes qui nous exposent comme à la Salpêtrière. On montrera nos symptômes et on fera en même temps nos sujets-supposés-savoir. On mêlera tout et ce ne sera vraiment pas rigoureux. En plus, je ne suis même pas sûre que je sois vraiment une femme, moi. En tout cas, l'hystérie, ce n'est pas trop mon truc. C'est à cause de ma mère, qui a pris tout ce qu'il y avait de théâtral dans la maison. Alors moi, c'est le noir autour qui m'a intéressée. Le noir autour de la maison, que je ne retrouve plus dans mes rêves, c'est ça. J'erre dans les rues et il y a des lumières partout, des néons, mais moi, je suis dans le noir. Le néant. Avec des néons. Tiens, ça ressemble à Léon, c'était le nom de mon père. Plus discret, oui, mon père Léon, mon père néon qui s'est éteint. Mon père parti dans le néant depuis. Mon papa qui a fait pschit une dernière fois, tirant sa révérence sans effet de toge, expirant doucement parmi les arbres en regardant le lac, comme un vieil oiseau déplumé, fatigué. Vraiment minimale, la scène. Une dernière expiration et ça y est, on passe de soi à plus soi. La seule pièce dans laquelle je jouerais volontiers, d'ailleurs, ce serait *Pas moi*. Ce serait moi dans *Pas moi*. Moi, je ne suis pas une hystérique, mais je jouerais bien Beckett. Je disparaîtrais presque tout entière dans cette pièce impossible à jouer, où il n'y a qu'une bouche suspendue au-dessus de la scène, une bouche nerveuse qui déverse un flot de mots tellement rapidement qu'on ne les comprend pas. Comme ça, ce qui sortira de moi, je ne me demanderai plus si ça vient vraiment de moi ou si Yvon l'a écrit avant. Mais si l'on veut parler de bouches, d'origine, de pères, c'est sûr qu'il y a Claude Lévesque qui explique des choses. C'est la faute à Lévesque, qui m'a parlé pour la première fois de cette pièce de Beckett. C'est pas moi, c'est lui. Ou était-ce *La dernière bande*? Oui, je pense que c'était *La dernière bande*. En tout cas, Claude Lévesque, c'est à cause de lui, en définitive, que je suis ici. Je suis le rejeton de la parole philosophique et psychanalytique de Claude Lévesque. J'ai raconté ailleurs l'effet que m'avait fait le cours de Claude Lévesque sur Freud². En larmes dans les corridors de l'université, à me prendre l'inconscient en pleine poire. On peut dire que j'avais éprouvé

2. Frédérique Bernier, «La pensée effondrée, ou le crâne est un objet fragile», dans Patrick Poirier et Sylvano Santini (dir.), *Claude Lévesque. Tendresse envers l'étrangeté*, Montréal, Éditions Nota bene, coll. «Nouveaux essais Spirale», 2012, p. 77-80.

«la puissance d'être affectée», pour reprendre des mots entendus de la bouche de Georges Didi-Huberman à France Culture avant-hier soir en m'endormant. J'écoutais Didi qui citait lui-même Deleuze parlant de Nietzsche, ou alors de Spinoza, ou encore des deux à la fois, pourquoi pas. J'allais m'endormir, puis cette formule m'a bien réveillée: «la puissance d'être affectée». Je me suis dit: c'est ça! Il fallait quatre hommes, un historien de l'art citant un philosophe français parlant d'un ou deux autres philosophes allemands, et moi qui écoute, pour y arriver. Toute une chaîne d'interlocuteurs français pour arriver à pétrir la bonne pâte allemande de mots.

Oui. Après l'angoisse beckettienne de ne pas savoir ce qu'on est censée dire tout en n'ayant pas le choix de dire, de continuer à dire, cap au dire, il y a l'idée qu'il n'y a rien de plus important, rien de plus vivant que tous ces moments où l'on se trouve puissamment affectée. Il y a ça, qui nous arrive, ça qui nous rentre dedans et l'on n'y comprend plus rien. La capacité de recevoir des chocs, disait autrement Virginia Woolf. C'est de ça qu'il s'agit, non ? La puissance d'être affectée. C'est ça, il me semble, qu'il s'agit de défendre dans ces lieux étranges que sont la littérature et la psychanalyse.

* * *

Formée en philosophie, puis en littérature, Frédérique Bernier a publié des ouvrages interrogeant les fantasmes d'effacement, de dépouillement et d'autoengendrement dans les œuvres littéraires. En 2020, elle publie *Hantises* (Éditions Nota Bene, coll. « Miniatures »), qui lui a valu le Prix du Gouverneur général. En mars 2024 paraît *Chimères*, un deuxième carnet essayistique (même éditeur, même collection), dans lequel le rapport au rêve et à l'inconscient occupe une place encore plus centrale.

La revue culturelle : un ancrage pour une psychanalyse au présent

Katrie Chagnon

Dans un article intitulé *Psychoanalysis and the Polis* (1982), Julia Kristeva soulignait déjà la position malaisée qu'occupe la psychanalyse au sein de l'institution universitaire. Comme le remarquait en effet la philosophe, aucun autre courant intellectuel ou théorique important du XX^e siècle n'a suscité – et ne suscite aujourd'hui encore – autant de résistance, de méfiance, voire de rejet de la part des universitaires. Fondamentalement suspecte aux yeux d'une certaine majorité, la théorie psychanalytique trouve toujours difficilement sa place à l'extérieur des départements de psychologie – et encore ! –, exigeant un effort constant d'explication et de justification, mais aussi de transgression et d'invention afin de pouvoir être admise, puis transmise de façon productive dans certaines disciplines des sciences humaines.

C'est à vrai dire le même constat que j'ai pu tirer de mon parcours universitaire en histoire de l'art : tant comme étudiante que comme enseignante, je me suis heurtée à l'incapacité de mon champ disciplinaire à se laisser véritablement affecter par une pensée qui, comme l'a bien montré Georges Didi-Huberman (1990), comporte pourtant un riche potentiel épistémologique et critique¹. Cette résistance est d'autant plus étonnante que certaines des avancées les plus intéressantes de la métapsychologie freudienne, on le sait, ont été faites au contact d'autres domaines

1. Dans *Devant l'image. Question posée aux fins d'une histoire de l'art*, Didi-Huberman a posé les bases d'un projet historiographique et épistémologique fondé sur la notion freudienne de « symptôme », dont il a fait un outil heuristique et critique pour repenser les fondements de sa discipline, et en particulier pour ébranler les prétentions d'objectivité du discours sur l'art et revoir la place de l'expérience des images dans l'organisation du discours conventionnel des historiens de l'art issus de la lignée vasarienne et panofskienne, d'orientation kantienne.

et objets de savoir, à commencer par l'art et la littérature. Or, bien que ma discipline d'attache ne soit pas complètement fermée à la psychanalyse, les principaux usages et emprunts conceptuels que j'y ai rencontrés, tout comme les approches psychanalytiques traditionnelles que l'on enseigne (quoique très timidement) dans les départements d'histoire de l'art au Québec (la psychobiographie et la psychanalyse « appliquée », par exemple) m'ont vite paru insatisfaisants. C'est pourquoi je suis allée chercher *ailleurs* – dans certaines appropriations philosophiques et littéraires de la pensée freudienne, surtout² – des outils propres à interroger et à faire « travailler » les discours théoriques auxquels j'avais moi-même été formée, afin d'en analyser les fantasmes structurants³. Un mouvement transgressif vers le *dehors* a ainsi guidé ma propre transmission de la psychanalyse, mes travaux et mon enseignement provoquant tour à tour scepticisme, étonnement, irritation et amusement, mais aussi une vive curiosité dans laquelle j'ai vu le symptôme d'un certain manque à combler.

La psychanalyse à *Spirale*

Ce rapport doublement extradisciplinaire que j'ai développé avec la psychanalyse à l'université constitue, par ailleurs, la toile de fond d'un engagement intellectuel que je poursuis maintenant à l'extérieur de l'institution, dans le milieu de l'édition culturelle, en tant que directrice et rédactrice en chef de la revue *Spirale*. Connue pour avoir accordé, dès ses débuts en 1979, une place importante à la psychanalyse, *Spirale* a certainement contribué à faire rayonner cette pensée en dehors des cercles cliniciens et des départements de psychologie, mais aussi à mieux la faire circuler au Québec. L'apparition, en 1980, d'une rubrique nommée « Psychanalyse » dans les pages de la revue – à l'instar de celle consacrée au féminisme à la même époque⁴ – a permis en effet de diffuser plus largement les réflexions psychanalytiques (avant tout européennes et états-uniennes) au sein du milieu intellectuel et littéraire québécois. Par la publication régulière de recensions d'ouvrages, parmi lesquelles figurent

2. Je pense en particulier aux travaux de Sarah Kofman, qui a proposé, sur la base d'une hybridation originale de la psychanalyse et de la philosophie, une méthode de lecture critique (qualifiée de « soupçonneuse ») visant à détecter les tensions, les points faibles, les impensés et les contradictions internes des textes théoriques.

3. Pour des développements substantiels à cet égard, voir Katrie Chagnon (2022).

4. Sur la création d'une rubrique « Féminisme » à *Spirale*, en 1981, voir Arilys Jia et Sarah Yahyaoui (2023).

notamment de nombreux articles signés par Ginette Michaud, *Spirale* a ainsi constitué, au fil des années, un lieu critique propice au décroisement de la psychanalyse et à l'assimilation culturelle de ses idées, dans une perspective interdisciplinaire élargie recoupant les arts, les lettres et les sciences humaines.

Cette histoire éditoriale – qui mériterait à elle seule un ouvrage entier – se prolonge aujourd'hui à la revue non seulement sous la forme de comptes rendus de livres liés de près ou de loin au champ psychanalytique (lesquels sont maintenant regroupés sous la rubrique « Essai ») ainsi que de dossiers y faisant référence par leurs thématiques ou le traitement des questions qu'ils soulèvent, mais aussi grâce à une chronique intitulée « Psychanalyse du présent », inaugurée en 2021. S'inscrivant dans une mouvance générale adoptée ces dernières années à la revue, qui privilégie désormais davantage le genre de l'essai, cette chronique accueille les écrits de penseurs issus d'horizons divers (la plupart n'étant d'ailleurs pas analystes), lesquels sont invités à réfléchir à des enjeux d'actualité sous un angle psychanalytique. Or, au-delà d'une analyse psychanalytique *du temps présent*, de ses symptômes et de ses refoulements, c'est une véritable psychanalyse *au présent* qui prend forme au fil de ces textes. De ceux-ci se dégage en effet une réflexion sur le présent aussi bien de la pratique clinique que de la théorie psychanalytique, mais surtout sur la nécessité de les redéfinir en fonction de la réalité actuelle. Les deux sens que prend ici l'expression « psychanalyse du présent » se trouvent donc intriqués de diverses manières dans les essais que *Spirale* publie sous cet intitulé depuis quelques années. Une relecture de ces textes permet de mieux saisir le rôle joué par cette revue culturelle en tant qu'espace extra-institutionnel où la psychanalyse peut demeurer bien vivante et se développer librement, au-delà de ses champs restreints d'application cliniques ou théoriques.

L'épreuve du temps présent

De prime abord, il n'est pas anodin que les premières chroniques « Psychanalyse du présent » aient été rédigées durant la pandémie de COVID-19, à un moment où le temps, à l'instar de la réalité psychique (individuelle et collective), subissait lui-même de profonds bouleversements. Plus précisément, c'est la temporalité affectée par les événements (psycho-)historiques et les conditions changeantes de la clinique en période de confinement qui, chez Ginette Michaud et Nicolas Lévesque, ont ouvert la voie à une réflexion sur le présent de la psychanalyse.

Regroupés en 2021 dans un numéro dont le dossier thématique était de surcroît consacré à la solitude – et cela, sans que la réalité d’isolement alors vécue par l’ensemble de la population mondiale ait été anticipée⁵ –, les essais de Michaud et de Lévesque soulignent, chacun à sa manière, en quoi le contexte pandémique a permis de donner une résonance et une extension nouvelles à certains concepts freudiens.

Dans son texte éloquentement intitulé « Zoom », Nicolas Lévesque discute de son expérience de la « télépratique » en s’attardant notamment sur la manière dont la distance et l’intégration de dispositifs technologiques ont contribué à « faire éclater la bulle psychanalytique » et, par conséquent, à transformer plus ou moins durablement le cadre thérapeutique. Cette analyse de la clinique pandémique est par ailleurs l’occasion, pour Lévesque, de prolonger l’expérience du présent dans une exploration plus littéraire de la théorie psychanalytique et de ses métaphores productives. Le fragment suivant, au sujet du concept de « névrose », est particulièrement évocateur de la créativité théorique que peut susciter le décloisonnement de la psychanalyse en réponse à l’actualité :

Contemporain de Louis Pasteur, Freud explique, dans un passage dont je n’ai pu retrouver la source – je perds en vieillissant mes facultés de chercheur –, que la névrose résulte du choc de la rencontre des psychés humaines, tout comme les virus sont des agressions entre organismes biologiques. Cela m’est revenu à la mémoire lorsque j’ai entendu, comme pour la première fois, l’expression « relation toxique ». Il existe donc une chimie relationnelle, des osmose et des échanges entre les cellules que nous sommes. Commerce parfois bénéfique, mais parfois aussi destructeur. [...] On pourrait aussi imaginer un système immunitaire psychique, qui nous rend plus ou moins vulnérable à la violence relationnelle, aux échanges de toxines, à la contagion virale, mais cela ferait un fragment un peu longuet et il y a tout de même des limites à filer la métaphore (2021 : 9-10).

De façon symptomatique, la question de l’imagination est également centrale dans l’essai de Ginette Michaud, qui s’intéresse pour sa part aux processus psychiques à l’œuvre devant des événements traumatiques ou difficilement saisissables au présent, mais aussi, plus largement, à la manière dont ces événements actualisent la compréhension psychanalytique de la temporalité avec des notions telles que l’« après-coup », la répétition et le refoulement. Dans « L’irréversible, l’imprévisible, l’inimaginable », la penseuse convoque ce que Didi-Huberman (1983) a bellement nommé le « fléau d’imaginer » pour décrire à la fois le blocage de l’ima-

5. Voir la présentation du dossier, dirigé par Louis-Daniel Godin et Laurence Pelletier (2021).

gination et la suspension du temps provoqués par « l'énormité [d'un] réel » fait de violence, d'attentats et d'épidémies. Pour Michaud, qui reprend ici une réflexion qu'elle avait déjà entamée dans un article de 2009 intitulé « L'art du contretemps », la manière dont des écrivains comme Didi-Huberman, mais aussi Mathieu Riboulet et Rachel Rosemblum⁶ abordent les traumatismes historiques met en jeu l'idée même d'une « psychanalyse du présent », comprise comme une pensée de l'inactuel, « c'est-à-dire déconstruisant la supposée actualité du présent » (2021 : 12-14).

Vers une « clinique du réel »

D'autres enjeux actuels, tels la crise climatique et le retour de l'irrationnel au sein des discours contemporains, ont été l'occasion, par la suite, d'interroger plus directement la portée politique et sociétale de la psychanalyse – ou, pour employer les mots de Martin Hervé (2023), de tenter de cerner les « conditions de possibilité d'une clinique du réel ». Pour Louis-Daniel Godin, dont l'essai « Symptômes climatiques » est paru dans *Spirale* à l'été 2021, il s'agit aussi bien de proposer une approche psychanalytique du phénomène de l'écoanxiété que de relire certains textes psychanalytiques à la lumière des problèmes soulevés par la crise environnementale et ses représentations culturelles (par exemple, le film *Safe* [1985] de Todd Haynes). Dans ce cas-ci, c'est donc moins un présent en suspens qu'un présent annonciateur « de la fin des temps » qui, tout en étant éclairé par la psychanalyse, invite à revoir certaines de ses positions théoriques. Godin cite à cet effet *Le mal qui vient*, du philosophe et psychanalyste Pierre-Henri Castel (2018), qui propose d'inverser la temporalité inhérente à l'idée freudienne de la « pulsion de mort » en la situant non plus dans le passé, comme quelque chose qui tend à ramener les individus « au néant de [leur] origine », mais dans un futur à l'horizon *fini*, où le processus historique de destruction humaine connaîtrait son aboutissement.

Cet imaginaire écoanxieux de la fin des temps, que Godin rattache à sa propre expérience analytique, résonne avec la « sinistrose ambiante » constatée par Martin Hervé dans l'affaiblissement contemporain de l'agir politique et l'émergence, en réponse à celui-ci, d'une nouvelle « culture expérimentale » incarnée par la figure féministe de la sorcière :

6. L'essai de Michaud propose une lecture croisée de trois essais récents de ces auteurs : Mathieu Riboulet (2020) ; Rachel Rosenblum (2019) ; Georges Didi-Huberman (2020).

Signe d'un recalibrage de l'ancestrale polarisation entre raison et intuition, la sorcière fait partie de ces tropes politiques qui invitent à créer ou à renouveler nos manières d'être, de penser et d'entrer en relation avec ce qui nous demeure résolument étranger, dans le monde comme au fond de nous-mêmes. Avec l'espoir que l'affect, la sensibilité et l'imaginaire arriveront un jour à participer de plein droit à des modes de connaissance, mais aussi à des formes d'organisation sociales inédites (2023 : 11).

Hervé soutient que la psychanalyse, par son ouverture fondamentale à l'irrationnel, à l'obscur et au non-savoir, porte également en elle cette promesse d'une reviviscence de notre puissance collective d'agir, liée à un potentiel actualisé d'émancipation par la parole. Il y va, selon lui, d'un besoin pressant de réinventer nos modes de vie politique et d'approfondir notre compréhension du monde sans passer par « la certitude de maîtrise que nous procurent certains discours – savants ou militants ».

De l'urgence à la patience

À la temporalité de l'*urgence*, à laquelle renvoient ces réflexions sur l'actualité, répond par ailleurs celle de la *patience*, que Rebecca Leclerc (2023) place au cœur de son propos dans la dernière chronique « Psychanalyse du présent » publiée au moment d'écrire ces lignes. Comparant l'analyse à la pratique de l'artisanat, cette jeune autrice y voit un processus réflexif, curatif et créatif qui s'inscrit résolument dans la durée, à contretemps pour ainsi dire du flux temporel contemporain : « De même [que la psychanalyse est indépendante de toute finalité], écrit-elle, l'artisanat survit à condition qu'il soit impermanent ; à condition de pouvoir tout défaire, refaire, recommencer ; [...] à condition de ne pas avoir d'échéance, d'attentes ; à condition d'être patient-e jusqu'à la moelle » (2023 : 10) – des conditions qui, en l'occurrence, libèrent l'imagination et garantissent l'invention d'« une autre histoire » personnelle. Par un tricotage serré du corps et des mots, ce texte intitulé « Le désir brodé à même la peau » réinvestit ainsi, sous un autre angle, les questions posées par Lévesque et Michaud au commencement de la rubrique en ce qui a trait au temps, mais aussi à l'inconscient, à la cure et à l'expérience psychanalytique de façon plus large. D'un numéro à l'autre et d'une génération à l'autre se tisse alors, dans les pages de *Spirale*, une véritable communauté de pensée, qui permet à la revue de répondre à la nécessité d'une transmission de la psychanalyse hors les murs de l'institution, où elle trouve manifestement, aujourd'hui, de nombreux échos favorables.

Au même titre que les échanges interdisciplinaires auxquels nous invite la théorie freudienne, cette trajectoire éditoriale montre, en somme, que l'on ne peut penser la vitalité de la psychanalyse québécoise sans prendre en compte ses déplacements constants – voire ses conditions d'exil, comme en témoigne l'essai « Tropicanalyse » (2022) d'Isabelle Décarie, autrice immigrée au Brésil ayant expérimenté le pouvoir de « l'analyse en langue étrangère⁷ » (2022 : 15). Or, qu'il s'agisse de déplacements physiques concrets ou que l'on ait plutôt affaire à des mouvements de nature disciplinaire, institutionnelle, théorique ou pratique, le renouvellement de la psychanalyse dépend résolument, tant à l'université que dans la vie intellectuelle à laquelle participent les revues culturelles, de sa capacité à se sortir d'elle-même afin de mieux s'ancrer dans le présent – et dans la durée.

* * *

Katrie Chagnon est directrice et rédactrice en chef de la revue *Spirale*. Titulaire d'un doctorat en histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal, elle a fait paraître en 2022 *Le devenir-femme des historiens de l'art. Michael Fried et Georges Didi-Huberman*, aux Presses de l'Université de Montréal.

BIBLIOGRAPHIE

- Castel, Pierre-Henri, *Le mal qui vient*, Paris, Éditions du Cerf, 2018.
- Chagnon, Katrie, *Le devenir-femme des historiens de l'art. Michael Fried et Georges Didi-Huberman*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2022.
- Cottet, Serge, « Éloge de la psychanalyse en langue étrangère », *L'Information psychiatrique*, vol. 83, n° 9, 2007, p. 759-764.
- Décarie, Isabelle, « Tropicanalyse », *Spirale*, n° 279, printemps 2022, p. 15.
- Didi-Huberman, Georges, *Mémoire de la peste. Le fléau d'imaginer*, Paris, Christian Bourgois, 1983.
- , *Devant l'image. Question posée aux fins d'une histoire de l'art*, Paris, Éditions de Minuit, 1990.
- , *Épaves*, Paris, Éditions de Minuit, 2020.
- Godin, Louis-Daniel, « Symptômes climatiques », *Spirale*, n° 276, été 2021, p. 9.
- , et Laurence Pelletier, « Solitude. Présentation », *Spirale*, n° 274, hiver 2021, p. 15-17.
- Hervé, Martin, « Renouer les charmes », *Spirale*, n° 282, hiver 2023, p. 11.
- Jia, Arilyls, et Sarah Yahyaoui, « “Le présent est en mouvement”, entretien avec France Théoret », *Spirale*, n° 283, printemps 2023, p. 46-48.

7. L'autrice cite à l'appui de son expérience le texte de Serge Cottet (2007).

Kristeva, Julia, « Psychoanalysis and the Polis », *Critical Inquiry*, vol. 9, n° 1, septembre 1982, p. 77-78.

Leclerc, Rebecca, « Le désir brodé à même la peau », *Spirale*, n° 284, automne 2023, p. 10.

Lévesque, Nicolas, « Zoom », *Spirale*, n° 274, hiver 2021, p. 9-10.

Michaud, Ginette, « L'art du contretemps », *Spirale*, n° 228, septembre-octobre 2009, p. 81-84.

—, « L'irréversible, l'imprévisible, l'inimaginable », *Spirale*, n° 274, hiver 2021, p. 12-14.

Riboulet, Mathieu, *Les portes de Thèbes*, Paris, Verdier, 2020.

Rosenblum, Rachel, *Mourir d'écrire ?*, Paris, Presses universitaires de France, 2019.

III La clinique (la psychose, l'intersubjectivité, l'enfance)

Il faut foutre la paix aux fous : entretien

Geneviève Houde, William Delisle et Michèle Lafrance

Geneviève Houde : Le mouvement de désinstitutionnalisation des années 1960-1970 a présidé à la naissance de nombreux organismes communautaires. Peux-tu nous raconter, William, comment Club Ami, pourtant fondé en 1983, est issu de cette mouvance ?

William Delisle : Club Ami est né de l'exclusion des fous¹ de l'hôpital et de la médicalisation des traitements. On sortait les fous des asiles pour les faire travailler tout en les médicamentant lourdement. En 1962, les médecins avaient en tête la réduction des coûts d'hospitalisation et prônaient l'innovation médicale par des méthodes de parquage dans des ateliers « protégés » et des foyers de réadaptation. Voyant les patients de Saint-Jean-de-Dieu travailler gratuitement pour la « cité des fous² », ces mêmes médecins ont voulu se réapproprier la thérapie par le travail, méthode importée du Royaume-Uni³, et l'imposer aux communautés.

En 1983 donc, dans la foulée de ce mouvement de modernisation et de médicalisation, un groupe issu de l'association de parents de psychiatisés

1. William Delisle utilise le terme de « fou » en assumant sa part maudite. On peut effectivement le prendre du côté négatif, comme nous le montre François Peraldi dans son texte *L'élangage de la Folie* : « Dire de quelqu'un qu'il est fou, c'est aussi dire qu'on ne veut plus l'entendre » (1978 : 4). Mais on peut aussi le concevoir autrement, car la folie fait partie de la vie et c'est même la condition de sa liberté. Michel Foucault en parle justement comme la possibilité même de parler : « J'ai l'impression, si vous voulez, très fondamentalement, qu'en nous, la possibilité de parler, la possibilité d'être fou sont contemporaines, et comme jumelles, qu'elles ouvrent sous nos pas, la plus périlleuse mais peut-être aussi la plus merveilleuse ou la plus insistante de nos libertés » (cité dans Artières et Bert [2011 : 179]).

2. Expression utilisée dès 1905 pour désigner le complexe hospitalier de Longue-Pointe.

3. On voit, avec les récentes réformes en santé mentale au Québec, que cette influence existe aujourd'hui encore (voir le Programme québécois pour les troubles mentaux ou le projet de soins psychiatriques à domicile).

ou ex-psychiatrisés AMI-Québec, sur l'initiative de l'anthropologue Irène Ranti, propose un programme d'« activités socioculturelles ». On parlait déjà de « quotidien » et d'« ambiance » à l'époque, avec cette idée qu'il fallait remotiver les fous, les encourager, à partir de leur « partie saine », à participer à des activités de formation et à contribuer à la communauté.

C'était, on peut le dire, dans l'air du temps que de s'appuyer sur des conceptions postfreudiennes, sur la motivation inconsciente et le comportement pour accueillir la folie. L'influence américaine n'était pas bien loin : un petit groupe d'intervenantes est même allé s'enquérir de ce qui se faisait à New York dans la réputée Fountain House. Par le travail et les tâches quotidiennes, les pensionnaires y étaient impliqués directement dans la vie de l'organisation. Club Ami a consolidé cette idée selon laquelle le travail était le seul moyen de réintégrer ses membres dans la société. C'était « le travail comme une force régénératrice dans le long chemin de la réinsertion sociale et économique⁴ » de ses membres.

G. H. : Le travail comme salut ?

W. D. : On peut facilement critiquer un tel discours. Le travail comme forme de contrôle social, d'invisibilisation, etc. Seulement, le modèle des « clubhouse » n'a pas que du mauvais. Les membres de l'organisation se responsabilisaient dans toutes les sphères de la vie commune propre à l'institution. D'une certaine façon, l'institution tenait grâce au désir qu'avaient ses membres d'y travailler pour la préserver, pour y protéger un certain mode de vie qui n'est pas celui de la « normalité », mais celui d'un exercice thérapeutique collectif à répéter constamment. Il y avait donc un pari d'horizontalité qui rendait la vie plus douce dans un environnement conçu pour traiter les maux de façon collective. Ça existe encore et l'évolution qu'ont connue certaines de ces organisations est même assez impressionnante⁵.

Installé dans le quartier de Côte-des-Neiges, Club Ami était composé d'appartements supervisés, d'une friperie, d'un centre de jour, d'un magnifique journal, de programmes de travail dans les hôpitaux et au CLSC, d'un jardin communautaire, etc. On y parlait de l'aide sociale, du sida, de la pauvreté, de la médication, des droits des psychiatrisés, de journalisme, de cuisine. Une économie mineure s'est ainsi installée sur

4. Cette citation nous vient du rapport d'activité de Club Ami de 1986.

5. Aujourd'hui, la Fountain House a prospéré et est devenue une petite cité dans la grande cité de Manhattan, avec son café autogéré, ses ateliers d'artistes et sa galerie d'art, sa ferme...

le chemin de la Côte-des-Neiges, avec sa structure presque autogérée. Ce qui est intéressant, c'est que Club Ami s'inscrivait dans ce nouveau mouvement appelé l'« Alternative en santé mentale », qui regroupait tous les nouveaux groupes communautaires créés pour pallier cette désinstitutionnalisation qui mettait tout le monde dans l'embarras. Il y avait donc un mouvement qui venait prendre part au débat sur les traitements possibles de la folie au Québec et revendiquait une décélération de la médicalisation à tout-va de la souffrance. Dans ce groupe, Club Ami s'est fait des alliés, dont le collectif Solidarité-Psychiatrie. Solidarité-Psychiatrie, c'est quand même la psychanalyse qui l'a fondé en 1979. Robert Letendre, Chantal Saab, d'autres soignants et surtout des psychiatrisés de l'hôpital Jean-Talon faisaient partie des fondateurs. On y parlait de Jacques Lacan, de Maud Mannoni, de Donald Woods Winnicott et d'antipsychiatrie. François Peraldi décrivait leur travail comme un court-circuit⁶ dans l'éternel retour du même de l'institution psychiatrique. La parole circulait entre ces groupes, et surtout le sentiment de « défixer » la folie dans le carcan même de la folie. On lui attribuait d'autres causes, celles du discours actuel, des soins qu'on lui oppose, pour montrer le réel contenu dans le malaise civilisationnel qui se solidifiait déjà dans les années 1980.

G. H. : De ce que j'ai pu remarquer lors de mes visites à Club Ami, les choses ont bien changé.

W. D. : Effectivement, en 2005, Club Ami a fermé. Ç'a duré trois ans. C'était le débordement. Là où la folie s'occupait de la folie, là où l'on considérait les crises comme des affaires internes, là où un petit réseau s'était formé pour tempérer les symptômes psychotiques et surtout créer une constellation de liens, d'un coup, ça ne tenait plus. L'interne est devenu externe, les valves se sont ouvertes.

En 2008, une coalition de fonctionnaires, de personnes du communautaire et d'élus a décidé de rouvrir le centre. Ils sont allés chercher Louise Tremblay, qui était organisatrice communautaire, et lui ont fourni un *starter pack*, parce qu'il faut dire que lorsqu'un organisme ne donne plus signe de vie, le gouvernement lui enlève tout. L'héritage de Club Ami, ce sont les anciens membres qui l'ont partagé, réinstauré, en revenant au centre après cette fermeture. Il faut dire qu'il y a des gens qui viennent

6. « Des fous – on dit aujourd'hui des “psychiatrisés” – ont réussi à court-circuiter le principe de l'Éternel Retour du Même dans les institutions psychiatriques en participant au groupe Solidarité-Psychiatrie fondé *hors institution* par Robert Letendre et Chantal Saab » (1986: 1).

depuis les années 1980, encore aujourd'hui, prendre un café, parler un peu, prendre des nouvelles et même demander encore une consultation. C'est incroyable, la place que ça a eue, Club Ami, comme point d'attache libidinal, pour beaucoup d'entre eux.

G. H.: Michèle, tu nous parlais de la Maison L'Éclaircie comme un milieu de vie « hors normes ». Peux-tu nous en dire plus ?

Michèle Lafrance : La création de la Maison L'Éclaircie de Montréal, en 1996, fait suite à la fermeture de la Maison Robert Riendeau, un organisme sans but lucratif qui offrait des services d'hébergement et de réinsertion sociale destinés à des personnes ayant de graves problèmes de santé mentale. La fermeture de ce « foyer de groupe » donna lieu alors à une mobilisation importante de la part de différents acteurs du milieu, notamment les membres du Regroupement des organismes communautaires et alternatifs du Nord (ROCAN), de même que la Régie régionale de la santé et des services sociaux de Montréal-Centre. Rappelons que, dans ces années-là, le contexte politique était à la rationalisation des services et aux coupes budgétaires, qui venaient en même temps se combiner au virage ambulatoire en santé mentale, que William a présenté comme la désinstitutionnalisation.

Cette mobilisation s'est donc faite dans une certaine urgence. On craignait alors que le ministère de la Santé ne rapatrie le budget de la Maison Riendeau. Il était donc essentiel, étant donné la rareté des places disponibles en hébergement 24/7 en santé mentale, que cette douzaine de places qu'offrait la Maison Riendeau demeure dans le même secteur. À peine une année plus tard, la Maison L'Éclaircie a accueilli ses premiers résidents. Vous vous dites sans doute que le comité d'implantation, le ROCAN, la Régie régionale, bref que toutes les personnes impliquées dans ce projet ont dû pousser un grand soupir de soulagement : une autre « Maison Riendeau » voyait le jour ! Eh bien... pas tout à fait. Il serait plus juste de dire que tout le monde a plutôt retenu son souffle, car parmi les candidatures pour y travailler se trouvaient celles de trois psychanalystes.

W. D.: Tu m'étonnes !

M. L.: Anne Béraud, Annick Passelande et moi-même avons toutes les trois été embauchées. La direction nous invita, quelques semaines suivant l'ouverture officielle et l'accueil des premiers résidents, à rédiger un nouveau « Cadre de référence », document statutaire où figure le mandat de l'organisme, et qui sert de guide pour orienter le travail, en offrant un

cadre théorique pour comprendre et justifier les modalités d'interventions. Nous nous sommes appuyées sur ce que nous enseigne la clinique psychanalytique contemporaine, plus particulièrement les avancées de Lacan dans son abord de la psychose. Nous nous sommes aussi inspirées des expériences réalisées dans d'autres communautés thérapeutiques d'orientation psychanalytique, notamment La Borde en France, Le Foyer, le Courtil et l'Antenne 110 en Belgique, et le 388⁷ à Québec. Puis, dernier élément ô combien important, nos formations cliniques psychanalytiques respectives. Car c'est bien grâce à celles-ci que nous nous sommes autorisées à faire valoir le fait que le « traitement » de la psychose ne peut se résumer à ces maîtres mots utilisés aujourd'hui : réinsertion, réhabilitation, rétablissement ; et que l'approche psychanalytique apporte quelque chose au devenir de la désorganisation mentale qui caractérise la « folie », à la fois sur les plans clinique, éthique et politique. Vingt-six ans plus tard, le mandat de L'Éclaircie se poursuit toujours et demeure presque inchangé, à la différence près que s'est ajouté un volet de logements sociaux avec soutien communautaire.

G. H. : Michèle, tu indiques que c'est l'arrivée de plusieurs psychanalystes à L'Éclaircie qui a présidé au basculement de l'orientation clinique. William, comment, de ton côté, décrirais-tu l'atterrissage de la psychanalyse à Club Ami ?

W. D. : Je suis arrivé à Club Ami en 2015, dans une équipe de trois personnes. Il faut savoir à quoi je me suis heurté à l'époque. Je venais de commencer l'université et je démarrais mon analyse. J'avais rencontré la psychanalyse jeune, et j'essayais de lire Freud et Lacan, sans trop comprendre ce que je faisais.

Le premier jour, j'ai été accueilli par une dizaine de membres, qui m'ont parlé pendant quatre heures, sans arrêt. C'étaient des hommes et

7. [NDLR] Le 4 juillet 2024, le CIUSSS de la Capitale-Nationale a annoncé son intention de fermer le centre de traitement pour les personnes atteintes de psychose, le 388, mettant en péril un modèle innovant et efficace reconnu depuis plus de 40 ans à travers le monde. Interpellé, le ministre Lionel Carmant est intervenu pour suspendre cette décision le temps de procéder à une évaluation des services. Le 9 janvier 2025, alors qu'aucune évaluation n'avait été faite, le CIUSSS annonce l'abolition de tous les postes des employés pour le 22 février et la fermeture définitive du 388 pour le 13 mars. Dès le lendemain, le CIUSSS, par téléphone, en informe individuellement tous les usagers sans tenir compte de l'avis des professionnels du centre pourtant responsables de leur sécurité. Ces actes aux conséquences dévastatrices ont soulevé un tollé au Québec comme à l'international, donnant lieu à une mobilisation de très grande envergure de chercheurs, professeurs d'université, professionnels de la santé et responsables politiques afin d'empêcher la fermeture du 388. [Source : <https://www.gifric.com>, consulté le 10 février 2025.]

des femmes qui, avec un souci de l'accueil qui m'impressionnait, m'ont tout de suite fait sentir cette liberté, qu'ils ne prenaient pas à la légère. Tout savoir que j'avais cru détenir précédemment est alors pour moi tombé en désuétude. Je réapprenais ce que signifiait le rapport social, avec des gens pour qui ce n'était pas simple, pour qui la « jachère⁸ » winnicottienne ressemblait plutôt à une maison hantée, et où le surgissement de l'Autre menaçant, inquiétant, pouvait arriver à n'importe quel moment. On était trois intervenants pour trente personnes par jour. J'ai vécu ce que je continue d'appeler mon « baptême de feu ». Parce qu'il fallait se brûler à la psychose pour pouvoir se laisser saisir comme « tenant-lieu » du désir qui circulait.

G. H. : Quant à la fonction de l'institution, vous ne me semblez pas la concevoir tout à fait de la même manière. Au risque de schématiser, je dirais que, Michèle, tu mets l'accent sur la fonction d'« abri » de l'institution, alors que, William, tu la traites comme une structure minimale. Comment concevez-vous ce qui opère respectivement à Club Ami et à la Maison L'Éclaircie ?

M. L. : Je ne dresserai pas ici, bien sûr, de bilan exhaustif, mais ce qui se dégage de toutes ces années, c'est que le postulat de départ s'est avéré juste. C'est un fait d'expérience. Un travail avec la psychose est possible dans un « milieu de vie » comme le nôtre. À cet égard, bon nombre d'intervenants qui ont travaillé à L'Éclaircie – dont tu fais partie, Geneviève – peuvent en témoigner. Pas de « guérison », objectif suprême d'une logique médicale, mais des effets manifestes, « thérapeutiques », attestant d'un allègement de la condition psychique. Variés et différents, ils sont en quelque sorte à l'image de la diversité des parcours subjectifs et psychiatriques, comme des histoires personnelles et familiales des résidents : une demande d'aide au budget pour la première fois énoncée ; un rapport au corps moins angoissant, qui permet de sortir et de prendre un bus ; l'amorce d'une activité qui sert de tremplin à faire lien social ; un apaisement et un nouveau rapport aux « voix » qui ouvrent sur la possibilité de vivre avec.

Pour d'autres, les symptômes demeurent massifs et le sujet ne parvient pas à supporter la proximité qu'impose la vie de groupe. La présence des autres devenant trop intrusive, seul l'hôpital, dans sa fonction symbolique, peut offrir la possibilité de se mettre à l'abri. Pour d'autres encore,

8. Expression venant d'un disciple de Winnicott, Masud R. Khan, en hommage à l'« aire transitionnelle » du psychanalyste anglais (1977 : 52).

quoique peu nombreux, va persister l'impossibilité de composer avec un lieu « ouvert », et où l'on peut organiser la journée à sa guise, comme nous le proposons à L'Éclaircie.

Par ailleurs, l'expérience montre que l'utilisation de méthodes d'apprentissage de type rééducation, voire dressage mental, n'est pas nécessaire. L'expérience au quotidien à L'Éclaircie met plutôt en évidence ce fait que c'est lorsque le sujet est moins envahi par les phénomènes propres à la psychose, lorsqu'il y a un apaisement des symptômes parasitants, envahissants, angoissants, que celui-ci peut « décider » d'une vie autre et faire un tant soit peu « lien social ».

W. D.: Comme à L'Éclaircie, venir à Club Ami ne présuppose aucun objectif thérapeutique précis.

L'objectif, c'est la demande de l'Autre. Or, on sait très bien depuis Lacan que la position du sujet psychotique par rapport à l'Autre n'est pas du côté de l'agent, mais de l'objet. Le psychotique a (est) l'objet que demande l'Autre. Qu'est-ce que ça veut dire, concrètement ? Qu'il est difficile pour le sujet de se faire un soi en même temps que de trouver un objet qui viendrait le délimiter, puisqu'il est tout le temps aliéné à l'Autre, c'est-à-dire parlé à travers un discours qui ne lui appartient pas. Ces dix dernières années, un homme vient souvent à Club Ami avec l'impossibilité au bout des lèvres : rien ne lui convient, il ne peut rien faire, c'est la mort cérébrale, la répétition d'une pauvreté transfusée depuis son enfance, et même avant. Pourtant, on arrive à lui proposer de lire de la poésie, alors qu'on le pensait analphabète, tellement l'apathie était grande. Finalement, parce qu'il s'est placé là, dans le cercle de lecture, il lit de la littérature et de la poésie québécoise : ça devient quelque chose qu'il peut faire, c'est-à-dire quelque chose qu'il peut désirer, un objet en circulation qui présuppose une demande venant de lui, donc d'un sujet qui désire. Il va même jusqu'à demander à ma collègue d'aller lui acheter un livre. Il se met à écrire pour les *Cahiers de Club Ami*. Ça tient, ça « marche ». Certes, ce n'est pas instantané ni permanent, mais ça en dit plus sur son désir que si on l'avait enjoint à s'épanouir dans la lecture, que si on lui avait affirmé que c'était là des compétences reconnues par la société, qu'il pourrait en retirer de la satisfaction ou que c'était thérapeutique. Michèle nous dit de « foutre la paix aux fous ». J'avoue que ça me parle. C'est un équilibre précaire qui est à travailler chaque jour, avec le transfert, et surtout, jamais seul.

La structure minimale que je me figure concerne l'espace, entre l'indistinction subjective d'avec l'Autre – ce qui se traduit par des effets de transparence ou d'opacité, la persécution ou la perplexité – et la

constitution d'un soi qui est toujours à prendre avec un grain de sel. La structure minimale permet, par son manque d'objectif, une libre circulation des rencontres, premières étapes du collectif, mais aussi de situer son corps dans un espace donné. Club Ami, c'est un espace exigu. La rencontre est forcée par les conditions matérielles du lieu et ce n'est pas toujours une partie de plaisir. Quand il y a un tas de gens qui viennent avec leurs symptômes, leurs délires, leurs corps dépareillés et que ça parle sans arrêt, il est difficile de pouvoir témoigner d'autre chose que de la cacophonie folle et quotidienne. L'idée, c'est de prendre son courage à deux mains et d'instaurer des espaces transitionnels plus calmes, plus tendres; parfois, c'est seulement le fait de s'asseoir en plein milieu de la pièce, de s'installer là, avec une présence non pas sans qualité, mais désintéressée, mobile, et de se laisser parler à son tour, d'être le «tenant-lieu» de la parole de l'autre. Ça inverse le rapport et c'est ce qui permet la rencontre, de se poser un moment, de se saisir d'un bout de lieu et de l'occuper avec sa parole.

G. H.: Tu évoquais, William, le caractère essentiel de la collaboration au sein de l'équipe lorsque tu disais que dans la structure minimale, il y a un «équilibre précaire, qui est à travailler chaque jour, avec le transfert, mais jamais seul». Que tu mentionnes le transfert m'amène à vous demander: en quoi le travail d'équipe est-il nécessaire pour le soutenir, dans vos milieux respectifs?

W. D.: Aujourd'hui, nous sommes huit dans l'équipe, ce qui est formidable, parce que nous ne sommes pas tous pareils. On n'occupe pas l'espace de la même façon, avec le même désir, on ne s'accroche pas aux mêmes choses. Quand je parle de «transfert», c'est aussi une manière de dire que c'est de l'ordre du bricolage, de la création. L'intervenant se remet en question, trouve du temps pour effectuer des tâches plus ou moins intéressantes, mais tout aussi essentielles à ce partage de bouts de lieu: servir le café, jouer aux cartes sans arrêt, laver la vaisselle. Les préjugés sur la stéréotypie de la folie tombent et on investit son énergie ailleurs que dans la résistance à cette stéréotypie, résistance qui peut prendre deux formes: celle du fantasme de la médecine, qui provoque la stéréotypie, et celle du fantasme révolutionnaire, qui n'y voit que les chaînes du pouvoir étouffant l'expérience subjective. Être dans la création, c'est se montrer attentif à ce que les membres font avec ces bouts de lieu, saisir la passion ou le dégoût qui s'y joue, en analysant constamment les effets d'aliénation ou de liberté transmis dans ces moments-là. Comme cette femme qui a horreur des «activités pour les femmes», la couture par

exemple, et qui l'exprime à tout moment avec brusquerie. Or, derrière la « provoc' » se cache un questionnement plus profond sur sa position au sein de la différence sexuelle, laquelle n'est pas claire pour elle (mais pour qui donc l'est-elle?). Sa façon de prendre en main un bout de lieu, c'est justement la remise en question de ce rapport aux sexes, le rejet de ces activités, qui, pour elle, la confinent dans une position intenable. Mais il faut être plusieurs pour rester sensible à tout ça, sinon ça devient invivable.

M. L. : C'est dans la nature même de ce type de travail clinique d'exiger une réponse « à plusieurs ». Parce que ce qu'on appelle le « transfert » dans la psychose n'est pas du même ordre que dans la névrose et ne s'établit donc pas de la même façon. Plus d'une fois, à cet égard, nous avons remarqué que le lien de confiance, ce lien social, reste diffus et ne se rattache pas seulement à tel ou tel membre de l'équipe, mais plutôt à un lieu. Il s'agit donc bien d'un travail d'équipe, mais une équipe qui partage un même abord de la psychose, conçue comme relevant d'une condition subjective. Loin de considérer la psychose comme anormale, Lacan a toujours rendu hommage à la position des sujets psychotiques et à leurs efforts de construction rigoureuse. C'est aussi ce qui lui faisait dire, dans son texte *Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, que la psychose, comme la névrose, est un « ordre du sujet » (1966 : 572). Un ordre du sujet certes modifié au regard de l'ordre du sujet névrotique, mais un ordre doué d'une logique propre.

Nous sommes donc loin de la définition, dont on entend occasionnellement les échos, qui réduit cette condition psychique au sous-développement d'un ensemble d'aptitudes sociales, assorti d'un comportement inapproprié.

Considérer autrement la psychose impose une éthique : celle de mettre de côté toute motivation à caractère réadaptatif, pédagogique, voire thérapeutique, visant à rendre plus « autonome » ou à développer des compétences, cette perspective ayant pour conséquence de réduire le sujet à un statut d'« objet », objet sur lequel on croit devoir intervenir. Une éthique de travail qui respecte la singularité de chacun avec ce qui le distingue, comme l'histoire personnelle, les points de déclenchement possibles de la psychose, etc.

S'orienter d'une stratégie commune qui s'adapte en fonction de chacun. Tel est le défi du travail clinique que nous tentons de mettre en place à L'Éclaircie. Et ce travail, comme je le mentionnais, ne peut reposer que sur « plusieurs ». Cela en raison des phénomènes propres à la psychose, lesquels exigent une réponse qui ne peut être celle d'un seul intervenant.

G. H. : Peux-tu nous donner un exemple, Michèle ?

M. L. : Oui. La réponse à donner à un sentiment de détresse, une angoisse insoutenable, ou encore l'écoute d'un sujet qui dit se sentir persécuté, ne peuvent attendre une rencontre le lendemain. De sorte que chaque intervenant, quels que soient sa formation ou son statut dans l'organisme, peut à n'importe quel moment être mis en demeure de trouver une façon de répondre ou de réagir qui convienne, sans que celle-ci soit déductible ni de sa formation clinique ni d'éventuelles recommandations hiérarchiques. C'est dire que ce type d'intervention peut prendre une multitude de formes, selon un contexte donné, et ne peut relever d'un protocole prédéterminé.

G. H. : Puisqu'il est question ici de psychanalyse, pouvez-vous nous dire comment vous concevez la place de la parole dans vos pratiques et, surtout, comment vous l'articulez avec l'orientation psychanalytique du travail dont vous vous réclamez ?

M. L. : À une époque où l'on vante les bienfaits cathartiques de la parole et les vertus de l'expression des émotions, ne trouvez-vous pas paradoxal que l'on veuille faire taire la psychose à tout prix ? À contre-courant de cela, la clinique analytique nous invite à miser sur l'écoute, mais pas n'importe laquelle : une écoute orientée, qui peut baliser la parole lorsque requis.

Combien de fois avons-nous pu constater, à L'Éclaircie, qu'une invitation à parler est une invitation à s'affranchir, ne serait-ce que le temps de ce « témoignage », de cette position d'exclu du lien social ! Parler de son histoire, tenter de resituer des événements vécus, ne serait-ce que pour redire les mêmes choses, (re)définir ce dont on se croit victime, fait advenir un sujet, sujet de son histoire. *A contrario*, autre cas de figure, combien de fois avons-nous remarqué que de limiter la parole dans des moments « maniaques » a un effet de soulagement !

Parler, ce n'est pas seulement déverser son vécu, sa souffrance, son mal de vivre, etc. Lorsque Dolto dit qu'il « faut parler aux enfants⁹ », elle ne dit pas qu'il faut leur donner des informations, mais qu'il faut entrer avec eux dans l'échange langagier, aussi grave et délicat qu'en soit le thème. C'est en cela que la psychanalyse est politique, dans le fait de

9. Il existe plusieurs références à cette injonction de la psychanalyste française, notamment dans l'ouvrage *Les chemins de l'éducation*, lorsque Françoise Dolto affirme que « tous les traumatismes affectifs et psychiques se guérissent quand on en parle », y compris chez les enfants (1994 : 269).

privilégier une clinique de la parole par rapport à celle du visible et de l'observation des comportements.

G. H. : Je reprends ce que tu disais plus tôt, Michèle, à savoir que « l'approche psychanalytique apporte quelque chose au devenir de la désorganisation mentale qui caractérise la "folie" à la fois sur le plan clinique, éthique et politique ». Toujours en vue d'articuler l'orientation psychanalytique de vos pratiques à la question de la parole, peux-tu nous indiquer, William, en quoi selon toi celle-ci engage la dimension politique ?

W. D. : Une structure minimale d'accueil de la folie, orientée par Freud et Lacan, c'est éminemment politique. Freud disait que le transfert « est le terrain de jeu sur lequel [le patient peut] se déployer en presque complète liberté¹⁰ ». Ce n'est pas à prendre à la légère. C'est le fondement de la psychanalyse : le langage est un acte qui a des conséquences. Et l'analyse est un lieu où le langage pousse le sens jusque dans ses retranchements les plus subtils, dans l'ombre même du signifiant. Dans la psychose, la symbolisation ne vient pas intervenir dans la séparation du corps d'avec le réel et la parole devient périlleuse. Alors, pourquoi dire ainsi que c'est politique ?

À notre époque, on nous impose un discours sans extériorité. Ce sont des grilles de lecture fixes qui dictent l'acte clinique, des cotes pathologisantes qui casent le sujet dans un jugement d'anormalité. On se retrouve avec des gens qui, comme à Club Ami, nous arrivent avec des prescriptions qu'on leur a faites après cinq minutes de consultation, prescriptions qu'ils ne comprennent pas. Certains vont même recevoir plus d'une dizaine de diagnostics, qui en définitive se contredisent. La parole n'est pas prise en compte, le sujet est mis aux oubliettes.

La structure minimale ne consiste pas à trouver une réponse aux maux de ses membres, à apposer un savoir analytique sur une expérience en décrétant la vérité dans l'acte ou à répondre à la demande sans concession. Elle est politique parce qu'elle est un terrain de jeu mouvant, changeant, là où la « dit-mansion », comme dit Lacan, peut advenir dans l'exercice même de la parole. Un dire, qui viendrait sortir la personne de son collage avec le réel de la jouissance. À Club Ami, on développe ces dit-mansions dans nos pratiques artistiques, dans la poésie. Je pense à un jeune homme qui s'interrogeait sur son positionnement dans la vie par

10. « Remémorer, répéter, perlaborer », traduction Transa, bulletin n° 7, avril 1985. Cette traduction nous semble la meilleure. Les autres traductions françaises publiées sont moins satisfaisantes, par exemple : « Nous lui permettons l'accès du transfert, cette sorte d'arène, où il lui sera permis de se manifester dans une liberté quasi-totale [...] » (1914 : 113).

rapport à une arborescence de descendances, de filiations et de liens à n'en plus finir. Ça le maintenait dans un état de perplexité qui se traduisait dans son corps par une crispation, la sensation d'être toujours au bord du vertige. Le langage était difficile pour lui parce qu'il avait des conséquences énormes sur cette arborescence: un détail était susceptible de rouvrir un dossier que l'on pensait fermé pour toujours. Le jeune homme s'est mis à dessiner ces mots qu'il prélevait de son corps, à les mettre en relation, même si ça ne semblait pas avoir de sens. En les figurant par le dessin, il a pu les mettre en relation avec le monde d'une autre façon que par la confrontation avec le réel. Et dans le petit théâtre qu'est Club Ami, les dessins sont devenus des textes, et les textes des articles dans les *Cahiers*.

L'accessibilité à cette structure minimale permet d'apparaître autrement que par le diagnostic, car on joue sur une autre logique, celle de l'essai-erreur, de la subtilité du lien social, d'un apparaître qui dépasse les logiques d'exclusion.

M. L.: J'aimerais conclure que, tout au long de ces années, nous avons été plus d'une fois amenés à constater que si l'on voulait rencontrer, dans leur singularité, ceux qui venaient séjourner à L'Éclaircie, cette rencontre ne pouvait s'effectuer qu'en adoptant devant la psychose la position de l'élève plutôt que celle de l'Autre qui sait ce qui est bon et qui veut le « bien » de l'individu. Cette volonté est étouffante, aliénante. Inversement, savoir ne pas savoir relève d'une position éthique et permet de laisser au sujet la part d'invention qui lui revient.

Oui, la psychanalyse est indiquée dans les cas de psychoses. À charge pour ceux qui en ont été témoins de passer le message: qu'elle est une « bonne pratique ».

* * *

William Delisle est psychanalyste à Montréal. Il a exercé comme éducateur spécialisé en soins palliatifs pédiatriques au Phare enfants et familles. Il travaille depuis une décennie au centre de jour alternatif en santé mentale Club Ami, et en est le directeur depuis 2019. Il est membre de l'association du Pont freudien.

Geneviève Houde est psychanalyste à Montréal. Elle a été intervenante à la Maison L'Éclaircie de Montréal de 2008 à 2019, où elle s'est formée à « la pratique à plusieurs » et à la clinique des psychoses. En 2013, elle a cofondé NLS-Québec.

Michèle Lafrance est psychanalyste à Montréal. Elle travaille à L'Éclaircie depuis 1997, et en est la directrice depuis 2008. Elle est membre de l'École de psychanalyse des Forums du champ lacanien (EPFCL), cofondatrice du Pont freudien et du Comité d'organisation des journées d'étude d'orientation psychanalytique (COJEP). Elle a également cofondé, en 1996, TRAME, un service de consultation psychanalytique.

BIBLIOGRAPHIE

- Artières, Philippe, et Jean-François Bert, *Un succès philosophique. L'histoire de la folie à l'âge classique de Michel Foucault*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2011.
- Dolto, Françoise, *Les chemins de l'éducation*, textes recueillis, annotés et présentés par Claude Halmos, Paris, Gallimard, 1994.
- Khan, Masud R., « Être en jachère (examen d'un aspect du loisir) », *L'Arc*, n° 69, 1977.
- Lacan, Jacques, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » [1958], dans *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966.
- Peraldi, François, « L'élangage de la Folie », *Santé mentale au Québec*, vol. 3, n° 1, juin 1978.
- , « La folie comme de raison, la folie des autres », *Santé mentale au Québec*, vol. 11, n° 1, juin 1986.
- Sigmund, Freud, « Remémoration, répétition et élaboration » [1914], dans *La technique psychanalytique*, traduit de l'allemand par Anne Berman, Paris, Presses universitaires de France, 1953, p. 105-115.

Se tenir là où ça parle : la clinique des psychoses comme formation à la psychanalyse

Geneviève Houde

Notre point de départ est le suivant – l'inconscient est là, présent dans la psychose. Les psychanalystes l'admettent, à tort ou à raison, et nous admettons avec eux que c'est en tout cas un point de départ possible. L'inconscient est là, mais ça ne fonctionne pas. Contrairement à ce qu'on avait pu croire, qu'il soit là ne comporte pas par soi-même aucune résolution, bien au contraire, mais une inertie toute spéciale. D'autre part, la psychanalyse ne consiste pas à rendre consciente une pensée, ni moins paradoxales les défenses d'un ego, afin d'obtenir ce qu'on appelle imprudemment son renforcement. Ce rejet des deux voies dans laquelle s'est engagée la psychanalyse [...] va presque de soi dès qu'on approche les psychoses.

— Jacques LACAN, *Le Séminaire, livre III*, [1956] 1981.

Nous sommes quelques psychanalystes lacaniens à contribuer à cet ouvrage, ce qui est pour le moins enthousiasmant. La psychanalyse d'orientation lacanienne est ainsi incluse dans cette grande conversation autour de la psychanalyse au Québec, qui se trouve aujourd'hui à un carrefour : ébranlée par les remaniements des lois et règlements qui régissent le champ de la santé mentale d'un côté et par les diktats des données probantes et du *management* thérapeutique d'un autre, en plus d'être sujette aux critiques du féminisme et des études de genre, la psychanalyse est mise à l'épreuve et forcée à se mettre au travail. Dans ce contexte, portée par un désir de penser la théorisation de la psychanalyse (en particulier lacanienne) et des pratiques qui s'en réclament, j'aimerais proposer une réflexion au sujet de sa transmission au Québec, dans son rapport étroit avec le travail en institution avec les psychoses.

La transmission

La formation de psychanalyste a ceci de spécifique de ne pas être offerte à l'université. Des « écoles » de psychanalyse, en revanche, encadrent la formation des psychanalystes, ce qui vaut aussi bien pour les freudiens que pour les lacaniens, qui prennent part à des séminaires et des journées d'étude pour se former. La communauté psychanalytique dans son ensemble s'entend néanmoins sur le principe que le travail théorique ne suffit pas à préparer à exercer la psychanalyse : porter son analyse suffisamment loin est également nécessaire. Mais l'analyse non plus ne suffit pas.

Une dimension cruciale de la formation se joue néanmoins dans l'analyse, en ce sens que c'est par elle d'abord et avant tout que peut s'opérer, entre autres choses, un démontage du rapport au monde et aux autres – de la structure de l'inconscient, en somme. Bien entendu, si le psychanalyste est lacanien, ses manières de conduire la cure et de se laisser conduire par elle s'orienteront à partir de son champ théorique spécifique. Par exemple, dans mon cas, il est certain que d'avoir passé un certain nombre d'années à m'adresser à des psychanalystes lacaniens a compté dans l'affirmation ultérieure de l'orientation théorico-clinique de ma pratique. Pour autant, et c'est le sens de ma proposition ici, cela ne suffit pas à en rendre compte.

Pour en venir à occuper la place de psychanalyste, il faut au préalable avoir pu construire un bout de savoir relatif à la structure de l'inconscient. Or, appréhender cette structure (c'est la thèse que je défends), requiert un type précis de travail préliminaire, un travail qui excède l'expérience de l'analyse et le cursus de formation théorique.

Le travail en institution

La transmission de la psychanalyse au Québec entretient des liens historiques étroits avec le travail en institution, en psychiatrie, mais aussi au sein d'organismes communautaires nés de la désinstitutionnalisation. C'est le cas en particulier chez les psychanalystes lacaniens. Aussi en trouve-t-on un certain nombre qui se sont formés à la clinique des psychoses – c'est un fait bien connu et observable ailleurs dans le monde. Certes, on ne peut nier les déterminants sociaux qui ont présidé à l'éten due de ce phénomène – la nécessité, pendant longtemps, d'être médecin pour pratiquer la psychanalyse, par exemple. Il demeure que, pour la psychanalyse lacanienne, la clinique des psychoses en institution en tant

que pratique et formation à la psychanalyse se présente en quelque sorte comme nécessaire.

La clinique des psychoses est intervenue dans mon parcours à peine un an après mon entrée en analyse avec une psychanalyste de la Société psychanalytique de Montréal (SPM), soit plusieurs années avant que je ne commence à aller chez un psychanalyste lacanien. En 2008, je faisais mes débuts comme intervenante clinicienne à la Maison L'Éclaircie de Montréal, une ressource d'hébergement en santé mentale orientée par la psychanalyse lacanienne. Pour la première fois, j'avais à ma charge (sans le savoir) ce type de transfert caractéristique : mon affectation au poste d'intervenante, pour les résidents, me liait à l'institution dans ses fonctions, disons-le de manière un peu schématique, de pouvoir disciplinaire et d'abri.

À la Maison L'Éclaircie, nous n'exercions pas la psychanalyse au sens de la cure-type, mais plutôt une « pratique à plusieurs », une clinique qui ne se limite pas aux temps des entretiens, mais se joue dans la vie en communauté et dans le quotidien de chacun. Dans le contexte d'une telle pratique, en quoi l'inventaire des symptômes ou même les déclinaisons nosographiques de la psychose (schizophrénie, paranoïa, etc.) sont-ils susceptibles de nous orienter ? Comme plusieurs résidents sont sujets à des hallucinations ou au délire, en faire état est certainement utile, jusqu'à un certain point, dans la mesure où cela permet de mieux appréhender et tolérer les événements extraordinaires qui font le quotidien de la vie de la maison. Il demeure que, en ce qui concerne l'orientation psychanalytique de cette forme de pratique en institution, l'approche « catégorielle » des psychoses ne nous est pas d'un grand secours : la clinique lacanienne des psychoses est d'abord et avant tout une clinique de l'inconscient, l'accompagnement de chaque résident ayant pour objectifs – les seuls que nous ayons – de repérer les coordonnées des points d'« invivable » propres à chacun qui, lorsqu'ils sont rencontrés, président aux hallucinations et à diverses formes d'atteinte à la vie ; et de chercher avec les résidents des manières d'éviter ou d'adoucir la survenue de ces épisodes.

En 1976, Lacan exhortait les psychanalystes à ne pas reculer devant la psychose¹. La pratique de la psychanalyse consistant précisément à tenir cette position spéciale qui implique *de ne pas reculer* face à la

1. Lors de l'ouverture de la Section clinique du 5 octobre 1976, Lacan indiquait au public qui se trouvait là que « la paranoïa, je veux dire la psychose, est pour Freud absolument fondamentale. La psychose, c'est ce devant quoi un analyste ne doit reculer en aucun cas » (1977).

différence d'un autre – en somme, de se tenir là où *ça parle* –, de manière analogue à l'anthropologue effectuant son « travail de terrain », le psychanalyste se consacre aux mondes de ceux qui s'adressent à lui. Lacan (1981 : 233) indiquait à ce sujet lors de son exposé sur Schreber du 25 avril 1956 : « Nous allons apparemment nous contenter de nous faire les secrétaires de l'aliéné. On emploie d'habitude cette expression pour en faire grief à l'impuissance des aliénistes. Eh bien, non seulement nous nous ferons ses secrétaires, mais nous prendrons ce qu'il raconte au pied de la lettre. »

En écoutant, simplement, plutôt que « d'essayer de repérer à tout prix si l'hallucination est verbale ou sensorielle ou non sensorielle », disait Lacan (1981 : 234), on obtient quelque chose de plus vivant. Et si toutefois il persista à penser une différence radicale entre névrose et psychose², ce n'est pas, avant tout, pour faire exister des catégories comme telles, qui seraient à articuler au normal et au pathologique : cette distinction résulte plutôt (et rend plutôt compte) d'une théorie du signifiant³, au sens où il a pu formuler que « l'inconscient est structuré comme un langage » (1973 : 23)⁴. Selon la théorisation qu'en fait Lacan, la distinction psychose/névrose répond à une distinction entre différentes modalités de rapport au signifiant. Dans cette optique, les psychoses ne sont plus comprises seulement comme des manières de se comporter ou de souffrir, ce sont des manières de *composer* avec le signifiant.

La psychose se caractérise par la prégnance du « signifiant comme existant synchroniquement », c'est-à-dire que « certains de ses éléments s'isolent, s'alourdissent, prennent une valeur, une force d'inertie particulière, se chargent de signification, d'une signification tout court » (Lacan, 1981 : 66). Pour le psychotique, l'expérience du monde se trouve ainsi marquée par la survenue d'événements où, tout à coup, certains signifiants se détachent de toute autre signification que celles qu'ils recèlent en eux-mêmes. De manière caractéristique, ces événements sont vécus

2. Dans son premier enseignement du moins, puisque se dégage ensuite une théorie plus continuïste.

3. Dans *Le Séminaire, livre III*, relativement à cette distinction psychose/névrose, Lacan indique que « [c]e n'est pas pour de simples satisfactions de nosographe que nous nous attaquons à la distinction des névroses et des psychoses. Cette distinction n'est que trop évidente. C'est en rapprochant l'une de l'autre, qu'apparaissent, des rapports, des symétries, des oppositions, qui nous permettront d'échafauder pour la psychose une structure recevable » (1981 : 164).

4. Durant la séance du 15 février 1956 de son séminaire, Lacan exprimait déjà en une formule analogue que « [s]i la psychanalyse habite le langage, elle ne saurait sans s'altérer le méconnaître en son discours » (1981 : 164).

sur le mode de la perplexité, de la persécution, voire de la menace, et ils dépossèdent le sujet de toute capacité à s'engager dans le monde. Bref, la psychose se soutient d'un rapport précis du sujet au langage, et ce rapport, on peut le déduire si l'on sait écouter.

Ainsi, la théorie lacanienne du signifiant fournit un point par lequel on peut appréhender les manières d'être au monde des sujets psychotiques, dont leurs symptômes. Ceux-ci renvoient à une certaine forme de rapports aux signifiants, caractérisée notamment par le fait que le refoulement ne vient pas prendre en charge ces signifiants, lesquels laissent le sujet sans recours face à leur caractère énigmatique – quand, dans la psychose, un signifiant inassimilable fait retour sous forme de voix, par exemple.

Cherchant à appuyer l'idée selon laquelle la clinique des psychoses constitue en quelque sorte un passage obligé pour les psychanalystes lacaniens en formation, quelle ne fut pas ma surprise de trouver cette indication sous la plume de Lacan ([1955-1956] 1981: 24): s'occuper de la paranoïa est nécessaire à «l'élaboration» et «la mise en exercice des notions freudiennes et du même coup de notre formation à l'analyse»! Cette indication de Lacan éclaire un tant soit peu son exhortation à ce que les psychanalystes ne reculent pas devant la psychose, à savoir que, en plus de pointer une éthique – l'accueil de tout sujet, sans discrimination, soit-il psychotique –, elle constitue une invitation à se laisser enseigner par la psychose. Si, comme le suggère Freud, le rêve est «la voie royale de l'inconscient», il en existe pourtant d'autres. Pour Lacan, c'est la psychose.

Dans la psychose, l'inconscient se présente «à ciel ouvert»: le refoulement ne venant pas voiler ce qui, pour chacun, fait le sel de l'existence. De ce fait, lorsque nous exerçons la psychanalyse auprès de sujets psychotiques, nous n'avons pas à attendre patiemment la survenue du retour du refoulé – le rêve, le mot d'esprit et le lapsus, notamment. L'inconscient est là. L'hallucination en est le cas le plus manifeste où, tout à coup, la prégnance de l'inconscient est telle qu'il «s'entend». De sorte que c'est par l'attention à ce qu'il y a de plus singulier dans la parole de chacun que l'on peut repérer les manières différentes qu'a l'inconscient de se présenter dans la psychose et dans la névrose: les phénomènes de langage caractéristiques de la psychose ayant en propre de donner à voir (ou plutôt à entendre) l'irruption sans filtre de l'inconscient, le travail auprès de sujets psychotiques peut être pensé comme la «voie royale» de l'inconscient⁵.

5. Lacan formule à cet effet que «[l]a promotion, la mise en valeur dans la psychose des phénomènes de langage est pour nous le plus fécond des enseignements» (1981: 164).

La clinique psychanalytique se réinvente à chaque psychanalyse. Suivant le même principe, tout intervenant engagé dans une clinique à plusieurs, telle qu'on la pratique à la Maison L'Éclaircie, la réinvente. De sorte que même si l'institution peut paraître offrir un contexte clinique monotone, les pratiques qui y ont cours demeurent des pratiques de l'inédit : quelle que soit la position du sujet dans la structure de l'inconscient (psychose ou névrose), il n'y a de clinique psychanalytique que de l'invention.

Quant aux « institutions⁶ » comme telles, elles sont nécessaires à la formation des psychanalystes, car c'est en ces lieux qu'il est possible de rencontrer des sujets psychotiques qui présentent un rapport au langage des plus caractéristique. En outre, le dispositif de la psychanalyse « à plusieurs » engage des modalités de maniements du transfert qui ouvrent à la transmission, les réunions entre collègues faisant office de soutien, éventuellement, au devenir-analyste.

De sorte que la clinique des psychoses, telle qu'on la pratique en institution n'est pas à concevoir comme une « spécialisation » : par sa mise en jeu de pratiques d'invention, d'écoute de l'inconscient à ciel ouvert et de maniement du transfert, elle constitue une formation privilégiée pour la pratique de la psychanalyse auprès de tout sujet.

BIBLIOGRAPHIE

- Lacan, Jacques, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *La Psychanalyse*, n° 1, 1956, p. 81-166.
- , « Ouverture de la Section clinique », *Ornicar ? Revue du champ freudien*, n° 9, 1977, p. 7-14.
- , *Le Séminaire, livre III : Les psychoses (1955-1956)*, Paris, Éditions du Seuil, 1981.
- , *Le Séminaire, livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964)*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.

6. Je désigne par le terme « institution » des lieux d'accueil, tels que la Maison L'Éclaircie et Club Ami.

Des pulsions à l'affectivité : la psychothérapie fondée sur la perspective psychanalytique des systèmes intersubjectifs au Québec

Conrad Lecomte et Annette Richard¹

L'homme est dans le monde et il ne peut se connaître lui-même que dans le monde.

— Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, 1945.

Ce chapitre décrit nos observations et notre expérience des débuts puis de l'évolution de la psychothérapie fondée sur la perspective psychanalytique des systèmes intersubjectifs telle qu'elle s'est implantée au Québec. Cette approche de la psychothérapie prend appui sur une démarche phénoménologique contextualisée, centrée sur l'exploration et l'illumination du monde d'expériences subjectives de la personne tel qu'il s'organise à l'intérieur de ses contextes d'expériences relationnelles constitutives au fil du temps. Elle consiste à sonder le champ intersubjectif constitué par l'interaction de deux univers subjectifs structurés de manière différente, ceux du psychothérapeute et du patient. Commençons par décrire comment cette approche a émergé au Québec.

Perspective historique

Bien qu'il soit trop long de retracer toutes les étapes du développement de la psychothérapie, il nous semble pertinent de souligner que tout

1. Avec la collaboration de Anne Brault-Labbé et David Poulin-Latulippe. Marie Noël et Joanie Poirier, qui ont rédigé le chapitre suivant, ont aussi collaboré aux échanges qui ont mené à l'écriture de ce texte-ci.

débute avec la psychanalyse qui, dès ses premières formulations théoriques, suscite des tensions entre ses protagonistes. Au fil des années, ces tensions et ces dissensions favorisent l'émergence de diverses formes de psychothérapie. Au Québec et aux États-Unis, l'évolution de la psychothérapie dans la dernière moitié du *xx*^e siècle, selon l'expérience que nous en avons faite, semble se caractériser par des polarisations entre les approches d'orientation psychanalytique, comportementale-cognitive et humaniste-existentielle. Quoique critique du réductionnisme physiologique et statistique, l'approche psychanalytique préconisait une posture objective, générique, capable de détachement scientifique par sa neutralité et sa retenue, posture que l'on peut qualifier d'« épistémologie objectiviste ». De son côté, l'approche comportementale récusait la validité de toute expérience subjective, aussi bien de la part du patient que du psychothérapeute, en accordant une place déterminante aux comportements observés. Pour ces deux courants, le psychothérapeute était défini comme un expert qui observe, analyse et intervient. Plusieurs années plus tard, Robert D. Stolorow et George E. Atwood (1992) décriront cette pratique comme une « psychologie à une personne », conçue et appliquée par le psychothérapeute.

La psychothérapie humaniste-existentielle, apparue vers la moitié du *xx*^e siècle, représente un tournant subjectiviste. Pour des raisons diverses, elle répond alors davantage à ce que nous recherchons et nous y adhérons. Elle propose une revalorisation du sujet de l'expérience et une mise en relief de la réalité phénoménologique. Au lieu de se limiter au déterminisme du passé ou de l'environnement, cette approche s'intéresse aux ressources et au processus du patient en devenir (Rogers, 1951). Une remise en question des rôles en psychothérapie en résulte : dans une psychothérapie centrée sur l'expérience du patient, dont il est l'expert, celui-ci redécouvre sa motivation profonde d'actualisation grâce aux conditions d'empathie et d'acceptation inconditionnelle qui lui sont offertes par le psychothérapeute.

Lorsque Hans Jürgen Eysenck a déclaré en 1956 que les effets de la psychothérapie d'orientation analytique n'étaient pas plus probants que ceux dus au simple passage du temps, démontrer l'efficacité de la psychothérapie est devenu un enjeu existentiel. C'est avec un grand soupir de soulagement que les psychothérapeutes ont accueilli les résultats de la première méta-analyse en psychothérapie, qui concluait de façon claire à l'efficacité de cette dernière (Smith et Glass, 1977). Plus encore, on n'y a observé aucune différence significative entre les approches étudiées. Certains n'ont jamais vraiment accepté cette équivalence. D'autres y ont

vu une piste de réflexion et d'investigation pour mieux comprendre les facteurs explicatifs de l'efficacité, et une voie possible de rapprochement et de dialogue entre les approches (Lecomte et Castonguay, 1983).

Malheureusement, ces débuts de dialogue ont vite connu de sérieuses secousses quand, à la suite de pressions socioéconomiques, la psychothérapie s'est convertie à une pratique fondée sur des traitements psychothérapeutiques spécifiques soutenus empiriquement pour des problèmes spécifiques. Ces tensions entre les approches ainsi que cette course aux traitements dits « validés empiriquement » et aux données probantes ont occulté certains résultats importants de ces mêmes recherches : ceux indiquant clairement que les facteurs qui expliquent le plus la variabilité des résultats en psychothérapie sont la relation thérapeutique, les caractéristiques du psychothérapeute et du patient, et non l'approche adoptée.

C'est dans ce contexte que, poursuivant notre démarche phénoménologique centrée sur la relation thérapeutique, les caractéristiques du psychothérapeute et du patient, nous nous heurtons à certaines limites de la psychothérapie humaniste-existentielle (Lecomte et Richard, 1999; Richard, 1999). Nous découvrons alors, dans les écrits de Kohut (1959; 1974; 1977), une théorie psychanalytique en phase avec les prémisses de la psychologie humaniste-existentielle, centrée sur la compréhension empathique de l'expérience du patient, soit la psychologie psychanalytique du soi. En outre, ces textes nous offrent une théorie du développement sain et pathologique plus élaborée et plus substantielle que celle de la psychologie humaniste-existentielle, une explication profonde de la difficulté de changer liée à la dimension répétitive dans l'expérience transférentielle, et une analyse fine de l'importance développementale de l'expérience de la relation entre le patient et son thérapeute.

Nous nous engageons alors dans un travail de rapprochement et d'intégration entre l'approche rogérienne et la psychologie du soi. Assez rapidement, ce travail met en lumière pour nous une articulation théorique des résultats des recherches nommés ci-dessus. La nécessité d'une psychologie « à deux personnes » s'impose à nous : nous adhérons au paradigme d'une psychothérapie intersubjective fondée sur l'interaction de deux univers subjectifs organisés de manière différente à l'intérieur d'un champ intersubjectif (Stolorow, 1997). Le mythe idéalisant du psychothérapeute expert, neutre et objectif, ou, à l'inverse, celui du psychothérapeute empathique générique s'évanouissent. Le psychothérapeute retrouve sa subjectivité en interaction avec celle du patient dans l'expérience réfléchie de sa propre vulnérabilité. L'apport du prisme conceptuel

de l'intersubjectivité vient éclairer et enrichir cette perspective: une vision du processus de participation du psychothérapeute au dialogue affectif avec la personne qui lui demande de l'aide, dans le cadre d'une psychothérapie pleinement relationnelle.

De ce travail naîtra une formation universitaire aux études de deuxièmes et troisièmes cycles du programme de psychologie du counseling au Département de psychologie de l'Université de Montréal, sous la direction de Conrad Lecomte et avec la collaboration d'Annette Richard. Ce programme propose une formation théorique et pratique à la psychothérapie fondée sur la théorie des systèmes intersubjectifs (Atwood et Stolorow, 1984 ; Stolorow et Atwood, 1992). Il a connu son apogée de 1989 à 2003. En 2003, il fut dilué dans la grande vague de reconnaissance des programmes de formation à la psychothérapie, fondée sur les critères et standards plutôt empiriques de la Société canadienne de psychologie, à l'image de l'Association américaine de psychologie.

En réaction à ce changement important, et pour répondre aux besoins et demandes d'approfondissement et de consolidation des connaissances précédemment prises en charge par le programme de psychologie du counseling, un regroupement s'est formé, d'abord entre des professeurs et d'anciens étudiants diplômés de ce cursus, et par la suite, d'autres psychothérapeutes issus de diverses approches. Pour lui donner des assises formelles, le Groupe d'étude sur l'intersubjectivité (GEI) fut fondé en 2004 par Annette Richard et Conrad Lecomte. Sous l'impulsion d'Annette Richard, ce groupe d'étude a connu une reconnaissance professionnelle en devenant membre institutionnel de l'International Association for Psychoanalytic Self Psychology (IAPSP). Depuis maintenant vingt ans, le GEI est un lieu de réflexions théoriques et cliniques ; plusieurs activités sont organisées chaque année pour approfondir des thèmes importants liés à l'intersubjectivité. Depuis 2021, grâce à l'initiative de Joanie Poirier, Aurélie Claing et Isabelle Boutin-Delisle, doctorantes en psychologie à l'Université de Sherbrooke, et sous le mentorat de leur professeure Anne Brault-Labbé, le Groupe de rencontres intersubjectives (GRI) offre un lieu d'échanges entre jeunes thérapeutes intéressés par cette même perspective.

Après ce survol historique, il semble pertinent de préciser en quoi l'approche analytique des systèmes intersubjectifs offre à la psychanalyse un cadre phénoménologique contextualisé de l'affect cohérent avec le tournant relationnel.

La théorie des systèmes intersubjectifs : un aperçu

La célèbre remarque de Donald Woods Winnicott (1965 : 39) : « Un bébé seul, ça n'existe pas », indiquant que la mère et le bébé forment un système vivant, marque l'émergence d'une approche sensible aux systèmes relationnels. Celle-ci a pris plusieurs formes en psychologie, en psychanalyse et dans les recherches sur le développement infantile (par exemple, Fairbairn, 1954 ; Sander, 1988 ; Mitchell, 1997 ; Stolorow et Atwood, 1992). Ce tournant relationnel s'est cristallisé dans une pluralité de perspectives psychanalytiques sous le vocable général de « psychanalyse relationnelle ». Alors que certains intègrent la métapsychologie freudienne au courant relationnel, d'autres, comme Christopher Bollas, Anne Alvarez, Daniel N. Stern et le Boston Change Process Study Group, s'appuient plutôt sur une démarche phénoménologique pour étudier comment se développe et s'organise l'expérience humaine consciente et inconsciente. Dans ce courant, la psychologie du soi intersubjective propose un contextualisme phénoménologique de l'affect. Cette approche contraste radicalement avec la vision prédominante selon laquelle l'individu est fondamentalement seul, une position que Stolorow et Atwood (1992 : 7) désignent comme « le mythe de l'esprit isolé » issu du cartésianisme, caractérisant certains courants analytiques tout autant que l'individualisme de notre culture occidentale.

Cette nouvelle vision ontologique de la personne s'inscrit dans une révolution épistémologique de la science fondée sur la pleine reconnaissance du principe d'incertitude de Werner Heisenberg, selon lequel, dans sa recherche de connaissances scientifiques, l'observé est influencé et façonné par l'observateur. Cette vision postmoderne invite à une posture d'humilité, comme l'écrit Donna M. Orange : « [...] nous reconnaissons que notre connaissance de toute chose est *perspectiviste* et donc nécessairement incomplète » (1995 : 1 ; nous traduisons), d'où, selon Lecomte, « l'impossibilité de se défaire de soi » (1999 : 37), ou encore, selon Coburn, « notre ineptie épistémologique » (2014 : 4).

Se réclamant d'une phénoménologie psychanalytique, la théorie de l'intersubjectivité² est issue de l'analyse psychobiographique des

2. Il est important de noter que l'utilisation du terme « intersubjectif » ou « intersubjectivité » est différente ici des conceptions qu'en ont certains autres auteurs, chez qui ces termes renvoient à un type particulier d'expérience et à une forme de relation à l'autre associée à un accomplissement développemental, la capacité à reconnaître la subjectivité de l'autre, qui nous reconnaît en tant que sujet. Elle se distingue également de la théorie systémique familiale, centrée sur l'interaction des comportements entre des individus fondamentalement séparés. L'« intersubjectivité » se définit ici comme tout champ psycho-

métapsychologies psychanalytiques et de leurs auteurs. Atwood et Stolorow (1993 [1979]) font ressortir l'influence importante des enjeux subjectifs des auteurs étudiés, soit Sigmund Freud, Carl Gustav Jung, Wilhelm Reich et Otto Rank, dans la construction de leurs métapsychologies respectives. Ils soulignent la différence fondamentale qui existe entre la manière dont les choses fonctionnent, soit le discours *explicatif*, et la manière dont on les vit, soit le discours *descriptif* de l'expérience. Par exemple, le théoricien qui se sent seul pourrait croire que c'est une condition explicative fondamentale de l'existence humaine, alors que cette *expérience* se serait constituée dans ses contextes relationnels particuliers. Les deux auteurs avancent que l'absence de distinction entre ces niveaux de discours explique la prolifération des métapsychologies divergentes et polarisées. Cette constatation les mènera à tenter d'élaborer une théorie explicative de cette subjectivité elle-même, entièrement consacrée au processus d'émergence et de développement de l'expérience subjective à l'intérieur de ses contextes relationnels, libérée des réifications métaphysiques et de leur universalisation (Atwood et Stolorow, 1984).

Atwood et Stolorow remplacent la primauté motivationnelle des pulsions intrapsychiques par celle de l'affect dans le développement (Socarides et Stolorow, 1984-1985), mettant ainsi l'accent sur l'expérience émotionnelle subjective qui se constitue dès la naissance et au cours de toute la vie à l'intérieur des systèmes relationnels. Ce changement leur permet de contextualiser tous les phénomènes, traditionnellement décrits en psychanalyse comme provenant de l'intérieur du patient, tels que le conflit psychologique, le traumatisme, les défenses et résistances, et l'inconscient dynamique lui-même.

Poursuivant leur mise en contexte explicative et descriptive de la subjectivité, ces auteurs proposent de remplacer les structures métapsychologiques réifiées du ça, du moi et du surmoi par le concept d'un « monde d'expériences personnelles », constitué par des principes invariants, c'est-à-dire des *patterns* thématiques dérivés des interactions affectives répétées de la personne depuis le début de sa vie à l'intérieur des systèmes intersubjectifs (Atwood et Stolorow, 1984). Ces principes structurants ne deviennent conscients qu'au prix d'un grand effort, et correspondent à ce qu'ils nomment l'« inconscient préreflexif », à distinguer de l'« inconscient dynamique ». Ils reformulent cette idée en la contextualisant : les défaillances de l'entourage, qui échoue à répondre

logique formé par des subjectivités différentes qui s'interpénètrent et interagissent, quel que soit leur niveau de développement.

aux états affectifs de l'enfant, laissent ceux-ci non intégrés et menaçants pour le sens de soi et ses liens essentiels à l'autre; on ne parle pas de «refoulement de pulsions», mais d'«états affectifs dissociés et conflictuels». La formation de l'inconscience dynamique serait donc intimement liée aux expériences d'harmonisation et de désharmonisation affective de la prime enfance. La frontière entre la conscience et l'inconscient fluctuerait en fonction des contextes intersubjectifs particuliers. L'inconscient se manifesterait dans la situation thérapeutique sous la forme d'expériences transférentielles et contre-transférentielles. L'interaction entre les activités organisatrices non conscientes du patient et du thérapeute – l'expérience «cotransférentielle» (Orange, 1995: 72; nous traduisons) – constitue ce qu'ils appellent un «système intersubjectif». Le transfert ne dépendrait pas uniquement de l'histoire du patient, mais il serait coconstruit avec le contre-transfert du psychothérapeute.

Cette mise en contexte radicale transforme l'herméneutique de suspicion (Ricœur, 1990), présente dans certains courants analytiques, en une attitude herméneutique de confiance, selon l'esprit de Hans Georg Gadamer. Elle préconise la recherche de dialogue dans la quête de sens (Orange, 1995). Bien qu'asymétrique, le champ intersubjectif est mutuellement constitué par le patient et le psychothérapeute. Il se vit dans l'interaction de deux mondes subjectifs en quête d'harmonisation somato-affective et, en ce sens, représente souvent une deuxième chance développementale inespérée pour le patient, mais suscite aussi l'appréhension de revivre l'échec de cette harmonisation, ce qui confirmerait ses convictions ou principes organisant les plus négatifs.

L'application de la théorie des systèmes dynamiques non linéaires, aussi appelée «théorie de la complexité», aux systèmes intersubjectifs a considérablement fait avancer le paradigme des systèmes intersubjectifs (Stolorow, 1997; Coburn, 2014). Elle est venue l'enrichir en lui offrant de nouvelles métaphores pour saisir et expliquer les phénomènes humains, leur émergence, leur développement, leur transformation, et pour comprendre l'action et le changement psychothérapeutiques (Stolorow, 1997). Provenant de disciplines scientifiques très diverses, la théorie de la complexité appliquée à la psychanalyse ne se préoccupe pas des connexions de cause à effet uniques et linéaires entre des phénomènes isolés, mais s'intéresse plutôt aux relations multiples et enchevêtrées entre les phénomènes explorés. Au-delà de l'interaction intersubjective, elle s'applique à tout système vivant, toute forme de vie. C'est une vision de systèmes vivants complexes, «ouverts» plutôt que «fermés», qui s'interpénètrent, s'auto-organisent continuellement et

se développent en interaction vers toujours plus de complexité. Le développement et la transformation d'un système ouvert sont fluides, dynamiques, désordonnés, sensibles au contexte, lui-même relativement imprévisible, d'apparence chaotique et aléatoire. Le changement est ici perçu comme émergent et sans destination prédéterminée, contrairement aux modèles de développement linéaire et ordonné inhérent à certaines théories qui présumaient une progression développementale téléologique et épigénétique.

Où en sommes-nous ?

Ces propositions permettent de se positionner au plus près de la complexité et de l'unicité de l'expérience subjective de chaque personne, la nôtre tout autant que celle du patient, tout en rendant compte de son ambiguïté comme de l'incertitude du changement et de notre compréhension. La théorie des systèmes intersubjectifs situe radicalement la réalité subjective des personnes dans leur histoire émotionnelle et dans leurs contextes relationnels constitutifs, permettant d'expliquer son émergence et ses transformations. S'engager dans une telle démarche, c'est saisir l'importance de la mutualité dans le lien thérapeutique, l'irréductible subjectivité de la situation, et l'absence de règle, critère ou technique standard. Bien qu'utiles, le cadre et la technique ne sont plus au premier plan, la condition d'émergence de l'expérience du patient se faisant d'abord dans un processus dialogique de validation et de compréhension empathique.

Détailler les implications de cette théorie en psychothérapie, entre autres pour la pratique, la recherche et la formation, dépasse les objectifs de ce texte. Disons d'emblée que même si ce nouveau paradigme s'est révélé « cliniquement extrêmement utile » (Coburn, 2014 : 5 ; nous traduisons), il n'en demeure pas moins que l'appropriation de l'incertitude et de l'imprévisibilité qu'il impose peut être extrêmement déstabilisant pour le clinicien. Comment ne pas se sentir submergés par le vertige d'une anxiété cartésienne liée à nos états vulnérables d'incertitude ? Comment s'empêcher de rechercher encore des certitudes absolues, universelles ? Comment tenir nos théories cliniques légèrement et de manière failliable (Orange, 1995) ?

Bref, la théorie des systèmes intersubjectifs nous amène à reconnaître : 1) que le psychothérapeute et le patient forment un système dyadique intersubjectif inséparable, s'inscrivant dans un ensemble de mondes qui s'interpénètrent ; 2) que la compréhension de l'expérience subjective du

patient est *coconstruite* et inséparable du système intersubjectif au sein duquel elle émerge; 3) que les mondes externes (l'interpersonnel) et les mondes internes (l'intrapsychique) sont inséparables, fondamentalement coordonnés et réciproques dans le changement développemental et thérapeutique (l'intersubjectivité contextualise et incarne l'intrapsychique); 4) que la situation thérapeutique est constituée par l'intersection de deux mondes subjectifs organisés de manière différente dans laquelle aucun des deux participants n'a une vision privilégiée de la réalité (principe épistémologique perspectiviste).

Soulignons que la « sensibilité à la complexité » transforme les attitudes du psychothérapeute (Coburn, 2014 : 6; nous traduisons). Elle aide à reconnaître que le patient et son psychothérapeute sont toujours profondément *situés* dans un monde qui les façonne et qu'ils peuvent aussi influencer, à condition de *re-connaître* leur inéluctable insertion dans ce monde et d'embrasser la vulnérabilité parfois intolérable de leur dépendance aux contextes de l'existence humaine, ce que Stolorow et Atwood, paraphrasant Milan Kundera, appellent « l'insoutenable insertion de l'Être » (1992 : 22; nous traduisons). En psychothérapie, le thérapeute comme le patient ne peuvent échapper à cet état, ce fait d'être personnellement situés dans le monde, ni se soustraire à ses limites, d'où la nécessité pour le thérapeute d'une constante mise à jour, assortie d'une réflexion sur les prémisses qui organisent son expérience et son comportement. « Les personnes ne changent pas seules, les systèmes changent, et ce, sur de multiples plans » (Coburn, 2014 : 24; nous traduisons).

Cette vision du monde et de l'existence humaine nous semble actuellement des plus pertinentes dans un contexte mondial de crises climatiques, de montée du fascisme et d'autres menaces à notre existence sur Terre.

* * *

Conrad Lecomte est professeur titulaire à la retraite du Département de psychologie de l'Université de Montréal. Il a également été professeur associé à l'Université de Sherbrooke, à l'Université du Québec à Montréal et à l'Université Paris 8. Il s'intéresse aux facteurs explicatifs du changement thérapeutique, ainsi qu'à la supervision et à la formation clinique. Il a été lauréat du prix Mailloux de l'OPQ en 2012 et s'est vu attribuer un doctorat honorifique de l'Université de Sherbrooke en 2014.

Annette Richard, L. Ph. (Ps.), est psychologue en pratique privée à Montréal. Elle a été chargée de cours au Département de psychologie de l'Université de Montréal, corédactrice du périodique *Psychoanalysis, Self and Context*, et est cofondatrice du Groupe d'étude sur l'intersubjectivité (GEI).

BIBLIOGRAPHIE

- Atwood, George E., et Robert D. Stolorow, *Faces in a Cloud. Intersubjectivity in Personality Theory*, Northvale, Jason Aronson, [1993] 1999.
- , *Structures of Subjectivity. Explorations in Psychoanalytic Phenomenology*, Hillsdale, Analytic Press, 1984.
- Coburn, William J., *Psychoanalytic Complexity. Clinical Attitudes for Therapeutic Change*, Londres, Routledge, 2014.
- Fairbairn, William Ronald Dodds, *Psychoanalytic Studies of the Personality*, New York, Basic Books, 1954.
- Kohut, Heinz, « Introspection, empathy, and psychoanalysis. An examination of the relationship between mode of observation and theory », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, vol. 7, n° 3, 1959, p. 459-483.
- , *The Analysis of the Self*, New York, International Universities Press, 1974.
- , *The Restoration of the Self*, Madison, International Universities Press, 1977.
- Lecomte, Conrad, « Face à la complexité et à l'incertitude: l'impossibilité de se défaire de soi », *Revue québécoise de psychologie*, vol. 20, n° 2, 1999, p. 37-63.
- , et Louis Georges Castonguay, *Rapprochement et intégration en psychothérapie. Psychanalyse, behaviorisme et humanisme*, Montréal, Gaétan Morin, 1983.
- , et Annette Richard, « La psychothérapie humaniste-existentielle d'hier à demain. Épilogue », *Revue québécoise de psychologie*, vol. 20, n° 2, 1999, p. 189-204.
- Mitchell, Stephen A., *Influence and Autonomy in Psychoanalysis*, Hillsdale, Analytic Press, 1997.
- Orange, Donna M., *Emotional Understanding. Studies in Psychoanalytic Epistemology*, Hillsdale, Analytic Press, 1995.
- Richard, Annette, « Un parcours humaniste-existential. Les dérapages d'un idéal », *Revue québécoise de psychologie*, vol. 20, n° 2, 1999, p. 162-188.
- Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.
- Rogers, Carl Ransom, *Client-Centered Therapy. Its Current Practice, Implications and Theory*, Boston, Houghton Mifflin, 1951.
- Sander, Louis W., « The event-structure of regulation in the neonate-caregiver system as biological background for early organization of psychic structure », *Progress in Self Psychology*, vol. 3, 1988, p. 43-47.
- Smith, Mary L., et Gene V. Glass, « Meta-analysis of psychotherapy outcome studies », *American Psychologist*, vol. 32, n° 9, 1977, p. 752-760.
- Stolorow, Robert D., « Dynamic, dyadic, intersubjective systems. An evolving paradigm for psychoanalysis », *Psychoanalytic Psychology*, vol. 14, n° 3, 1997, p. 337-346.

- , et George E. Atwood, *Contexts of Being. The Intersubjective Foundations of Psychological Life*, Hillsdale, Analytic Press, 1992.
- , et Daphne D. Socarides, «Affects and selfobjects», *Annual of Psychoanalysis*, n^{os} 12-13, 1984-1985, p. 105-119.
- Winnicott, Donald Woods, *The Maturational Processes and the Facilitating Environment*, Madison, International Universities Press, 1965.

À travers le prisme de l'intersubjectivité : une perspective phénoménologique psychanalytique

Marie Noël et Joanie Poirier¹

Donc nous pensons que nous vivons de manière séparée
Parce que nous avons deux jambes, un cerveau et un cœur
Nous appartenons tous à tout
Aux ventouses du poulpe et à l'aile de la buse
À la trompe de l'éléphant et au dard de l'abeille bourdonnante
Des choses qui sortent, des choses qui entrent
Je fais juste partie d'un tout
Je fais juste partie d'un tout²

— Peter GABRIEL, *i/o*, 2023.

Pratiquer une psychothérapie centrée sur le changement profond dans le contexte sociétal actuel, orienté vers une « technicalisation » du bien-être, de la relation d'aide et de notre profession sur fond de crises planétaires, relève souvent du défi et peut constituer un acte de résistance en soi, aussi bien pour le patient que pour le thérapeute. C'est qu'au-delà du traitement des symptômes, la possibilité de chercher un sens à notre expérience d'humain dans le monde et de trouver un espace pour favoriser la

1. Avec la collaboration de Anne Brault-Labbé, Conrad Lecomte, David Poulin-Latulippe et Annette Richard. Anne Brault-Labbé est psychologue et professeure titulaire au Département de psychologie de l'Université de Sherbrooke. Depuis plus de quinze ans, les enjeux relationnels de la psychothérapie dans une perspective intersubjective occupent une place centrale dans ses activités d'enseignement et de supervision clinique auprès de thérapeutes en formation ou en début de pratique.

2. « *So we think we really live apart / Because we've got two legs, a brain, and a heart / We all belong to everything / To the octopus' suckers and the buzzard's wing / To the elephant's trunk and buzzing bee's sting / Stuff coming out, stuff going in / I'm just a part of everything / I'm just a part of everything.* » Nous traduisons.

rencontre en soi et avec les autres amène aussi la possibilité, à petite échelle, de changer les choses et de créer un monde meilleur, un individu à la fois.

« L'empathie peut changer le monde », écrivait Barbara Krüger, artiste visuelle de performance, dans le métro de Berlin, en 1994. C'est le pari que semble avoir relevé, entre autres, Heinz Kohut, psychanalyste, père du modèle de la psychologie du soi, deux décennies plus tôt (1971, 1977), en proposant un changement de posture, majeur pour l'époque, dans la manière de pratiquer la psychothérapie psychanalytique. En mettant l'accent sur l'expérience d'empathie dans le traitement, il se rapprochait de l'idéologie des courants humanistes-existentiels bien en vogue à ce moment et plaçait l'attention sur l'expérience de la relation, qu'il percevait comme le cœur de l'action thérapeutique. La petite histoire raconte que face à l'aliénation que lui fit subir sa communauté de pratique, il se serait un peu rétracté, pour affirmer peut-être moins timidement ce point de vue vers la fin de sa vie.

Les théoriciens de la psychanalyse intersubjective (Robert D. Stolorow, George E. Atwood, Bernard Brandchaft, Donna M. Orange, Roger Frie, William J. Coburn et bien d'autres) – courant de pensée qui s'est joint à la psychologie du soi et dont la perspective amène un changement radical de posture pour le thérapeute qui l'incarne – ne démentiraient sans doute pas l'affirmation de Krüger, mais en appelleraient peut-être à davantage de prudence, privilégiant une démarche plus modeste, qui n'ambitionnerait pas de changer le monde. Le monde, ils en font partie. Ne le contrôlent pas. Ils le hument humblement, s'y collent et y vivent, l'habitent. « *To dwell with* », dit bien la langue anglaise. Parfois, quelque chose d'inattendu se produit quand cette présence radicale, mais sensible donne lieu à un échange et une rencontre véritable. Dialoguer. Être influencé, touché et transformé.

Pratiquer selon une perspective psychanalytique intersubjective

La théorie des systèmes intersubjectifs (TSI) est une métathéorie (une théorie sur le processus d'élaboration des savoirs) qui a ses conceptualisations propres, sur lesquelles le thérapeute peut s'appuyer pour comprendre les processus de l'expérience humaine et de l'interaction. Elle postule que l'expérience humaine se constitue en relation, en partant des relations primaires d'attachement et de ce qui s'y est appris, construit et organisé au fil des années du développement de l'individu et des systèmes dans lesquels il évolue. Soulignons que ces conceptualisations sont

construites de manière phénoménologique, soit *descriptive*, de sorte que thérapeute et patient puissent adopter un langage au plus près de l'expérience vécue par le patient ; elles ne constituent pas des catégories définies universellement. Il en va de même pour les concepts sur lesquels s'appuie le clinicien afin de situer ses interventions, de nourrir sa qualité de présence et de développer sa conscience réflexive de soi en action (Lecomte et autres, 2004).

En ce qui a trait à la manière dont le psychisme du patient est organisé, dans son rapport à lui-même et au monde, nous parlerons par exemple de « convictions ou conclusions émotionnelles » (Buirski et Haglund, 2009) construites à partir des interactions telles que les vit le patient dans son expérience consciente (explicite, symbolisée) et inconsciente (implicite, procédurale [Beebe et Lachmann, 1998]). En ce qui a trait à la démarche du thérapeute, nous parlerons d'attitudes et de postures, décrites de manière *expérientielle* (faillibilité, empathie, etc.) et lui permettant de saisir, pas uniquement de manière *conceptuelle*, mais surtout de manière *participante*, comment se déploie l'expérience des partenaires de la dyade, comment ils interagissent et évoluent au fil du temps (Orange, 2009).

Au cœur de l'action thérapeutique se trouve la tension entre les espoirs développementaux du patient et ses craintes ou attentes (redoutées de manière plus ou moins consciente) de répétition sur le plan relationnel (*patterns* d'interaction connus, blessures). Thérapeute et patient navigueront dans la complexité de cette tension dialectique, s'activant ou se *ré-activant*, selon les fluctuations du lien, les ruptures empathiques et leurs réparations, donnant lieu à ce que l'on espère être une expérience relationnelle transformatrice. Cette tension est présente aussi pour le thérapeute, sans par ailleurs faire l'objet de la thérapie, qui sera orientée sur l'expérience du patient (Hagman, Paul et Zimmermann, 2019).

En s'intéressant à ces aspects du savoir-être, souvent nommés dans d'autres approches, mais rarement décrits plus précisément, la TSI ne donne pas de réponses certaines, mais soutient le psychothérapeute dans sa recherche de sens, son rapport à l'incertitude, son expérience au contact de ses patients et du processus de psychothérapie. Elle ne s'érige pas en méthode, mais en démarche. C'est une distinction importante, permettant d'en saisir la complexité : elle ne cherche par ailleurs à écarter aucune tentative d'élaboration de sens, de théories, de méthodes, mais nous rappelle les limites inhérentes à nos systèmes de compréhension, d'organisation, d'expérience et d'action. De ce fait, elle engage le thérapeute à accorder de l'importance à la présence simultanée à soi et à l'autre dans la relation thérapeutique, à la curiosité et à la découverte de ce qu'il

ressent et comprend, et à la disposition à se mouvoir au sein de cette relation ou à se laisser déstabiliser par elle, dans le pire comme dans le meilleur, toujours avec l'espoir d'élargir les champs de conscience et d'action. Ce paradigme appelle, pour le thérapeute, un changement de posture qui peut représenter un défi de taille dans sa formation et son développement, en l'amenant constamment sur la voie de l'expérience, avec ce qu'elle comporte de déséquilibres et donc d'exigence d'autorégulation sur le plan émotionnel et affectif. Traverser émotionnellement les zones troubles du lien et intervenir de manière régulée et thérapeutique exige souvent de se questionner sur sa propre expérience et subjectivité ainsi que sur ses intentions, et à tenir sa théorie de façon « légère ».

La TSI invite à réfléchir aux variables de l'empathie, ce mystère de l'interaction qui « porte » et de l'expérience qui guérit, en quelque sorte ; cette thérapie est un art, mais sans s'être jamais permis de l'expérimenter réellement, accompagné, comment la comprendre et la défendre comme un art ? Il est triste de constater que face au peu de personnes qui en ont vécu l'expérience, on est souvent tenté de se ranger du côté de la science comme diktat et de pratiquer de manière « protocolisée », par peur de commettre des écarts aux répercussions sérieuses. En effet, si le thérapeute n'est pas formé rigoureusement à réfléchir sur les variables de la relation thérapeutique de manière chaque fois nouvelle, ni accompagné dans sa formation pour apprendre à traverser émotionnellement les zones troubles du lien afin d'être habilité à intervenir de manière thérapeutique, il risque de ne pas pouvoir offrir de bonnes conditions développementales à ses patients ou à lui-même. Cette perpétuelle tension dialectique irrésolue, entre « art de la thérapie » et « science de la thérapie », met à mal l'évolution de la profession, la place distincte des psychologues et leur apport dans le système de soins et dans la société.

Un parcours subjectif de thérapeute (par Marie Noël)

Comme la plupart de mes collègues cliniciens avec lesquels j'ai évolué au tournant des années 2000, j'ai été initiée à la TSI dès ma formation théorique et clinique à l'Université de Montréal, en choisissant l'option psychologie du counseling. D'abord intéressée par la psychanalyse durant mes études de premier cycle en psychologie, je m'étais donné le défi de lire les ouvrages de Sigmund Freud, en passant par Jacques Lacan, Melanie Klein, sans oublier un détour par un récit littéraire autobiographique marquant, celui de Marie Cardinal, *Les mots pour le dire*, où je

découvrais la puissance de l'inconscient et du traitement psychanalytique que lui avait prodigué Michel de M'Uzan. Je m'étais d'ailleurs précipitée à une conférence donnée par ce maître de psychanalyse pour m'y sentir finalement perdue dans l'abstrait, détectant du même coup mon intérêt contradictoire pour le « tangible » (peut-être en réaction à l'angoisse que cela avait soulevé dans mon inconscient !). Quand vint alors le temps de décider vers quelle orientation théorique j'allais me diriger dans mes études cliniques de deuxième cycle, j'optai pour l'approche humaniste-existentielle. C'est alors que je découvris l'approche de la psychologie du soi et de la TSI, que l'on pourrait qualifier de « psychanalyse humaniste », enseignée dans le programme de formation de niveau maîtrise, au cours des années 1990 et début 2000. Déjà, cette intégration intéressante (sans prétendre à une intégration volontaire) entre deux modèles théoriques et cliniques aux paradigmes différents, mais dont les idées semblaient issues de courants idéologiques similaires, m'a paru en accord avec ma manière de concevoir le monde et mes intentions d'intervention.

Au premier plan de ma pratique s'érige un choix assumé de ne poser de diagnostic psychologique que si mon patient en a besoin, auquel cas je tente de situer toujours ma compréhension à l'intérieur des systèmes relationnels qu'il m'a décrits ou que j'ai expérimentés à son contact dans la relation de thérapie. Les difficultés rencontrées sont donc toujours situées dans leur contexte relationnel. L'expérience qu'en fait mon patient, incluant celle qu'il décrit (narratif), est comprise comme ressentie avec sa réalité située dans son champ de conscience, valide et valable. Telle la photo d'une parcelle possible d'un portrait beaucoup plus large, je me garde toutefois de penser à un inconscient dont mon patient devrait, éventuellement, être informé. Je fais attention à ne pas imposer mon rythme ni ma propre perspective comme une vérité. Parfois, la démarche de thérapie permet de découvrir un portrait effectivement plus large que ce qui était présagé au départ ; la plupart du temps, ce portrait nous surprend tous les deux, au bout du chemin parcouru.

Je tente également d'être attentive à mes états internes pour éviter de souhaiter quoi que ce soit dans le cheminement d'un autre – du solitaire qui gagnerait à côtoyer plus de gens à celle qu'il faudrait prévenir d'un possible échec amoureux si elle poursuit la même quête construite selon un *pattern* problématique. Nous considérons, ensemble, leur expérience, leurs moyens de survie et d'autoprotection, et déterminons les besoins et fonctions qu'ils remplissent. Je suis la plupart du temps touchée par leurs tentatives d'affranchissement, d'épanouissement et d'émancipation, y compris celles qui s'avèrent moins fructueuses que d'autres. Je suis aussi

la plupart du temps inquiète ou triste, voire frustrée et même fâchée de les voir se heurter à toutes sortes d'obstacles, souffrant quand ces obstacles se présentent aussi dans notre relation en thérapie, par une intervention de ma part qui active, malgré mes intentions, une douleur ou réactive une blessure. Je tente au mieux de comprendre ce qui s'est passé, de me réguler pour intervenir, pour nous permettre de retrouver autant que possible un espace commun et rétablir une expérience affective, relationnelle, résonante, élargissant leur champ d'expérience et de conscience, en même temps que le mien. Je dois parfois aussi accepter douloureusement les écueils rencontrés sans faire partie de la résolution. Chaque fois que cela arrive, je rencontre en moi les mêmes mécanismes connus, presque érigés en étapes : me faire des reproches, me défendre, être envahie, me protéger, retrouver un peu plus d'espace, réfléchir, découvrir de nouveaux éléments à propos de moi-même, possiblement de l'autre (tel que je me le représente, sachant que je peux fort probablement me tromper), défricher de nouvelles avenues et repartir autrement.

Travailler dans la présence réflexive et résonante, le plus possible, sachant qu'elle se perdra parfois, même souvent, mais essayer d'en reconnaître de plus en plus les signes, c'est ce que nous faisons en pratiquant une thérapie relationnelle centrée sur le changement profond. La TSI nous invite à nous rencontrer nous-mêmes dans cette pratique et à nous développer. Au bout du chemin se trouve souvent une expérience relationnelle nouvelle, avec soi et avec l'autre, un sens de soi plus solide et une confiance renouvelée dans l'humain.

Quel avenir pour la TSI au Québec et dans les courants de psychanalyse ?

Si les formations universitaires et cliniques des psychothérapeutes en devenir continuent de s'inscrire dans un courant plus proche des sciences médicales que des sciences humaines, tout en se maintenant en tension avec leurs traditions, quelle place peut prendre la TSI dans la pratique de la psychothérapie aujourd'hui ? Il est vrai que cette théorie appelle à une redéfinition de notre pratique et à une mise en contexte constante de nos façons de penser et d'agir. Or, elle ne nous encourage pas pour autant à renier ce qui s'est découvert et construit avant, ni à naviguer dans un flou conceptuel, sans contours, frontières, ni direction... Notre contexte existe et s'incarne dans les humains et autres sources de vie qui y prennent part ; nous sommes des êtres qui se décrivent, appréhendent, construisent des

récits et bâtissent un monde qui prend la forme des éléments qui le constituent.

Ce monde, incluant le monde de la psychologie tel qu'il s'est bâti au fil des années, a une histoire construite à même ses différents clochers (théories, modèles, approches). Ses clochers, à ce jour, tiennent encore dans la cité et continuent de faire partie du paysage dans lequel s'aventurent les psychologues d'aujourd'hui et de demain.

Les jeunes thérapeutes intéressés par l'intersubjectivité arrivent en formation ou en supervision avec les enjeux de leur génération, en plus de leurs univers théoriques et de leurs pratiques construits selon des paradigmes souvent variés. En effet, bien qu'elle soit encore enseignée par des professeurs et superviseurs initiés à sa pratique dans les années 1990 et 2000, la TSI n'est pas officiellement intégrée au cursus de formation des programmes universitaires.

Pourtant, la TSI apporte une perspective souvent ajustée aux besoins des psychothérapeutes de notre époque. Sur le plan scientifique, nous nous trouvons d'une part dans un contexte de remise en question du post-positivisme, de l'empirisme et de l'objectivisme en psychologie. D'autre part, la multiplication des articles et des données probantes peut devenir assourdissante et générer angoisse ou sentiment d'absurdité devant l'impossibilité de s'y retrouver et d'y percevoir un sens (par exemple, recherches contradictoires, dont les limites méthodologiques ne sont pas toujours exposées ou reconnues). Enfin, plusieurs recherches menées au cours de ces deux dernières décennies sur l'efficacité en psychothérapie indiquent de manière récurrente l'importance des variables de la relation de thérapie et des variables du thérapeute (Wampold et Imel, 2015; Norcross et Wampold, 2018; Lecomte et autres, 2004).

Le contexte social présente aussi une nécessité grandissante d'inclusion, à laquelle semble bien répondre la TSI; celle-ci permet de lire en dehors et entre les lignes de la *normalité* ainsi que de la culture dominante, et donc de faire de la place à tous les êtres qui habitent les marges, d'entendre leur souffrance et de leur offrir un espace de soin, sans a priori ni jugement. Il est d'ailleurs impressionnant de constater à quel point, sur le plan conceptuel, peuvent se rapprocher la perspective intersubjective et les théories sur la pratique interculturelle.

Il nous semble aussi que le besoin qu'ont les jeunes thérapeutes d'exister dans leur posture professionnelle – peut-être un besoin propre aux nouveaux psychothérapeutes, sensibilisés aux luttes pour l'égalité, désireux d'échapper à l'abnégation, de se permettre d'apparaître (de manière pleinement réflexive) et d'insuffler un peu de soi dans une pratique qui a

longtemps été centrée sur la neutralité, le don de soi et l'inexistence (Lévesque, 2016) – est pour quelque chose dans cet intérêt renouvelé pour la pratique selon une perspective intersubjective, comme en témoigne la formation récente du GRI (Groupe de rencontres intersubjectives) à l'Université de Sherbrooke.

Pour toutes ces raisons, la TSI permet aux thérapeutes de revoir la cartographie des savoirs et pratiques et de les intégrer dans l'exercice d'une profession qui s'est peut-être « sur-spécialisée » au cours des dernières décennies, dominée qu'elle était par le scientisme et les poussées technologiques rapides. Nous croyons que si nous manquons de perspective métathéorique dans notre pratique, nous risquons l'hermétisme ou l'éclectisme incohérent. L'intégration incarnant cette complexité kaléidoscopique est à l'image de la manière dont la TSI croît actuellement au Québec et promet un avenir diversifié, pluriel et rempli d'espoir, aussi bien en psychanalyse qu'en humanisme.

* * *

Marie Noël est psychologue clinicienne depuis 2005 et pratique la psychothérapie selon une perspective intersubjective auprès d'une patientèle adolescente et adulte. Au fil des années, elle a développé une solide expérience des problèmes d'anxiété et de traumatisme. Elle est également superviseure de stage au doctorat en psychologie depuis 2016 à l'Université de Montréal, maintenant au centre de services psychologiques de l'Université du Québec à Montréal.

Joanie Poirier est candidate au doctorat en psychologie clinique et chargée de cours à l'Université de Sherbrooke. Elle est également cofondatrice du Groupe de rencontres intersubjectives (GRI).

BIBLIOGRAPHIE

- Beebe, Beatrice, et Frank Lachmann, « Co-constructing inner and relational processes: self and mutual regulation in infant research and adult treatment », *Psychoanalytic Psychology*, vol. 15, n° 4, 1988, p. 480-516.
- Buirski, Peter, et Pamela Haglund, *Making Sense Together. The Intersubjective Approach to Psychotherapy*, Northvale, Jason Aronson, 2009.
- Hagman, George, Harry Paul et Peter B. Zimmermann, *Intersubjective Self Psychology. A Primer*, Londres, Routledge, 2019.
- Kohut, Heinz, *Analyse et guérison*, traduit de l'anglais par Claude Monod, Paris, Presses universitaires de France, [1984] 1991.
- , *Le soi. Psychologie des transferts narcissiques*, traduit de l'anglais par Monique André Lussier, 2^e éd., Paris, Presses universitaires de France, [1971] 2004.

- Lecomte, Conrad, et autres, « Qui sont les psychothérapeutes efficaces ? Implications pour la formation en psychologie », *Revue québécoise de psychologie*, vol. 25, n° 3, 2004, p. 73-102.
- Lévesque, Nicolas, *Je sais trop bien ne pas exister*, Montréal, Varia, coll. « Proses de combat », 2016.
- Norcross, John C., et Bruce E. Wampold, *A New Therapy for Each Patient. Evidence-Based Relationships and Responsiveness*, Hoboken, Wiley, 2018.
- Orange, Donna M., « Kohut memorial lecture: attitudes, values and intersubjective vulnerability », *International Journal of Psychoanalytic Self Psychology*, vol. 4, 2009, 235-253.
- Wampold, Bruce E., et Zac E. Imel, *The Great Psychotherapy Debate. The Evidence for What Makes Psychotherapy Work*, Londres, Routledge, 2015.

Voyage au pays des parentalités contemporaines

Raphaële Noël

S'il y a une ligne à laquelle je m'aperçois ne pas avoir dérogé depuis ma plus tendre enfance, c'est celle de chercher inlassablement à construire des théories sur la manière dont se fabriquent les enfants ! Je suis assez stupéfaite d'en prendre conscience en tentant de rassembler mes idées au sujet de la parentalité contemporaine, ou plutôt de mon voyage de psy au pays des parentalités, pour paraphraser Geneviève Delaisi de Parseval (2014). Ma mère m'a rappelé combien je revenais répétitivement la questionner – en la qualifiant de « menteuse » à l'occasion –, n'arrivant probablement pas à en croire mes oreilles ! Depuis le classique « Comment on fait les bébés ? » jusqu'à l'actuel constat de la diversité d'accès à la parentalité et de la variété des conceptions possibles, plusieurs couches de sens cohabitent aujourd'hui autour de cette question. De successives dissociations marquent notre ère contemporaine : la dissociation entre conjugalité et parentalité (continuer à être parents en cessant d'être un couple conjugal, mais aussi une nouveauté : décider d'être un couple de parents sans jamais avoir été un couple conjugal), la dissociation entre parentalité et sexualité (devenir parent d'un enfant que l'on n'a pas conçu, on pense aux recompositions familiales) et, enfin, celle qui se trouve maintenant à l'avant-scène de l'hypertechnicisation de la PMA (procréation médicalement assistée), la dissociation entre sexualité et procréation (concevoir un enfant sans sexualité, mais aussi... procréer sans devenir parent). Les tiers de procréation, donneuses d'ovules, donneurs de sperme et femmes porteuses, ces nouveaux personnages du théâtre de la parentalité, acceptent de partager leur génétique sans chercher à être parent. Ils restent dans les coulisses de la parentalité, mais ne souhaitent pas pour autant être invisibilisés. En effet, quand on leur offre un espace

d'écoute et de parole pour se poser et se détacher du prêt-à-penser de l'altruisme qui leur est usuellement accolé, ils osent exprimer parfois, timidement, le désir que soit reconnu le geste de leur don (Noël, Allard et Pelletier, 2021). À travers ces acteurs en passe de subir une invisibilisation sociale, les parentalités contemporaines nous conduisent aux marges de la parenté (Segalen et Martial, 2013), remettant en question la nature fondamentale du lien familial. « *Blood is thicker than water* » (DeGreeff et Burnett, 2017) : le lien du sang finirait-il toujours par gagner au concours de la définition des liens familiaux ?

Entre clinique et recherche, je navigue souvent à vue, et parfois avec un peu plus de recul, sur les terres de la parentalité d'aujourd'hui : je continue d'essayer de comprendre comment se font les bébés – fidèle à la fillette déterminée et exploratrice que j'étais –, mais aussi comment se construisent les papas et les mamans d'aujourd'hui, ce qu'ils vivent et comment ils le vivent, dans le respect d'une logique inductive chère à une certaine recherche qualitative « enracinée » (Guillemette et Luckerhoff, 2009) et à nos pratiques cliniques psychanalytiques (rester arrimée au discours latent, mettre de côté les *a priori* et les théories quand ils ne correspondent pas à la réalité). Sans oublier la diversité grandissante du faire-famille : comment se construisent les familles d'aujourd'hui, déclinant des liens de filiation allant du tout génétique (Nordqvist, 2017) aux constructions sociales ? Multiparentales et multigénérationnelles, elles sont complexes et souvent peu institutionnalisées (Chapman, Coleman et Ganong, 2016). Cette diversité interroge ce qui fondamentalement créerait un sentiment de famille.

Je vais tenter de sortir de l'exercice d'écriture « académique » auquel je suis bien dressée, en raison de mon métier de professeure d'université, pour me permettre de m'exprimer en me reliant à une pensée plus flottante et associative, au gré de quelques vignettes, tirées de ma pratique clinique pour certaines, de mes recherches pour d'autres. Je me saisis d'une phrase attrapée à l'occasion d'un balado sur l'inconscient, animé par Juan-David Nasio (2022), que je fais entendre à mes étudiants lorsque j'essaie de leur parler de la spécificité de l'écoute psychanalytique (il faut bien varier les modes de transmission en ces temps post-pandémiques) : « c'est à l'intérieur de moi que je rencontre l'autre ». Elle me servira de fil rouge pour illustrer cette plongée au cœur des expériences parentales contemporaines, à partir des strates d'identification traversées, afin de raconter ici ces êtres et ces devenir-parents, souvent situés en dehors des sentiers battus de nos théories classiques, forçant alors à les remettre en question, à les faire évoluer au diapason des influences du social et du

biologique (Ciccone, 2018). C'est aussi cela qui caractérise les psys d'aujourd'hui : à la suite de Winnicott ([1971] 1975), il nous faut continuer à prendre en compte l'influence de l'environnement dans la construction psychique du sujet. Le social et le biologique (la société et le corps) habitent les frontières de la psychanalyse et créent des marges qui sont de véritables espaces de coconstruction du sujet et de la parentalité d'aujourd'hui.

Avec les collègues du groupe de discussion sur la psychanalyse d'enfants et d'adolescents, nous avons défini comme essentiel à une posture d'écoute psychanalytique le fait de passer par son propre monde interne pour accéder au monde interne de celui ou celle qui vient consulter, qui vient nous rencontrer. Il est question d'entendre les inquiétudes, les incertitudes, les solitudes, mais aussi les espoirs renouvelés de ceux qui deviennent parents aujourd'hui, tout en écoutant ce qu'ils m'ont fait vivre en matière d'étonnement, de remises en question de nos théories sur ce qui fait famille, sur les fonctions parentales et leur androgynisation, le maternel et le paternel qui se distribuent sur chaque parent. Mais au fait, faut-il encore appeler cela du « maternel » et du « paternel », ou bien revenir à une fonction de soin qui contient, résonne, régule, et une fonction de tiers qui limite, sépare, fait trianguler les désirs ? Cela permettrait de déceler ces fonctions psychiques au cœur des parentalités contemporaines : couples de même sexe, multiparentalité (familles recomposées), pluriparentalité et soloparentalité (devenir parent seul grâce à la PMA).

Être psy d'approche psychanalytique aujourd'hui, c'est interroger les dogmes classiques sans jeter le bébé avec l'eau du bain, c'est-à-dire sans balancer par-dessus bord ni le postulat de l'inconscient, ni les concepts qui nous aident à penser l'infantile, la pulsion, les conflits psychiques et les désirs. Moderniser l'Œdipe, ce serait par exemple penser des scénarios d'inclusion à côté des scénarios d'exclusion (dans les triangles de deux parents et un enfant) et repenser la scène primitive comme scène de désirs afin d'inclure les parentalités par PMA, et peut-être aussi dépatriarcaliser la fonction psychique paternelle en la renommant « fonction de tiers » afin d'éviter l'écueil de penser que s'il n'y a pas de père comme personne dans la vie de l'enfant, il n'y a pas de tiers et c'est la catastrophe psychique (Noël, 2022).

Le voyage au pays des parentalités contemporaines nous insuffle un vent de fraîcheur par la liberté et la diversité dont elles font acte. Les théories à renouveler, les conceptualisations à reformuler courent derrière ces nouvelles pratiques familiales, qui auront toujours un pas d'avance sur celles-ci. Les théories comme les lois ont dix ans de retard

sur les pratiques sociales, familiales, parentales et conjugales. Les psys ont le privilège d'assister à leur naissance et à leur développement, dans l'intimité psychique de leur bureau de consultation. Notre écoute de l'inconscient et la place que nous accordons à l'altérité fondamentale, inquiétante étrangeté qui nous bouscule et nous captive à la fois, nous permettent d'observer les forces de vie, mais aussi les angoisses qui se rattachent au vécu des pionniers (familiaux et parentaux) de la société. Je me sens comme une passeuse d'histoires, à la fois sensible au radicalement nouveau, sans jugement, et tiraillée par des théories à moderniser. Soucieuse d'accompagner mes patients au plus près de ce qu'ils vivent, je dois faire fi des dogmes pour accorder mes affects aux leurs, favoriser un accueil de ce qui est vécu pour que cela prenne du sens, en dépit d'une absence parfois radicale de représentations sociales. Mais les principes qui me guident resteront fondamentalement ceux qui me renvoient à l'essence même de la psychanalyse : l'inconscient, c'est l'étranger en nous ; le sujet supposé savoir qui accompagne celui qui ne sait pas qu'il sait, habité par une confiance dans le processus ; la supposition du sujet (à accueillir et à considérer l'autre comme sujet, il le devient) ; le transfert, c'est la répétition... Voilà autant de postures de base au centre de notre écoute et de notre accompagnement, à pratiquer et à repratiquer sans cesse. Ce sont des dispositions du cœur aussi, des positions auxquelles revenir pour s'ancrer, tel un yoga psychanalytique.

* * *

Des paroles de parents sur eux-mêmes et des paroles d'enfants sur les parents : voici les plongées successives d'un monde interne à l'autre, balisant mon voyage au pays des parentalités d'aujourd'hui. Je remonte à la surface avec des questions qui continuent de me faire réfléchir, je les consigne ici.

La grossesse n'est pas un long fleuve tranquille, elle est parfois très éloignée des propos idéalisant du discours social. L'attachement au bébé n'est pas toujours immédiat, surtout si l'accouchement a été difficile. J'écoute Marilyne évoquer cette grossesse vécue sans problème, mais aussi sans grande passion, en dépit des miroirs sociétaux dithyrambiques sur la maternité. L'accouchement fût une véritable épreuve, elle a eu mal, très mal et la relation à son bébé reste marquée par cette douleur physique qui semble avoir entravé son lien avec lui. Je repense aux propos d'une clinicienne chercheuse entendue dans un congrès, Maria Muzic (Deforges

et autres, 2023) : ils ont découvert que faire jouer les mères à Tetris (tâche visuospatiale) moins de six heures après un accouchement traumatique empêchait la reconsolidation du souvenir traumatique... J'écoute Marilyne et toutes les dimensions moins conscientes de son sentiment de maternité en panne de développement. J'entends les résonances avec l'histoire de sa famille d'origine tout en me demandant comment on aurait pu la faire jouer à Tetris, ou s'il n'est pas trop tard pour le faire. Déconstruire un discours social parfois aliénant pour les mères en devenir, mais aussi composer avec les avancées des neurosciences, n'est-ce pas cela être psy aujourd'hui ? Souplesse des postures psychanalytiques : faire de la place à l'inconscient entre marge du corps et marge du social (Ciccone, 2018).

* * *

Hugo comme Paul racontent avec enthousiasme leur plongée dans la transition à la paternité. Chacun à sa façon vit ce « nous périnatal » des couples d'aujourd'hui, partageant les perceptions de la grossesse avec leur conjointe, à l'affût des transformations du corps de celle-ci et des premiers mouvements du fœtus. Leur discours traduit combien ce corps de la femme qui devient mère est un véritable objet de médiation dans la coconstruction de leur parentalité : voir pour croire, toucher pour dialoguer à trois. Ils expriment souvent spontanément un « on est enceint » ou « on va accoucher » traduisant l'importance pour eux de former une équipe avec leur conjointe et leur bébé en elle. Curieux et sensibles au vécu de chacun, ils convoquent des identifications tant féminines que masculines avec une souplesse inédite par rapport aux modèles masculins et paternels d'autrefois. Envie et jalousie du corps enceint (sans inhibition à l'exprimer) : « elle, elle le sent depuis le début ». Mais aussi, simultanément, activation du rôle de protecteur de la dyade mère-bébé. Autant de mouvements psychiques diversifiés qui semblent converger vers un puissant désir de lien primaire avec le bébé chez les papas d'aujourd'hui (Schauder et Noël, 2017).

Il y a recherche d'un contact privilégié, dès la grossesse : « il me dit bonjour, coucou je suis là ! [...] Moi je peux faire une chose qu'elle ne peut pas faire : coller l'oreille sur son ventre » ; climat de compétition (Hugo) qui, pour certains, a la possibilité de se transformer en relais et complémentarité (Paul). Ces nouveaux pères dits « de proximité » (Neyrand, 2019) ne peuvent exister sans nouvelles mères, rappelons-le. Il nous faut sortir des clivages, des stéréotypes, et regarder se déplier dès la grossesse le

féminin et le masculin, le maternel et le paternel au cœur des interactions et des identités de chacun des parents.

* * *

Diane sent l'horloge biologique sonner, mais de *speed dating* en application de rencontres, elle ne parvient pas à trouver un amoureux avec lequel elle pourrait construire une famille; il y a quelques années, elle a quitté l'homme avec lequel elle était en couple depuis dix ans. L'intensité actuelle de son désir d'enfant l'a conduite à avoir recours à la procréation médicalement assistée en clinique de fertilité: elle choisit le donneur de sperme dans un catalogue, avec quelques paramètres signifiants pour elle, et voilà que deux ou trois inséminations artificielles plus tard, elle est enceinte et prend le chemin de la soloparentalité. Elle viendra me consulter seule au départ, pour réfléchir à comment parler du donneur à son fils, parce qu'elle a bien retenu l'importance de dévoiler ses conditions de naissance à un enfant, afin qu'il puisse construire une identité non trouée par des secrets sur son origine (Delaisi de Parseval, 2009). Et puis, isolée par la pandémie et des liens familiaux conflictuels par périodes, elle viendra avec son fils de deux ans jouer et interagir sous mon regard, en quête de reflets parentalisants. Difficile de se construire seule comme parent, sans le regard quotidien d'un autre parent venant valider, mais aussi remettre en question (au sens constructif du terme) ses interventions et son lien à cet enfant qui, à lui seul, ne peut suffire à parentaliser son unique parent.

Être psy aujourd'hui, c'est entendre (sans juger) la légitimité de ces désirs d'enfant, bien loin des discours caricaturaux sur l'évacuation du père et de sa fonction. Il ne s'agit pas tant de faire un bébé toute seule pour expulser les hommes et les pères (!), mais plutôt de réaliser ce désir intense pour plusieurs raisons: parce que l'on peut avoir besoin de séparer les sphères de l'amour et de la famille, ou parce que l'âge avance et que l'on peut garder l'espoir de rencontrer un jour un homme, un amoureux qui souhaitera également s'engager comme parent. Alors, les accompagner, c'est tout à la fois entendre la dimension inconsciente de ces désirs d'enfant et penser avec ces femmes l'installation d'appuis-tiers autour d'elles et de la dyade mère-bébé qu'elles formeront, afin qu'elles se sentent contenues et protégées. Bien sûr, rien ne sera simple ni vraiment facile, mais qui sommes-nous pour juger de qui a le droit d'avoir un enfant? Dilemmes moraux des pys des temps modernes.

* * *

Si les couples qui souffrent d'infertilité viennent nous rencontrer dans nos bureaux pour crier leur impuissance et leur souffrance face à l'incompréhension de leurs échecs de conception, ce n'est pas pour nous entendre construire des interprétations cherchant des enjeux psychiques et inconscients comme causes possibles de cette impossibilité à faire naître un enfant, du moins dans un premier temps. En effet, l'histoire récente montre que les limites de la médecine reproductive reculent chaque année un peu plus, permettant de mieux comprendre la biologie de la reproduction (celle-ci gardera probablement encore longtemps une part d'irréductible mystère). Pendant de nombreuses années, on a attribué à des causes psychologiques et psychiques une infertilité qui a pu médicalement s'expliquer par la suite. Face à l'inconnu, il est humain de chercher à trouver une explication, mais l'attribuer systématiquement à l'inconscient a causé beaucoup de torts et de culpabilités destructrices. Par contre, continuons à essayer de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Cela n'exclut pas que différents enjeux psychiques et inconscients se greffent à cette réalité d'infertilité. Quel sens et quelle résonance psychique ce vécu d'infertilité va-t-il prendre pour chacun ? Cela est une autre histoire, qui peut tout à fait se travailler chez le psy.

Quand les couples arrivent, ils s'attendent plutôt à trouver un psy qui comprenne rapidement la réalité des traitements médicaux dans lesquels ils sont plongés (ils n'ont ainsi pas besoin de passer plusieurs séances à expliquer, voire enseigner au psy cette réalité). Ils s'attendent à ce que le psy accepte d'aborder directement la situation dans l'actuel (soit la question de l'infertilité et de son traitement) sans avoir à passer au préalable par une investigation de leur histoire personnelle et familiale. Celle-ci émergera plus tard, au fil des liens de mentalisation qui se développeront en appui sur une narrativité des différents événements vécus. Il faut alors accepter cette gymnastique caractéristique du psy d'aujourd'hui, qui doit tenir compte de la réalité médicale et de la temporalité linéaire des traitements, tout en offrant un espace d'écoute et de parole permettant d'y arrimer affects et pensées laissés en arrière, sur le chemin de l'intensité du vécu. En effet, sous le coup de cette intensité, par l'effet du clivage ou de la dissociation protégeant le moi d'une effraction, ces affects et pensées ont été coupés : c'est en racontant le coup et le contrecoup de ces événements que, dans l'après-coup, pensées et affects se retrecotent avec les événements permettant ainsi mentalisation et appropriation subjective de l'expérience. Blessés au plus profond de leur narcissisme, ces couples

répétitivement en perte de leur projet de bébé réclament un accordage affectif optimal, tels les bébés eux-mêmes et les ados, deux âges auxquels on est également d'une grande fragilité narcissique. Ils ont besoin que l'on comprenne vite et que cette compréhension embrasse plusieurs registres : psychologique, médical, légal et éthique (si l'on pense au recours aux dons de gamètes). Ils ont besoin de psys aux compétences multiregistres (Allard et Noël, 2023), capables d'intégrer toutes ces connaissances tout en préservant une écoute de l'inconscient. Voilà une autre façon de toucher du doigt la souplesse et la flexibilité qu'il nous faut développer. Encore une fois : ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain.

* * *

Et si nous terminions avec la parole des enfants ? Si l'on parvient à leur offrir un espace pour être eux aussi sujets de leur histoire, on pourrait être surpris des propos qu'ils peuvent tenir, loin des projections adultomorphes classiques et souvent catastrophistes. Ainsi, Marie nous raconte le plus candidement du monde qu'elle a trois parents : « J'ai une mère et deux pères. » Elle a toujours eu le sentiment de pouvoir être aimée par sa mère, bien sûr, mais aussi par ses deux pères : son papa séparé de sa maman et son beau-père en couple avec celle-ci depuis que Marie a cinq ans. Prendre appui sur eux, compter sur la présence de chacune des personnes investies auprès d'elle comme parent (la parentalité est une histoire de coconstruction), c'est une évidence qui se situe dans une logique parentale additive dépassant de loin les angoisses des logiques exclusives classiques. Allons-nous oser penser une pluriparentalité ?

Dans le registre moins courant (mais en passe de le devenir) des familles issues de la procréation assistée, quelques adolescents conçus par don de sperme racontent, au cœur d'une recherche passionnante recueillant leur dessin de famille ou leur génogramme (Côté et autres, 2022), que leur donneur est bien sûr important, mais qu'il n'est en rien un personnage familial. Il est important pour construire leur identité : qui est-il ? Que fait-il ? Qu'est-ce qu'il aime ? Qu'est-ce que j'ai en commun avec lui ? « Je veux qu'il me voie, je veux qu'il voie le résultat de son don. »

L'enfant-sujet ? C'est peut-être par lui et par l'entremise de sa perspective que l'on peut saisir au mieux le sens des changements dans la parentalité d'aujourd'hui. Offrons-leur des espaces de narrativité et soutenons leur moi pour qu'ils puissent jouer et raconter, raconter en jouant, ces vécus familiaux d'aujourd'hui. La vérité sort de la bouche des enfants, rappelle le vieil adage. Ils ont la chance de jouir parfois d'un accès plus

direct à leur inconscient, sans trop de détours! Sachons décoder leurs modes de communication bien à eux (dessins, jeu, comportements et agirs) et surtout sachons les écouter: bien les accueillir pour mieux entendre ce qu'ils ont à nous raconter de leurs liens familiaux et de ce qu'ils vivent dans leur famille.

* * *

Alors, avec la petite fille que j'étais, je poursuis mon dialogue intérieur au sujet des bébés, des parents, de la procréation... D'abord chercheuse en biologie, je suis devenue psy, à l'écoute du sexuel au sens psychanalytique du terme; je suis restée chercheuse, mais en psychologie, cette fois-ci. Les devenant parents que j'accueille, tendus vers leur projet d'enfant, me ramènent constamment à cette biologie de la reproduction que j'entends maintenant, tout aussi passionnément, sur une scène psychique de désir et de pulsion. Mon écoute enthousiaste et concernée par leurs histoires conceptionnelles, de désir et de fertilité, ne manque pas de se nourrir des racines infantiles de ma curiosité et de mes questionnements. Mais cette fois-ci, en résonance avec leurs souffrances et leurs espoirs parsemant le chemin de leur projet d'enfant. Plonger en soi pour rencontrer l'autre, Nasio (et Freud, bien sûr) ne croyait pas si bien dire!

* * *

Raphaële Noël est psychologue clinicienne auprès des enfants, des parents et des adultes. Elle s'intéresse à la petite enfance, à la périnatalité ainsi qu'au devenir-parent grâce à la procréation assistée. Professeure au Département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal, elle enseigne la clinique infantile et la clinique adulte; elle est responsable du programme de psychologie périnatale.

BIBLIOGRAPHIE

- Allard, Marie-Alexia, et Raphaële Noël, « Conceptualisation du rôle du psychologue auprès des couples en traitement de fertilité à partir d'une recherche qualitative sur le don d'ovules », *Devenir*, vol. 35, n° 1, 2023, p. 31-61, [En ligne], [<https://doi.org/10.3917/dev.231.0031>], (14 octobre 2024).
- Chapman, Ashton, Marylin Coleman et Lawrence Ganong, « "Like my grand-parent but not": a qualitative investigation of skip-generation stepgrandchild-stepgrandparent relationships », *Journal of Marriage and Family*, vol. 78, n° 3, mars 2016, p. 634-643, [En ligne], [<https://doi.org/10.1111/jomf.12303>], (14 octobre 2024).

- Ciccone, Albert, « Les “bords” de la réalité psychique et de la psychanalyse. Réalité corporelle et réalité sociale », dans Albert Ciccone (dir.), *Aux frontières de la psychanalyse. Soin psychique et transdisciplinarité*, Paris, Dunod, 2018, p. 15-40.
- Côté, Isabel, et autres, « Intégration des enjeux identitaires liés à sa conception par don de gamètes : récits d'adolescents de familles hétéroparentales et lesboparentales », subvention *CRSH Savoir*, 435-2018-0707, 2018-2022.
- Deforges, Camille, et autres, « Single-session visuospatial task procedure to prevent childbirth-related posttraumatic stress disorder: a multicentre double-blind randomised controlled trial », *Molecular Psychiatry*, [En ligne], [https://doi.org/10.1038/s41380-023-02275-w], (14 octobre 2024).
- DeGreeff, Becky L., et Ann Burnett, « Are you my grandmother? Constructing and maintaining stepgrandparent identity and roles », *Communication Quarterly*, vol. 65, n° 5, 2017, p. 603-623, [En ligne], [https://doi.org/10.1080/01463373.2017.1329218], (14 octobre 2024).
- Delaiss de Parseval, Geneviève, « Comment entendre les demandes de levée du secret des origines ? », *Esprit*, n° 354, 2009, p. 165-179.
- , *Voyages au pays des infertiles. Neuf mois dans la vie d'une psy*, Paris, Dunod, 2014.
- Guillemette, François, et Jason Luckerhoff, « L'induction en méthodologie de la théorisation enracinée (MTE) », *Recherches qualitatives*, vol. 28, n° 2, 2009, p. 4-21.
- Nasio, Juan-David, « L'homme en noir ou comment travaille un psychanalyste », *L'Inconscient*, balado sur France Inter, 2022.
- Neyrand, Gérard, *La mère n'est pas tout! Reconfiguration des rôles et perspectives de cosocialisation*, Paris, Éditions Érès, coll. « 1001 BB », 2019.
- Noël, Raphaële, « La monoparentalité d'hier à aujourd'hui : réflexion sur la fonction du tiers à l'époque de la postmodernité », dans Stefano Monzani et Nino Rizzo (dir.), *Les parentalités contemporaines. Regards croisés systémique et psychanalytique*, Paris, ESF, coll. « Sciences humaines », 2022, p. 197-209.
- , Marie-Alexia Allard et Gabrielle Pelletier, « Le don d'ovules dirigé : conjuguer narratif de don et narratif de conception pour penser les origines », *Enfances, familles, générations*, n° 37, 2021, p. 1-36, [En ligne], [https://journals.openedition.org/efg/11480], (14 octobre 2024).
- Nordqvist, Petra, « Genetic thinking and everyday living: on family practices and family imaginaries », *Sociological Review*, vol. 65, n° 4, 2017, p. 865-881, [En ligne], [https://doi.org/10.1177/0038026117711645], (14 octobre 2024).
- Segalen, Martine, et Agnès Martial, *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2013.
- Schauder, Claude, et Raphaële Noël, « Construction et co-construction de la paternité : “Pendant que ma femme porte dans son ventre un bébé, je fais pousser un papa dans ma tête” », dans Nine M.-C. Glangeaud-Freudenthal et Florence Gressier (dir.), *Accueillir les pères en périnatalité*, Paris, Éditions Érès, coll. « La vie de l'enfant », 2017, p. 101-110.
- Winnicott, Donald Woods, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, traduit de l'anglais par Claude Monod, Paris, Gallimard, [1971] 1975.

Moins regarder pour mieux rencontrer

Antoine Asselin

Au Québec, au cours de ces dernières années, la psychanalyse a été progressivement écartée du discours public et médiatique sur l'enfance. Impuissante devant l'écrasante popularité des théories psychiatriques, cognitives-comportementales et neuroscientifiques qui proposent une lecture de tout état du vivant, psychisme inclus, la psychanalyse a cédé la place à des modèles conceptuels beaucoup mieux adaptés aux exigences néolibérales de notre époque. Dans le discours ambiant, on voit souvent la vie pulsionnelle réduite à l'hyperactivité, les écueils du développement psychosexuel remplacés par les troubles neurodéveloppementaux et les facteurs d'hérédité confondus avec les liens filiaux. Ce nouveau savoir scientifique probant sur le développement de l'enfant, qui est massivement diffusé et qui fait maintenant partie intégrante de la relation parent-enfant, est le produit de sciences empiriques, c'est-à-dire de savoirs issus de l'observation. C'est désormais à travers les yeux, à partir de ce qui est visible, que s'établit le rapport à l'enfance. La psychologie de l'enfant telle qu'elle est aujourd'hui pratiquée et enseignée ne parvient pas à se soustraire de cette lourde tendance et, au contraire, semble plutôt y contribuer.

Avec la multiplication des ouvrages et des interventions d'experts, on peut s'imaginer que les parents n'ont jamais disposé d'autant de connaissances sur le développement moteur, cognitif et social de leurs enfants, et que, par conséquent, ils n'ont jamais eu autant d'éléments à observer chez ceux-ci. Les parents ont désormais sous la main des guides étoffés qui regroupent les dernières techniques de parentalité, des solutions efficaces aux difficultés courantes du quotidien et, surtout, les balises du normal chez l'enfant. La popularisation d'un tel savoir est bien entendu bénéfique à plusieurs égards et permet souvent aux parents de mieux comprendre leur enfant, tout en se sentant plus assurés dans leur rôle

parental. Mais, paradoxalement, ce savoir peut également éveiller l'inquiétude lorsque l'on scrute chaque jalon développemental et chaque paramètre normatif de l'enfance, de sorte que l'on interprète toute dissimilitude entre l'enfant réel et l'enfant théorique comme le signal d'alarme d'une pathologie qui ne tardera pas à se révéler. Devant une manifestation inattendue, qui n'est pas régie par les lois de la logique cartésienne, un réflexe courant sera alors de tenter de comprendre encore davantage, comprendre toujours plus l'enfant pour le rassurer, ou pour se rassurer. Et quand le savoir ne permet plus de comprendre suffisamment pour apaiser l'angoisse et que le sentiment d'inquiétante étrangeté que ressent ou suscite l'enfant devient insoutenable, la détresse s'installe, et c'est souvent chez le psychologue que les parents cherchent à être rassurés.

Dans *L'inquiétante étrangeté*, Sigmund Freud relate la compréhension qu'avait le psychiatre Ernst Jentsch de ce sentiment étonnant et de son origine: «Jentsch s'en est tenu à cette relation de l'étrangement inquiétant au nouveau, au non-familier. Il trouve la condition essentielle de l'émergence d'un sentiment d'inquiétante étrangeté dans l'incertitude intellectuelle. À proprement parler, l'étrangement inquiétant serait toujours quelque chose dans quoi, pour ainsi dire, on se trouve tout désorienté » (Freud, [1919] 1985: 216). De ce point de vue, on peut déduire que la connaissance d'un phénomène et notre capacité à l'appréhender intellectuellement permettraient de réduire la perturbation qu'il génère. Conséquemment, évaluer, cerner et nommer la symptomatologie (l'altérité) d'un enfant devrait, si toute logique est respectée, apaiser la souffrance associée. Ce paradigme me semble aujourd'hui tellement répandu qu'il instaure une nouvelle norme dans les soins psychiques: l'évaluation psychologique.

Les évaluations psychologiques, auxquelles nombre de psychologues d'enfant consacrent la majorité de leur force de travail, seront généralement le premier (et parfois le seul) point de rencontre entre l'enfant et la psychologie. À défaut de pouvoir rencontrer la subjectivité d'un psychologue, beaucoup d'enfants vont faire face, littéralement, à des protocoles, des échelles et des questionnaires standardisés pour mesurer la déviance (statistique) de leurs comportements ou de leur « potentiel intellectuel », c'est-à-dire leur capacité à traiter ou à mémoriser rapidement de l'information sans faire trop d'erreurs. Les réussites et les échecs de l'enfant ainsi que ses manifestations symptomatiques observables seront ensuite compilés et traduits en différents scores qui permettront de le comparer à ses pairs, à la recherche d'une pathologie « objective », qui, ironiquement, n'existe pas (Canguilhem, 1966). La déviance ou le dysfonctionnement –

encore faudrait-il éclaircir ce que signifie « fonctionner » – de l'enfant sera ensuite expliqué dans un rapport d'évaluation distribué à qui veut le lire, sans égard à l'effraction psychique que peut représenter ce regard psychologique instrumental. Parfois, un diagnostic emprunté à la psychiatrie sera émis, conformément aux critères repérés dans la cinquième édition du toujours plus épais manuel officiel des souffrances humaines. Les nuances de l'expression singulière d'un rapport trouble à la vie seront anéanties au profit d'un acronyme que l'enfant portera comme une condamnation à n'être que le pendant visible de son symptôme, dès lors insubjectivable : « L'enfant porte un trouble dont il n'a rien à dire, puisque le spécialiste en l'identifiant à celui-ci le réduit par là même au silence » (Gautier, 2007 : 173). On doit aussi se demander ce qu'il restera, pour l'enfant, de ces rencontres évaluatives. Dans un tel dispositif de contrôle, peut-il réellement y avoir rencontre ? Rarement, on s'intéressera à la relation qu'entretient l'enfant avec son symptôme, sans doute parce que l'on oublie que le symptôme a quelque chose de relationnel, dans sa genèse comme dans l'expérience qu'a le sujet de celui-ci. On réserve au symptôme psychologique la même thérapeutique qu'aux douleurs somatiques : il est traité objectivement, pour ce qu'il a d'inconfortable ou de dérangeant, plutôt que pour ce dont il témoigne. Le symptôme n'est plus un événement psychique, mais un mal à supprimer, une défaillance que l'on enjoint au professionnel de corriger. L'idée n'est pas ici de diaboliser toute démarche d'évaluation psychologique, mais de se questionner sur l'état du rapport qu'entretiennent les psychologues avec l'altérité du symptôme psychologique. Pour Roland Gori (2010 : 63), « le risque est grand de transformer les psychologues en administrateurs et en contrôleurs de gestion de l'intime ». Une clinique infantile technicisée, dont la préoccupation fondamentale est la vérification de la présence ou de l'absence de pathologie, nous exposerait au risque de rendre notre travail non seulement insignifiant, mais également dommageable pour nos patients. Comment pouvons-nous protéger les enfants et résister à cette psychiatrisation du savoir-faire psychologique pour que les psychologues d'enfant puissent, dans une éthique de soin renouvelée, transcender le manifeste et accueillir la troublante altérité d'un symptôme ?

Freud postule que la nouveauté ou l'inconnu ne suffisent pas à expliquer le sentiment d'inquiétante étrangeté, mais que celui-ci prendrait plutôt naissance dans « quelque chose qui est pour la vie psychique familier de tout temps, et qui ne lui est devenu étranger que par le processus du refoulement » (Freud, [1919] 1985 : 246). Ce « quelque chose qui est pour la vie psychique familier », précisera Freud, est bien souvent chez

l'adulte une répétition qui émane de la vie pulsionnelle infantile. La contribution de Freud à l'énigme du sentiment d'inquiétante étrangeté peut nous aider à comprendre un peu mieux pourquoi la rencontre avec la vie psychique infantile peut être, on le présume, si malaisante. Baigner dans les complexes infantiles peut rapidement provoquer le retour du refoulé, dont personne n'est à l'abri. À l'inverse, diagnostiquer les enfants de manière sémiologique assure de le tenir à distance et de rendre le symptôme fondamentalement autre, au risque de nier l'humanité commune que partagent l'enfant et le psychologue. Ne considérer qu'un ensemble de manifestations, c'est s'efforcer de ne voir que le visible pour espérer ne pas entrevoir l'invisible.

En conséquence, l'enfant se retrouve constamment sous la loupe, dans nos cabinets comme ailleurs. Ses moindres faits et gestes sont interprétés à l'aide d'une lunette tantôt neuro-bio-médicale, tantôt comportementale ou cognitive. Et si, au lieu de chercher la bonne lunette, les thérapeutes acceptaient d'être myopes ? Ne pourrions-nous pas imaginer qu'un regard thérapeutique plus flou permettrait de voir davantage, par le simple fait d'accepter de voir moins clairement ? J'ose croire que l'adoption d'un regard défocalisé, à même de transcender le manifeste, serait la voie tout indiquée pour permettre aux psychologues de rétablir la place de l'enfant-sujet dans nos structures de soins et d'éviter la réduction de la vie mentale de nos jeunes patients à l'observable. À l'inverse, tant que le rapport à l'enfant passera par le regard, il y aura un trop grand risque d'objectivation. Bien qu'elle puisse être utile dans certains domaines de soins (Caillol, 2019), l'objectivation du patient, c'est-à-dire le fait d'écarter le sujet de l'acte thérapeutique, empêche toute réelle rencontre dans un rapport psychothérapeutique. On ne rencontre pas un objet, on l'étudie ou on l'opère. La myopie thérapeutique permettrait peut-être de se défaire de l'obsession de la précision diagnostique au profit d'une ambiguïté qui libérerait les possibilités du devenir. Devant une image trouble, on ne peut être qu'incertain de nos interprétations ; le doute protège l'enfant des verdicts imprudents en même temps qu'il maintient le thérapeute dans l'intranquillité de la pensée vis-à-vis d'une compréhension clinique qui deviendrait forcément évolutive et aussi vivante que la relation thérapeutique. Parce que rencontrer l'enfant, ce n'est pas pour autant se refuser toute réflexion à son égard, mais c'est ancrer l'exercice de l'esprit dans la sensibilité qui émerge de la résonance intersubjective, plutôt que dans des généralités théoriques. Il s'agit de peindre un tableau clinique impressionniste plutôt que de tenter de dessiner le portrait-robot du symptôme. Être myope, ce n'est pas non plus être aveugle. Il faudra sans cesse se

méfier du piège auquel nous convie la psychanalyse classique : faire fi de la réalité extérieure, sociale et économique pour s'enfermer dans une intériorité trop étanche et hors du monde. Ce serait une maladresse tout aussi délétère. L'art psychothérapeutique dépend de cette gymnastique psychique qui exige d'être à la fois attentif à l'enfant dans le concret (être collé à l'ici et maintenant) et à l'écoute de l'inconscient. Et comme les manifestations de l'inconscient ne peuvent être perçues qu'indirectement, à travers des symboles et des unités de sens qu'il faudra être suffisamment attentif pour décoder, la rencontre requiert du temps. Le temps nécessaire ne se calcule pas en « épisodes de service », puisque c'est le temps qu'il faut pour qu'advienne la rencontre entre deux univers inconscients à partir desquels pourra se dessiner une nouvelle aire intermédiaire (Winnicott, [1971] 1975), qui deviendra un champ d'exploration et d'expérimentation psychique (Ferro, [1997] 2010). À une époque où il n'y a pas de temps pour le sujet (Gori, 2010), c'est par la création d'un tel contexte que la psychanalyse, intersubjective de surcroît, m'apparaît nécessaire : si elle ne peut pas tout guérir ou réparer, la rencontre empathique peut néanmoins rendre l'existence plus facile (Tisseron, 2014).

S'il est extrêmement présomptueux (et assurément faux) de penser que les psychologues sont des experts de l'âme comme pourrait le suggérer l'étymologie du titre, il est plus juste de les concevoir comme ceux qui chercheraient à la rencontrer.

BIBLIOGRAPHIE

- Caillol, Michel, « L'objectivation nécessaire dans la pratique soignante », *Cancer(s) et psy(s)*, vol. 4, n° 1, 2019, p. 133-142.
- Canguilhem, Georges, *Le normal et le pathologique*, Paris, Presses universitaires de France, 1966.
- Ferro, Antonino, *L'enfant et le psychanalyste*, traduit de l'italien par Patrick et Danièle Faugeras, Toulouse, Éditions Érès, [1997] 2010.
- Freud, Sigmund, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, traduit de l'allemand par Bertrand Féron, Paris, Gallimard, [1919] 1985.
- Gautier, Florence, « Les figures sociales désubjectivantes de l'enfant sous le joug de la norme et de l'évaluation », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 75, n° 1, 2007, p. 169-178.
- Gori, Roland, « Les désarrois de l'homme neuro-économique » dans Dominique Ratia-Armengol (dir.), *Quel temps psychique pour les bébés ?*, Toulouse, Éditions Érès, 2010, p. 61-71.
- Tisseron, Serge, « Plaidoyer pour une psychanalyse empathique », *Filigrane*, vol. 23, n° 1, 2014, p. 51-64.
- Winnicott, Donald Woods, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, traduit de l'anglais par Claude Monod, Paris, Gallimard, [1971] 1975.

Paradoxes de l'enfant d'aujourd'hui

Miguel M. Terradas, Antoine Asselin et Eveline Gagnon

Dans un article publié en 2000 dans la revue *Filigrane*, Gabrielle Clerk, pionnière de la psychanalyse d'enfants à Montréal, raconte l'évolution de sa pratique au cours de ses cinquante ans de carrière. L'autrice rend compte des changements qu'elle a observés au fil du temps chez ses jeunes patients et leur famille, et encourage les psychothérapeutes psychanalytiques à réfléchir aux sociopathologies qui affligent de nos jours un grand nombre d'enfants et d'adolescents. En nous inspirant des idées de Clerk (2020), nous souhaitons proposer nos réflexions théoriques et cliniques concernant quelques paradoxes auxquels doit faire face l'enfant d'aujourd'hui et qui laissent peu de place au travail de ses enjeux intrapsychiques.

Certains paradoxes dont nous voudrions discuter ici sont liés à l'utilisation des nouvelles technologies et des réseaux sociaux. Bien que les appareils technologiques (le téléphone portable, les tablettes, les ordinateurs et les consoles de jeu) soient omniprésents dans nos vies, seuls les enfants sont tenus de respecter (ou non) les règles imposées par les adultes relativement au temps qu'ils peuvent passer devant un écran, alors qu'ils sont témoins d'un emploi accru et parfois abusif chez leurs parents. Les nouvelles technologies et les réseaux sociaux influencent considérablement les rapports parent-enfant et l'accès des enfants à la pensée symbolique. Pour Blinder et ses collègues (2004: 87), la télévision était déjà devenue « un membre de la famille » à qui les enfants prêtaient beaucoup trop d'attention, et ce, bien avant l'apparition des nouvelles technologies au pouvoir d'emprise attentionnelle de plus en plus grand. Il semble être très difficile pour certains parents d'encadrer l'utilisation des écrans, la leur comme celle de leurs enfants. L'accès aux appareils technologiques est devenu pour nombre d'entre eux une façon de récompenser leur enfant. Pour d'autres, sa restriction est une manière de punir un

comportement jugé inadéquat : l'enfant se voit privé de cet objet qu'il valorise lorsqu'il n'a pas eu une bonne attitude.

Le premier paradoxe concerne donc les messages contradictoires véhiculés involontairement par les adultes quant au *bon* ou au *mauvais* usage des écrans. Leurs comportements nous rappellent l'adage populaire « fais ce que je dis, pas ce que je fais », lequel est voué à l'échec, la psychanalyse ayant montré que nous sommes souvent pris dans la compulsion de répétition, qui va au-delà de l'observable. Elle concerne ce qui nous échappe et qui est innommable, voire impensable. Ici, par exemple, la solitude, la peur de l'ennui, le désir d'être aimé, valorisé et de se rendre intéressant aux yeux des autres.

Une des conséquences immédiates de l'utilisation des appareils technologiques est la diminution de l'attention *portée* à l'enfant et de la parole qui circule entre les membres de la famille. Pensons notamment au parent qui se promène avec son enfant dans un *porte*-bébé ventral en même temps qu'il parle au téléphone *portable*. Le *portage* du bébé sur le ventre a pour but d'accroître la proximité entre l'enfant et le parent, mais le téléphone augmente la distance relationnelle entre eux. Il détourne l'attention *portée* à l'enfant et *transporte* ailleurs la parole du parent, venant de la sorte faire *écran* à la fonction miroir en se plaçant entre le visage de l'enfant et celui du parent. Plus tard, l'enfant se heurtera à un deuxième paradoxe : il aura la tâche complexe de tenter de faire confiance à son parent en dépit de son impression précoce d'avoir suscité chez lui moins d'intérêt qu'un appareil électronique.

Une autre conséquence de l'omniprésence des écrans concerne le changement qui s'opère sur le plan de la fonction parentale relative à la veille de l'enfant et que l'on peut associer à l'impuissance des parents devant l'effet aspirant des nouvelles technologies : « l'enfant observe [son parent] au lieu d'être observé » (Blinder, Knobel et Siquier, 2004 : 87), élément essentiel au développement de la capacité à être seul (en présence d'un autre significatif ; Winnicott, [1958] 1971), qui à son tour influencera le développement du jeu. L'enfant peut apprendre à être seul si, pendant ses premières années de vie, il a pu expérimenter la solitude en présence de son parent. Paradoxalement, être seul en présence d'un autre significatif permet à l'enfant de devenir autonome : il sera en mesure de renoncer à la présence constante et réelle de la figure de soins lorsqu'il aura introjeté un environnement sécurisant et bienveillant, ce qui pose les bases de la confiance en soi et de la créativité (Blinder, Knobel et Siquier, 2004). Le fait d'être seul en présence d'un autre significatif donne aussi à l'enfant accès à une troisième aire, celle de l'espace potentiel, à la jonction de deux

réalités : la réalité psychique interne, située dans la tête de l'enfant, dans les limites de sa personnalité, et la réalité externe, située en dehors de ces limites (Winnicott, [1971] 1975). Pensons donc aux importantes implications de l'accès à ces trois espaces pour le développement de la capacité symbolique et du jeu chez l'enfant. La réalité externe (le monde des objets humains et matériels) mise à la disposition de l'enfant lui permet d'utiliser des symboles pour représenter sa réalité psychique interne (ses conflits, ses désirs et ses angoisses, entre autres). Ces symboles sont jusque-là porteurs d'une signification hautement idiosyncrasique et spécifique à l'enfant. C'est le chevauchement des aires de jeu de l'enfant et de l'adulte qui permet l'accès au troisième espace potentiel où se déroule le « jouer ensemble » (Winnicott, 1968) et qui se rapporte à une catégorie de significations partagées collectivement, d'abord entre l'enfant et sa figure de soins, et ensuite entre l'enfant et ses pairs. L'obnubilation des figures de soins absorbées dans l'univers virtuel met en péril le développement de la capacité à être seul de l'enfant : l'adulte significatif est moins disponible – *psychiquement absent* – et moins fiable aux yeux de l'enfant. Il est plutôt centré sur lui-même (ou son appareil), incapable de s'adapter aux activités ludiques proposées par l'enfant, et, par conséquent, retarde ou compromet l'accès de ce dernier aux jeux partagés. Il est donc difficile pour cet adulte, sinon impossible, de *faire* et d'*être* en même temps. Puisque le parent est constamment en train de *faire* quelque chose (par exemple, sur son téléphone portable), il ne peut plus *être* en présence de son enfant (et le regarder jouer, par exemple), parce qu'il aura l'impression de perdre du temps ou parce qu'il sera en proie à l'ennui, difficile à tolérer. L'esprit de l'adulte en vient à avoir besoin d'être constamment stimulé et il semble beaucoup moins stimulant de regarder un bébé que des vidéos sur son téléphone. Nous pouvons ici évoquer l'idée de l'attente que cette activité d'observation demande au parent. Cette attente renvoie à sa capacité à être seul ; elle concerne également la rêverie du parent qui attend, avec curiosité et émerveillement, que quelque chose émerge chez l'enfant.

Qu'arrive-t-il lorsque l'enfant est pris en charge et observé par un écran, qui projette sur lui des images qu'il n'arrive pas nécessairement à comprendre ? Lorsque l'écran remplace temporairement le parent, la capacité à être seul se bâtit sur des stimuli externes qui ne peuvent pas toujours être *métabolisés* et assimilés par l'enfant, ce qui nous amène à aborder trois autres paradoxes. Le premier concerne l'ennui, au sens du vide, de ne pas savoir quoi faire, quoi dire ou à quoi jouer, une des conséquences les plus inquiétantes des difficultés relatives à l'acquisition de la capacité à être seul et, en même temps, un symptôme de plus en plus

fréquent chez l'enfant (Blinder, Knobel et Siquier, 2004). D'une part, l'ennui peut être un contexte propice au déploiement de la créativité de l'enfant, mais d'autre part, il peut constituer un symptôme de l'incapacité de celui-ci à puiser dans son monde interne. Puisque l'enfant d'aujourd'hui n'a pas l'occasion de s'ennuyer (par exemple, l'accès illimité aux écrans, les horaires remplis d'activités parascolaires), il tolère très mal l'ennui, qui se manifeste par la difficulté à créer (jouer, se divertir) en l'absence de stimulation externe. En fait, la créativité, en tant que dérivé de la capacité à être seul, est la conservation, tout au long de la vie, de quelque chose qui appartient, dans un premier temps, à une expérience enfantine (Winnicott, [1958] 1971).

Le deuxième paradoxe a trait à la capacité d'attention de l'enfant, initialement favorisée par l'attention conjointe – du parent et de l'enfant – autour de jeux précoces (notamment, le jeu du coucou-caché, ou le fait de lancer et de ramasser des objets), où le parent répond de façon contingente aux activités ludiques proposées par l'enfant. Pour ce faire, le parent doit être capable de s'abandonner au jeu pour se centrer uniquement sur son enfant. Cela est souvent mis à mal par l'usage abusif des appareils technologiques, qui favorisent l'attention partagée au détriment de l'attention conjointe. Or, on attend de l'enfant qu'après avoir été exposé aux effets hypnotiques résultant de l'exposition à une quantité excessive de stimulation provenant de l'extérieur et qui dépasse sa capacité d'assimilation, il soit capable de porter une attention sélective favorisant ses apprentissages, et, qui plus est, de se focaliser sur ce qui se passe à l'intérieur de lui, dans son monde interne, pour être en mesure de bien réguler ses émotions et son comportement.

Le troisième paradoxe touche à la notion d'hyperactivité, un symptôme pour lequel les parents nous consultent régulièrement. Il est très paradoxal de constater que beaucoup d'enfants considérés comme *hyperactifs* sont devenus *hyperpassifs* par la surstimulation technologique à laquelle ils sont exposés. En effet, étant habitués à la passivité (face à l'ordinateur, la tablette ou la console de jeu), ces enfants éprouvent des difficultés à devenir actifs (pour lire un livre, faire un dessin, transformer un morceau de pâte à modeler, etc.) dans le contexte du jeu.

Par ailleurs, les images auxquelles le jeune enfant est exposé à travers les écrans ne favorisent pas nécessairement la mise en œuvre du symbolique. Pensons à la situation suivante : lorsque le parent lui lit ou lui raconte une histoire, il l'encourage indirectement à utiliser son imagination pour construire le scénario et créer les personnages. S'il lui présente un film, il coupe la capacité imaginative de son enfant puisque le scénario

et les personnages lui sont directement présentés, sans qu'il ait nul besoin de se les imaginer. Dans ce contexte, l'enfant, absorbé par un stimulus *étranger* (au sens où il provient de l'extérieur), devient un spectateur passif. De façon analogue, si le parent demande à l'enfant de dessiner un personnage d'une histoire qui a été adaptée au cinéma, il n'aura pas besoin de le créer; il aura tendance à reproduire le dessin qu'il a vu (Blinder, Knobel et Siquier, 2004). C'est à se demander si ces représentations étrangères sont moins malléables ou flexibles. Comme l'enfant ne les a pas construites, il peut aussi lui être plus difficile de les modifier pour qu'elles représentent différents symboles.

Les deux derniers paradoxes que nous voudrions aborder ici concernent des défaillances de l'environnement aussi bien proximal (les figures principales de soins) que distal (comme la garderie, l'école) de l'enfant. Bien qu'elles semblent avoir un caractère local, leurs origines culturelles échappent à notre compréhension. Le premier paradoxe a trait à l'intolérance de toute manifestation d'agressivité chez l'enfant, qu'elle soit saine ou pathologique. Celle-ci trouve son origine dans une double confusion, assez répandue chez les parents et dans le milieu scolaire. Il y a d'abord la confusion entre l'agressivité et la violence. Plusieurs psychanalystes suggèrent que l'agressivité, loin d'être une force destructrice pouvant mener à un retour au néant tel que le postule Freud ([1920] 1951) dans « Au-delà du principe de plaisir », est liée à la préservation de l'être humain (Hartmann et Loewenstein, 1962). Winnicott ([1971] 1975), pour sa part, considère l'agressivité du jeune enfant à travers le prisme de l'activité et de la décharge motrice. Selon ces auteurs, les pulsions agressives permettent au nourrisson de passer de la passivité (associée à la dépendance quasi absolue aux figures de soins) à l'activité, souvent dirigée vers la satisfaction de ses besoins. L'agressivité du nourrisson peut également être comprise comme une réponse aux frustrations inévitablement générées par l'environnement (Domange, 2008): le nourrisson a besoin de se débarrasser des sensations qui lui sont intolérables (Edgcombe, 1976) afin d'atteindre un sentiment d'équilibre interne, de sécurité et de bien-être (Parsons, 2010). En effet, Winnicott ([1971] 1975) accorde à la destructivité présente chez tout enfant une valeur positive et structurante: elle contribue à l'émergence du processus de différenciation moi/non-moi, qui est à l'origine du principe de réalité et de l'organisation de la pensée. Par la suite, « l'agressivité persistera dans son rôle de structuration et d'affirmation du moi tout au long de l'enfance puis de l'adolescence » (Domange, 2008: 219). C'est une force naturelle qui habite tout individu et elle est à la base de la

vitalité (Parsons, 2010). En fait, sans agressivité, nous ne serions pas en mesure de nous affirmer, de nous protéger, de protéger les autres, d'apprendre, de travailler efficacement, de nous séparer, ni de développer notre autonomie (Winnicott, [1971] 1975). Pourtant, sans un contrôle et une gestion appropriés, l'agressivité peut nous échapper et conduire à la violence (Parsons, 2010). C'est la rencontre avec une figure de soins empathique, attentionnée, capable d'accueillir, de contenir, de limiter et de canaliser la destructivité de l'enfant qui aidera ce dernier à développer la capacité à tolérer sa propre vulnérabilité, puisque ses frustrations et son impuissance seront associées à la présence d'un autre protecteur. Si la figure de soins agit adéquatement comme «bouclier protecteur contre les dangers tant internes qu'externes», l'enfant développera progressivement les ressources psychiques nécessaires pour le faire de lui-même en plus d'un sentiment de sécurité et de confiance en soi (Parsons, 2010 : 365).

La violence, pour sa part, est une réponse primitive et souvent physique face à une menace (réelle ou perçue) à l'intégrité du moi. Selon Winnicott ([1958] 1971), certaines défaillances environnementales précoces et la manière dont elles s'actualisent dans le monde interne de l'enfant peuvent conduire l'individu à devenir violent. Lorsque la figure de soins réagit avec autorité et emportement face aux besoins de l'enfant (dont l'expression de sa destructivité) ou qu'elle le laisse seul dans un état de colère incontrôlable, l'enfant est susceptible d'être envahi par une panique insupportable qui ne lui permet pas d'acquérir les moyens nécessaires pour contenir sa frustration et son agressivité. Dans ce contexte, la violence peut être comprise comme une tentative de solution au traumatisme associé à l'absence d'une figure protectrice, le sentiment d'être complètement impuissant, seul et sans protection pouvant susciter chez le jeune enfant une terreur d'anéantissement. Si le moi ne réussit pas à développer une fonction interne protectrice qui facilite la régulation de la peur et de l'anxiété, la violence est utilisée comme seul moyen de défense (Parsons, 2020).

Il y a ensuite la confusion entre les manifestations symboliques ou fantasmatiques de l'agressivité, comme celle qui peut être exprimée dans un dessin ou un jeu, et les expressions directes et avérées de l'agressivité (par exemple, jouer aux épées n'équivaut pas à donner un coup de poing à un camarade de classe). En ce sens, les adultes qui entourent l'enfant ne semblent pas comprendre que «les sentiments agressifs, aussi bien contre soi que contre les autres, ne produisent pas toujours des effets néfastes ou catastrophiques, puisque les sentiments et les désirs ne

changent pas la réalité s'ils ne sont pas transformés en action » (Coderch, 1987 : 95).

En voici une illustration, issue de notre pratique clinique. Certains parents réagissent avec étonnement lorsqu'ils constatent la présence de jouets à connotation agressive dans le cabinet de consultation du psychothérapeute (tels que des fusils et des couteaux en plastique, des chars d'assaut, des soldats) et affirment avec conviction que leurs enfants n'ont pas le droit de jouer à ce type de jeu à la maison. Il est arrivé, par exemple, que quelques minutes après avoir entendu sa mère parler de l'interdiction de jeux associés à l'agressivité à la maison, un enfant prenne une épée en styromousse, se place derrière elle, alors qu'elle était assise dans un fauteuil, et fasse semblant de lui trancher la gorge avec l'épée. Voici un second exemple issu du milieu scolaire. Les parents d'un enfant de maternelle sont convoqués à une rencontre avec le directeur de l'école, l'enseignante et le psychoéducateur. Ces derniers sont préoccupés par des comportements agressifs de l'enfant, qui menace de mort ses camarades de classe. Ils soupçonnent la présence de violence à la maison, soit envers l'enfant, soit dans le couple. Lorsque les parents s'informent davantage des comportements agressifs de leur enfant, qui est par ailleurs très affable, ils apprennent que pendant les récréations, il a joué à un jeu dans lequel il était un pirate qui menaçait de mort ses camarades de classe, représentant ses adversaires, en faisant un geste de la main qui indiquait qu'il allait leur couper la tête. La difficulté des parents et du milieu scolaire à poser des limites claires sous prétexte de ne pas fragiliser l'estime de soi de l'enfant accentue la confusion entre agressivité et violence. On oublie donc que les interdits ont une valeur organisatrice de la vie psychique de l'individu et une fonction régulatrice de la vie sociale (Berger, 2017). En l'absence d'interdits provenant d'une figure de soins bienveillante, c'est-à-dire d'une « expérience suffisamment bonne du non », les limites futures seront vécues comme un exercice du pouvoir de l'adulte sur l'enfant, auquel le jeune réagira en alternant entre complaisance et défiance, caractéristique des patients violents (Parsons, 2010 : 366).

Le dernier paradoxe concerne l'anxiété chez l'enfant. D'un point de vue clinique, celle-ci prend de nos jours la forme d'une anxiété de performance d'allure obsessionnelle. D'un point de vue psychanalytique, puisqu'elle est de plus en plus fréquente chez les enfants, on peut se permettre de lier ses manifestations à l'angoisse de perte de l'amour de l'objet (la crainte de ne pas répondre aux attentes des parents) et à l'angoisse du surmoi. Elle est présente chez les enfants qui ont intériorisé les interdits parentaux et ressentent de la culpabilité lorsqu'ils les transgressent, et

elle ouvre la porte à des préoccupations existentielles sur la valeur de soi (Golse, 2008). Il est intéressant de noter que la recrudescence des cas d'anxiété de performance coïncide avec un mouvement éducatif visant l'adaptation de l'école aux difficultés de l'enfant (les classes spécialisées, les bulletins adaptés ou modifiés, l'évaluation *subjective* de la performance scolaire, etc.) et avec un mouvement, de plus en plus répandu chez les parents, visant à faire reconnaître l'existence d'une douance qu'ils projettent sur leur enfant.

On constate chez l'enfant d'aujourd'hui une faible tolérance au stress, dont les principales manifestations cliniques sont les suivantes. Premièrement, une difficulté à distinguer entre un événement significatif pouvant être la source d'une détresse importante et une situation du quotidien pouvant générer une moindre anxiété. Cette difficulté se traduit par la *catastrophisation* des stressors de la vie ordinaire : l'angoisse perd sa fonction d'anticipation – de signal d'alarme – face aux menaces de faible intensité et laisse la place à l'angoisse automatique qui s'active lorsque la première échoue. La résultante est une angoisse paralysante vis-à-vis des exigences de la vie quotidienne. Deuxièmement, un narcissisme fragile, susceptible d'être ébranlé par ces exigences et construit sur la base des fausses réassurances parentales visant à éviter la confrontation aux difficultés de l'enfant. Pensons, par exemple, aux nombreux parents qui soupçonnent la présence d'une douance chez leur enfant lorsque ce dernier se heurte à des difficultés scolaires importantes. Dans ce contexte, l'enfant ne pourra pas développer une appréciation juste de lui-même, lui permettant d'entretenir des attentes réalistes par rapport à soi et de s'impliquer dans des projets qu'il sera capable d'accomplir et qui deviendront une source de récompense, favorisant ainsi la régulation de son estime de soi (Kernberg, 1998). Tout ce qui représente une menace à cette fragilité narcissique rend l'enfant extrêmement vulnérable à l'anxiété. Cette vulnérabilité pourrait éveiller chez lui un sentiment d'impuissance ou d'humiliation, qui se manifeste, entre autres, par l'impression d'être contrôlé, piégé, critiqué, rejeté, intimidé, ignoré, méprisé ou exposé à la honte.

Or, bien qu'il ne soit pas aujourd'hui considéré comme « innovant » ni « dernier cri », le dispositif thérapeutique issu de la psychanalyse d'enfants nous paraît toujours pertinent pour nous renseigner sur la manière dont les adultes peuvent faire place au monde interne de l'enfant : lui prêter attention, être véritablement à ses côtés lorsqu'il joue, l'observer, s'abandonner au jeu proposé par l'enfant en lui répondant de façon contingente, limiter l'exposition de celui-ci à une quantité excessive de

stimulation, laisser la place à l'ennui afin de favoriser le recours à l'imagination, et accueillir, contenir et canaliser son anxiété et sa destructivité pour qu'il trouve graduellement des moyens de les exprimer d'une manière adéquate et satisfaisante.

* * *

Miguel M. Terradas, Ph. D., est psychologue clinicien. Professeur titulaire au Département de psychologie de l'Université de Sherbrooke, il est également chercheur régulier à l'Institut universitaire Jeunes en difficulté et au Centre intégré universitaire en santé et services sociaux du Centre-Sud-de-l'île-de-Montréal.

Antoine Asselin est psychologue clinicien au Centre de protection de l'enfance et de la jeunesse de la Montérégie, et en cabinet privé.

Eveline Gagnon, Ph. D., est psychologue clinicienne et directrice générale et clinique du Centre de psychologie Gouin.

BIBLIOGRAPHIE

- Berger, Maurice, « Réflexion sur la construction des interdits », *Filigrane*, vol. 26, n° 2, 2017, p. 9-26.
- Blinder, Carlos, Joseph Knobel et María Luisa Siquier, « La interpretación del juego [L'interprétation du jeu] », dans *Clínica psicoanalítica con niños [Clinique psychanalytique avec les enfants]*, Madrid, Síntesis, 2004, p. 77-122.
- Clerk, Gabrielle, « Cinquante ans (1945-1995) de pratique analytique avec des enfants : réflexions et questionnements », *Filigrane*, vol. 9, n° 2, 2000, p. 6-19.
- Coderch, Joan, « Delimitación y esencia de la psicoterapia psicoanalítica [Délimitation et essence de la psychothérapie psychodynamique] », dans *Teoría y técnica de la psicoterapia psicoanalítica [Théorie et technique de la psychothérapie psychanalytique]*, Barcelone, Herder, 1987, p. 53-98.
- Domange, Isabelle, « L'agressivité (points de vue psychanalytique et étiologique) », dans Bernard Golse (dir.), *Le développement affectif et intellectuel de l'enfant. Compléments sur l'émergence du langage*, Paris, Elsevier Masson, 2008, p. 215-219.
- Edgumbe, Rose, « The development of aggressiveness in children », *Nursing Times*, 1976, vii-xv.
- Freud, Sigmund, « Au-delà du principe du plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, traduit de l'allemand par Samuel Jankélévitch, Paris, Payot, [1920] 1951.
- Golse, Bernard, « L'angoisse », dans Bernard Golse (dir.), *Le développement affectif et intellectuel de l'enfant. Compléments sur l'émergence du langage*, Paris, Elsevier Masson, 2008.
- Hartmann, Heinz, et Rudolf M. Loewenstein, « Notes on the superego », *Psychanalytic Study of the Child*, vol. 17, n° 1, 1962, p. 42-81.

- Kernberg, Paulina F., « Troubles narcissiques de la personnalité dans l'enfance: exposé théorique », *Journal de psychanalyse de l'enfant*, n° 7, 1989, p. 39-76.
- Parsons, Marianne, « The roots of violence: theory and implications for technique with children and adolescents », dans Monica Lanyado et Ann Horne (éds.), *The handbook of child and adolescent psychotherapy. Psychoanalytic Approaches*, 2010, p. 361-379.
- Winnicott, Donald Woods, « Playing: its theoretical status in the clinical situation », *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 49, n° 4, 1968, p. 591-599.
- , *De la pédiatrie à la psychanalyse*, traduit de l'anglais par Jeannine Kalmanovitch, Paris, Payot, [1958] 1971.
- , « Jouer: proposition théorique », dans Donald Woods Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, traduit de l'anglais par Claude Monod, Paris, Gallimard, [1971] 1975, p. 55-74.

Plaidoyer pour un monde interne

*Antoine Asselin, Eveline Gagnon, Raphaële Noël,
David Poulin-Latulippe, Karine Roy-Déry et
Miguel M. Terradas*

Nous nous sommes réunis, le dimanche matin, pendant plusieurs mois. Certains nous ont quittés en cours de route. D'autres, malgré leur désir, ne nous ont jamais rejoints. Dans un climat chaleureux et collégial, des relations se sont créées, mimosa aidant. Nous avons échangé sur nos pratiques en psychothérapie psychanalytique de l'enfance, mais aussi sur notre expérience de la culture actuelle et de la famille contemporaine. Nous nous sommes pris au jeu de l'écriture et, dans les échos de notre pensée collective, des textes sont nés. À partir de la pratique clinique de chacun, nous avons cherché à communiquer, du dedans, une expérience vivante de la psychanalyse : la découverte de l'intérieur et de cet extérieur qui, parfois, se fait le miroir de ce qui est radicalement étranger en nous.

Joignant l'acte à une parole parfois intime et parfois engagée, les textes que nous avons écrits sont issus d'une réflexion commune, d'un *socius*, et se veulent profondément ancrés dans l'époque dans laquelle nous vivons. Ensemble, ils constituent une sorte de plaidoyer pour une pratique du soin indissociable de l'écoute et de l'accueil de l'autre, chez l'autre et en soi. Ils font état d'un malaise partagé par nombre de collègues psy. Mais aussi, ils renvoient à un enjeu sociétal que nous souhaitons soulever : l'inquiétude quant à l'avenir de nos enfants. Ceux que l'on scrute plutôt que l'on regarde. Ceux à qui l'on impose de parler, sans pourtant les écouter. Ceux à qui l'on refuse, encore et toujours, le statut de sujet désirant. Ceux qui grandissent dans ce monde où l'agir prend le pas sur la pensée, où le temps se contracte au point d'être nié, où l'image et la « petite case » s'imposent comme LA vérité, écrasant toute possibilité créatrice. Ceux qui habitent ce monde condamné par l'irréversible réchauffement climatique...

Comment sortir de ce trop-plein – de stimulation, de surveillance, de catégorisation, de médicalisation, d'exigences, de productivité, d'avoirs, de regards et de savoirs « sur », de comment « naître et grandir », etc. – lorsqu'on pratique ce métier plus que jamais habillé de l'étoffe de l'expert ou du noble savant qui veut le bien, et de surcroît, auprès des enfants ? Comment maintenir, envers et contre tous, une posture d'écoute paradoxale à la fois curieuse et patiente, « spécialiste » autant que « sans mémoire ni désir » (Bion, [1967] 1989) ?

Plaidoyer pour un monde interne. Pour que l'on continue de s'y intéresser. Pour que l'on n'oublie jamais que le symptôme, ça parle, ça veut, ça vit.

BIBLIOGRAPHIE

Bion, Wilfred Ruprecht, « Notes sur la mémoire et le désir » [1967], traduit de l'anglais par Chantal Lechartier-Atlan, *Revue française de psychanalyse*, vol. 53, n° 5, 1989, p. 1449-1451.

La clinique de l'intérieur

Karine Roy-Déry

Curiosité vient de *cura*, qui veut dire la cure, comme dans cure ou curatif.
Donc le curieux est celui, ou celle, qui prend soin.

— Erik ORSENNA, *Les chevaliers du subjonctif*, 2004.

Pour évoquer ma pratique, j'ai eu l'envie d'écrire sur ma salle de jeu, parce que pendant la pandémie, elle a été condamnée. Sans ventilation, trop petite pour permettre la distanciation.

Ma salle de jeu, que je n'ai construite qu'après vingt ans de pratique. Une salle qui permet de faire advenir le jeu. Un endroit protégé, où l'enfant peut jouer en toute sécurité sans que lui, ou moi, ayons peur de briser quelque chose. Un endroit séparé de la salle de consultation où l'on discute avec ses parents. Un endroit où les parents ne sont, la plupart du temps, pas admis.

Dans ma salle de jeu, on joue au restaurant, on dessine, on bricole, on joue aux blocs, aux Playmobil, on invente des jeux, on met en scène des jeux de rôles, beaucoup de jeux de rôles ! On se fait des blagues, mais on fait aussi la bagarre, on meurt, on ressuscite, on se construit des cabanes, on se cache. Parfois, on « jase » aussi. J'y laisse les enfants explorer, inventer, créer, refaire les règles, tricher ; les seules règles immuables sont : on ne se fait pas mal et on ne brise pas les choses (du moins, pas intentionnellement !). C'est un espace où rien n'est attendu, où tout est permis. Certains enfants sont intimidés au départ et vont choisir des jeux plus structurés, mais avec lesquels on arrivera toujours à explorer les émotions, la rivalité, la fragilité narcissique, la pulsion agressive...

C'est un lieu intime. Un dedans qui permet de faire advenir un dehors. Un droit au secret. « Si le droit de tout dire, comme l'écrit si bien Blanchot, est la forme même de la liberté humaine, l'ordre de tout dire impliquerait

pour le sujet auquel on l'imposerait un état d'esclavage absolu, le transformerait en un robot parlant » (Aulagnier, 2009 : 15).

N'entre pas qui veut dans ma salle de jeu. Elle appartient à chacun de mes jeunes patients. C'est leur lieu privé, le temps de leur séance, de leur suivi. Et je suis celle qui en protège l'intégrité.

Je crois que les contours de ces notions de dedans, de dehors, de public et de privé sont remises en question dans notre société contemporaine. On se délecte des vidéos sur YouTube, Instagram, TikTok, qui dévoilent les secrets des uns et des autres. On apprend sur les réseaux sociaux le menu détail de ce que mangent nos amis, familles et autres *followers*. On se prend en photo, on s'expose, mais en même temps, lorsqu'on suit un cours sur Zoom, on éteint notre caméra. On ne veut pas être vu. On projette constamment une mise en scène de nous-même. Je me demande : qu'est-ce qu'on montre et qu'est-ce qu'on cache ?

J'ai envie de suivre le fil de cette réflexion pour vous présenter la manière selon laquelle, dans la relation thérapeutique, on retire les bénéfices de ce que l'on investit. Si l'on ne va pas aux séances, il ne se passe rien. Si l'on ne dit pas ce qui nous anime, on ne cheminera pas. Toute relation ne nous rapporte que si l'on s'y engage réellement. Et j'ajouterais : avec notre corps. Dans la thérapie d'enfant, le jeu se développe à travers le corps, par le corps et dans un rapport au corps. On a tendance à oublier l'importance qu'il a dans le développement psychique, à notre époque post-pandémique numérique où le rapport à l'autre, le rapport au corps, est teinté de méfiance, désincarné ou en deux dimensions.

Notre société surinvestit le regard au détriment des autres sens. Cela me préoccupe. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'aime beaucoup la notion de « polysensorialité » de Bernard Golse, c'est-à-dire l'importance de construire une expérience avec plusieurs sens.

Autrement dit, aucun objet ne peut, en effet, être ressenti comme extérieur à soi-même, tant qu'il n'est pas appréhendé simultanément par au moins deux modalités sensorielles à la fois, ce qui met nettement l'accent sur l'importance de la comodalisation comme agent central de l'accès à l'intersubjectivité (Golse, 2011 : 35).

En plus de l'importance accordée au corps, ce qu'il y a de particulier dans la thérapie d'enfant, c'est que ce n'est pas le patient qui énonce son désir. C'est habituellement le parent qui nous contacte et c'est le désir de ce parent qui nous interpelle en premier. Il nous parle d'un enfant que nous ne connaissons pas. Notre première rencontre avec le patient se fait donc par un tiers, mais un tiers qui constitue une partie importante de la vie de cet enfant.

Au téléphone, je prends le temps d'écouter ce que le parent a à me dire, sur son enfant, mais aussi sur lui. Dès le départ, je le considère comme un partenaire dans mon travail : si je veux aider l'enfant, je dois faire équipe avec lui. En effet, c'est lui qui conduira l'enfant aux séances, qui les paiera et qui, probablement, décidera d'y mettre un terme. Parce qu'il trouve que ça va mieux ou que ça n'avance pas assez bien, parce qu'il n'a plus le temps ou l'argent. Bref, dès le départ, je veux qu'il soit partie prenante du travail. Alors, je le consulte pour organiser les premières rencontres. Chaque psy a sa méthode : voir l'enfant seul, voir les parents avant, voir toute la famille ensemble. Moi, j'essaie d'accorder de l'importance à toutes ces configurations possibles de rencontres. Je prends le parti des Ortigues :

il est bien improbable que nous puissions imaginer quelles modalités de rencontres favoriseront au mieux les possibilités d'expression des intéressés. Elles sont d'une diversité étonnante. Elles témoignent d'une créativité puissante dont nous n'avons pas à amputer ceux qui s'adressent à nous. Nous reconnaissons nos limites (Ortigues et Ortigues, 1986 : 172).

Je demande aussi si l'enfant est au courant du fait que le parent m'appelle. Est-ce qu'ils en ont parlé ensemble ? Est-ce que l'enfant sait ce qu'est un psychologue ? Comment le parent va-t-il lui présenter notre rencontre ? Et puis, est-ce que l'autre parent est au courant de la démarche ? S'ils sont séparés, est-ce lui qui perçoit des problèmes ? Qu'est-ce qu'il pense de la possibilité d'une consultation ?

Petit aparté : il y a de plus en plus de parents séparés, mais notre travail auprès des enfants doit demeurer un espace neutre. La loi¹ est claire sur la question du consentement parental, il doit être conjoint ! Dans mon accueil de la demande, j'établis clairement que cet enfant est issu de deux parents et que je ne peux le placer, en lui offrant de l'aide, dans une posture inconfortable par rapport à l'un de ses parents.

Exemple clinique : une maman m'appelle. Elle m'est adressée par un collègue. Selon le psy de la mère, il ne faudra que quelques rencontres avec le fils, qui a des difficultés avec son père. Quand la mère m'appelle, je prends le temps de discuter avec elle. Elle me demande d'aider son fils à s'affirmer face à son père pour son choix d'école secondaire. Il a tout juste douze ans. Au téléphone, je remets en question l'entente entre les deux parents. Elle m'informe qu'ils ne s'accordent pas sur le choix de l'école. La mère se dit du côté du garçon et veut qu'il fasse comprendre son choix

1. La loi : avant quatorze ans, c'est le parent qui doit consentir au traitement, et ce consentement doit être donné par les deux parents.

à son père. Elle veut qu'il s'affirme! Je questionne davantage. J'apprends que les parents ont rencontré un médiateur l'année précédente au sujet de cette même question et que ça s'est mal terminé. Le père aurait menacé la mère de la traîner en cour devant le juge pour trancher. Questionné par le médiateur, le jeune avait de façon claire verbalisé le fait qu'il ne désirait pas être coincé entre ses deux parents. Je pointe à la mère la position inconfortable que susciterait pour son fils un suivi psychologique ayant pour objectif de l'aider à s'affirmer par rapport à son père et je lui fais remarquer que si j'accepte ce mandat, je ferai porter une pression induite sur son fils, qui se retrouverait de fait « coincé » entre ses deux parents. Comme l'année précédente, le jeune n'avait pas été accepté à l'école en question, le problème avait été résolu, mais la mère vient de recevoir un message de l'école indiquant qu'elle pourrait maintenant l'accueillir. Je précise que les décisions concernant l'éducation relèvent de la responsabilité parentale conjointe et que c'est aux parents de s'entendre, et non aux enfants de leur faire entendre raison. Je clarifie pour la mère ses obligations parentales concernant la communication des informations scolaires. Je l'encourage à remplir son rôle en partageant avec le père l'information dont elle dispose et à exprimer sa crainte face au risque de conflit. La mère répond qu'elle va y réfléchir. Elle me contacte la semaine suivante. Elle a envoyé un bref courriel au père pour l'informer du fait que le jeune avait reçu une offre pour intégrer la fameuse école secondaire et lui a expliqué qu'elle craignait que cela le place dans un conflit entre ses parents. Elle semble plus calme. Je lui reparle deux semaines plus tard. Son fils est revenu de chez son père enchanté, car ils sont allés visiter l'école en question. Il semblerait même que le père veuille faire avec lui le trajet en transport en commun jusqu'à l'école lors de sa prochaine visite. J'ai dû parler tout au plus trente minutes avec la mère au téléphone et je n'ai jamais vu le jeune. Mais je suis convaincue que la posture, l'accueil et l'écoute particulière de cette intervention ont dénoué une crise et ont fait une différence pour ce jeune, pour sa famille. Parce que pour aider un enfant, on doit absolument tenir compte de son contexte familial.

Margaret Rustin présente quatre fonctions du travail avec les parents : soutenir la thérapie, soutenir la fonction parentale, le changement familial et la thérapie du parent (Rustin, 2003). Il me semble que parfois, on fait un peu de tout cela à la fois. Il faut savoir intervenir selon le niveau de développement de l'enfant, les dynamiques individuelles et interpersonnelles des membres de la famille et le besoin du moment. À cet égard, les théories psychanalytiques peuvent nous être très utiles.

Bon, quand est-ce qu'on se rencontre ?

Quand je rencontre des gens pour la première fois, je leur explique en détail comment se rendre à mon cabinet, la station de métro la plus proche, où ils peuvent se garer. Comment entrer dans l'immeuble et où attendre (pendant la pandémie, j'ajoutais les consignes sanitaires : ne pas se présenter si l'on a des symptômes – je ferai de même –, se laver les mains à l'entrée et porter le masque dans les espaces partagés). Quand je vais les chercher, je me présente, leur souris, je leur demande s'ils ont eu des difficultés à trouver l'adresse (sans le verbaliser directement, j'accueille le fait que se rendre chez le psy n'est pas une mince affaire). Je les invite dans mon cabinet. Parfois, on fait un peu de *small talk*, sur la température, les travaux ou le trafic des environs, la difficulté de trouver une place de stationnement. Bref, j'utilise tous les outils que nous possédons en société pour créer un contact attentif, respectueux de leur singularité. Pour qu'ils se sentent à l'aise, tout en ne fuyant pas l'étrangeté de cette rencontre où l'on parlera de sujets personnels à une inconnue. Si l'enfant est là, lorsque je me suis présentée aux parents et que je les sens en confiance, je m'adresse directement à lui : est-ce qu'il sait ce qu'est un psychologue ? Selon ce que je sais de l'enfant, je lui propose une petite explication, jamais la même, inspirée de ce que je ressens de la situation : « un genre de docteur des émotions ». Puis, je lui explique que je vois toutes sortes d'enfants, des petits, des grands, qui viennent me voir parce que ça ne va pas bien à l'école, parce qu'ils n'ont pas d'amis, parce qu'ils se font souvent chicaner, parce qu'ils sont tannés de leur petit frère, ou de leur grand frère, parce qu'ils se fâchent souvent ou qu'ils sont souvent tristes. Je place l'enfant dans une posture où il n'est pas seul. Je normalise aussi, encore, l'étrangeté de la situation : si pour lui, c'est nouveau, pour moi, c'est du connu. J'ouvre la porte à la possibilité de parler des problèmes et me montre curieuse de sa spécificité : « Le tien, c'est quoi ? » Parfois, il répond, parfois non. S'il ne veut pas parler, je lui demande la permission de poser la question à ses parents (je tiens compte de son droit à l'intimité). Parfois, cela fait son affaire, parfois non. Je suis le mouvement et selon l'âge de l'enfant ou ce que je ressens de lui, je peux demander aux parents de nous laisser seuls tous les deux, ou je lui propose de dessiner ou de se choisir un jeu dans l'armoire derrière moi. Cela l'oblige à prendre une distance vis-à-vis de ses parents et à se rapprocher de moi. S'il est trop timide, je lui apporte une petite table et le questionne sur le matériel qui pourrait l'intéresser. Toutes ces petites interventions, ce jeu d'approche me donne beaucoup d'informations sur l'enfant, ses parents, la dynamique qui existe entre

eux... et eux en apprennent sur moi : sur la façon dont je m'exprime, ma curiosité, mon écoute, mon respect. C'est pour moi tout l'art de la posture analytique.

Selon ce que l'on a décidé avec les parents ou avec l'enfant, on prévoira des rencontres parent(s)-enfant, parent(s) seul(s), enfant seul. Pour cela, mon bureau est vraiment extraordinaire, il me permet toute une gamme d'aménagements possibles : si l'enfant est timide, le parent peut rester dans la salle de consultation pendant que l'on joue dans la salle de jeu attenante et garder un contact visuel avec celui-ci par la grande vitre qui sépare les deux pièces. Si l'enfant ne veut pas venir dans la salle de jeu, on a suffisamment d'espace et un peu de matériel pour jouer ensemble dans la salle de consultation. Bref, j'organise le cadre pour qu'il me permette d'entrer en contact avec l'enfant, à son rythme (ou au rythme du parent, parfois).

J'essaie en général d'avoir vu minimalement les deux parents, et l'enfant seul au moins deux rencontres, avant de dresser un bilan soit avec la famille, soit avec les parents seuls. Donc, je prévois habituellement environ quatre rencontres d'« évaluation ». Je prends le temps d'en savoir davantage sur eux. Parce que, en cette époque d'instantanéité, on a tendance à oublier les bienfaits du temps qui passe. Ce que j'« évalue » : si je pense que je peux aider cette famille, si l'enfant et les parents sont disponibles pour un suivi, si l'on arrive à formuler ensemble une proposition de travail. Je n'utilise pas avec la famille de jargon de psy. Je parle de l'expression des émotions, de relations sociales, de diminuer l'intensité des crises, des conflits, de l'anxiété. Compte tenu de l'inflation du coût de la vie, j'aborde de plus en plus avec eux la question de leurs ressources financières, parce qu'une psychothérapie au privé, ça coûte cher. Si possible et nécessaire, je demande que l'enfant vienne toutes les semaines (deux semaines, c'est vraiment long pour un enfant !). On discute aussi de leurs besoins, on détermine si l'on effectuera des séances parents et à quelle fréquence. Je les invite à ne pas hésiter à communiquer avec moi. Je parle aussi de la confidentialité. J'exige le droit de garder confidentielles nos rencontres, même si l'enfant a moins de quatorze ans. Je souligne l'importance de cet espace et de sa spécificité.

Je mentionne aussi l'importance de la confiance dans ma relation avec l'enfant. Et, pour préserver cette confiance, je demande aux parents la permission de pouvoir informer l'enfant de tout contact avec le parent (ou avec tout autre intervenant). De façon générale, comment ça se passe : si le parent me signale une situation qui s'est produite, je dis au jeune que le parent m'a contacté. Souvent, je lui demande s'il sait pourquoi et la

plupart du temps, il me le dit lui-même. Puis, je lui demande s'il veut en parler. Je ne cache donc pas à l'enfant l'information que je possède sur lui, mais ne l'oblige pas à répondre au désir du parent dans sa séance.

Toutes ces choses que j'explique ici sont pour moi le fruit d'une profonde réflexion sur la richesse et la complexité de l'expérience humaine et de l'expérience de la rencontre. Une réflexion forgée à partir de mes nombreuses années de pratique et des écueils que j'ai rencontrés. Je crois que c'est ce que nous apporte la psychanalyse : ne pas faire l'économie de la complexité, prendre le temps qu'il faut, reconnaître nos limites et demeurer curieux !

BIBLIOGRAPHIE

- Aulagnier, Piera, « Le droit au secret : condition pour pouvoir penser », dans Piera Aulagnier (dir.), *La pensée interdite*, Paris, Presses universitaires de France, 2009, p. 15-41.
- Golse, Bernard, « De l'empathie et de l'intersubjectivité primaires, à l'empathie et à l'intersubjectivité secondaires : le travail de la polysensorialité », *Le Carnet PSY*, vol. 157, n° 8, 2011, p. 35-37.
- Orsenna, Érik, *Les chevaliers du subjonctif*, Paris, Stock, 2004.
- Ortigue, Marie-Cécile, et Edmond Ortigue, *Comment se décide une psychothérapie d'enfant ?*, Paris, Denoël, coll. « L'espace analytique », 1986.
- Rustin, Margaret, « Dialogue avec les parents », traduit de l'anglais par Didier Houzel, dans Claudine Geissmann et Didier Houzel (dir.), *Psychothérapies de l'enfant et de l'adolescent*, Paris, Bayard, 2003, p. 581-598.

De l'infini d'un territoire à l'infiniment autre

David Poulin-Latulippe

À bord d'un petit avion à deux hélices comportant environ une vingtaine de sièges bien occupés, je survole une immense baie. De la neige immaculée s'étend à perte de vue et aucun arbre ne brise la ligne continue de ce qui m'apparaît comme un infini de teintes de blanc. Les flots de la baie sont indissociables d'avec la terre ferme. Le même sentiment d'infinitude me saisit, à tel point que je dois prendre des pauses, trop touché par l'immensité de ce territoire. Ces quarante minutes de vol deviennent l'occasion, pour moi, d'entrer dans une sorte de méditation sur l'histoire de ce peuple que je m'apprête à rencontrer. Je repense à la politique canadienne qui visait l'assimilation des Premières Nations et des Inuits et qui a engendré des traumatismes historiques et intergénérationnels (Igloliorte, 2011). C'est un sentiment d'impuissance face à l'histoire de mon pays, combiné à une sorte de honte qui m'habitent chaque fois que je découvre ce qu'ils ont subi. Démarrer ce projet auprès des enfants inuits au nord du 55^e parallèle m'apparaît comme une manière d'apporter ma contribution, de participer à une forme de réparation.

L'avion amorce un virage et commence ce qui semble être sa descente. À cause de la force du vent, il doit se placer à un angle qui me paraît extrême lors de l'approche de la piste, mais avant que les roues touchent le sol, le pilote redresse l'appareil pour un atterrissage tout en douceur. Une fois descendu de l'avion, je pénètre dans un mini-aéroport où je ne comprends rien du magnifique langage qui résonne autour de moi et où je ne connais personne. J'observe les passagers discuter : enfants, adultes et aînés échangent entre eux d'une manière qui me semble à la fois chaleureuse et enjouée. Malgré cette atmosphère et la beauté des gens et du paysage, je mesure à quel point je suis tout à coup un homme blanc,

francophone en territoire étranger. Pour la première fois, le malaise de ma présence ici me saisit : mais qu'est-ce qui m'a pris de venir ? La pensée de Paul Ricœur (2004) me vient à l'esprit comme une bouée. Peut-être, me dis-je, que c'est en prenant ce genre de grands détours que le sujet peut revenir ou tendre davantage vers soi. Suis-je en train de tendre vers moi, en étant si étranger en ce lieu ?

Les détours furent nombreux avant mon arrivée ici. Je suis psychologue depuis près de vingt ans, j'ai appris à travailler avec les enfants et les parents, de manière psychanalytique, sous l'influence, entre autres, des deux topiques de Freud, des stades du développement psychosexuel, de la neutralité bienveillante et de l'interprétation des conflits psychiques inconscients (Bossé, [2003] 2008). Dans cette optique clinique, l'un des buts suprêmes de la psychothérapie psychanalytique classique en enfance est de mener le patient au plus près possible de la structure névrotique en développant une conscience élargie de leurs conflits inconscients et en y offrant des résolutions majoritairement par l'interprétation (Bossé, [2003] 2008).

Après avoir péniblement exercé quelques années dans le milieu scolaire, je démarre ma pratique privée, qui me permettra enfin de me consacrer à ce que j'aime le plus : la psychothérapie par le jeu. Celle-ci devient rapidement absolument passionnante pour moi. J'éprouve un sentiment de compétence, d'efficacité et de confiance en mes capacités. Cependant, après un certain nombre d'années à être principalement axé sur l'interprétation des manifestations inconscientes de mes patients, je me heurte à une perte de sens professionnel. C'est à cette époque, à Montréal, lors de conférences organisées par le Groupe d'étude intersubjective (GEI), que j'ai eu la chance d'écouter des psychanalystes américains stimulants comme Robert D. Stolorow, George E. Atwood et Donna M. Orange. Ces auteurs ont développé la théorie des systèmes intersubjectifs. Celle-ci se définit, selon Stolorow (2013), comme une perspective théorique psychanalytique postcartésienne, qui insiste sur le contextualisme et la phénoménologie. Selon lui, elle est phénoménologique en ce qu'elle étudie et s'intéresse aux mondes de l'expérience émotionnelle. Elle est contextuelle en ce qu'elle soutient que de tels modes d'organisation de l'expérience émotionnelle prennent forme, à la fois au cours du développement de l'humain, dans la situation psychanalytique et dans les contextes intersubjectifs qui les constituent. Donna M. Orange (2015) dirait que plusieurs de ces auteurs ont depuis lors trouvé une place dans ma « chorale intérieure ». Malgré ce perfectionnement enrichissant, jumelé à une pratique valorisante et à une liste d'attente considérable, la

passion professionnelle demeure en deçà de l'intensité auparavant éprouvée. Je ressens, de plus en plus clairement, ce que j'appellerais une crise existentielle sur le plan professionnel.

C'est en 2016 qu'un événement significatif se produit et ouvre pour moi une brèche dans cette expérience de plus en plus continue de perte de sens. Une vague de suicides sans précédent frappe les Inuits dans le Grand Nord canadien. Le gouvernement local se voit alors contraint de recruter temporairement des psychologues pour venir en renfort afin de les aider à surmonter cette crise dans un de leur village. Je pose ma candidature instantanément pour apporter mon secours à cette communauté. Les services sociaux de la région me demandent de travailler à la prévention du suicide auprès des enfants ayant vécu des traumatismes psychologiques significatifs. Je comprends alors qu'il n'existe aucun service de psychothérapie pour les enfants dans cette région. Les deux années suivantes, en collaboration avec l'organisation gouvernementale locale, nous travaillons donc au développement d'un projet pilote de psychothérapie utilisant le jeu, adressé aux enfants inuits. Penser, réfléchir, élaborer et réaliser ce projet s'est avéré une expérience vitalisante pour moi à cette époque.

C'est à la suite de ces « détours » que j'atterris à l'automne 2018 dans un petit village d'environ 1 000 habitants pour démarrer ce projet. Le travail que je propose reprend la forme habituelle que je donne aux séances avec ma clientèle : j'effectue une première entrevue avec les parents avant de rencontrer leur enfant à l'école.

Je me prépare donc à rencontrer un enfant inuit âgé de huit ans, que je nommerai James. On l'a orienté vers moi parce qu'il présente des comportements d'opposition et d'agressivité. Je commence par échanger avec sa mère et son beau-père. Les deux adultes inuits, dans la trentaine, sont nés dans le village, comme leurs ancêtres depuis la sédentarisation forcée de leur peuple. Ils sont donc aussi potentiellement victimes de traumatismes intergénérationnels historiques. J'apprends que cet enfant est le deuxième d'une famille de trois et que son père est décédé accidentellement lorsqu'il avait quatre ans. Le beau-père et la mère me disent qu'ils n'abordent jamais ce sujet (la perte du père) avec l'enfant. James aurait commencé à présenter des comportements préoccupants vers l'âge de deux ans. À cette époque, il jouait seul, n'écoutait pas les consignes et refusait de faire ce qu'on lui demandait. Selon la compréhension culturelle que j'en ai, il y a peu d'encadrement dans cette maison. James ne parle pas très bien anglais, mais comprend les bases de cette langue. La langue maternelle la plus couramment parlée dans

ce territoire est l'inuktitut, et la deuxième langue la plus utilisée est l'anglais.

À l'hiver 2018, avec l'encouragement d'un éducateur scolaire inuit, James accepte de me rencontrer. Les premières entrevues ont lieu dans le local de l'éducateur. Ce dernier connaît James et a accepté d'agir comme traducteur pour m'aider à établir le dialogue avec l'enfant. Lorsqu'il me présente et explique la raison de ma présence à James, celui-ci ne me regarde pas et se contente de répondre par des signes de tête. Tous deux sont en train de colorier un mandala; je me joins discrètement à eux. Ce coloriage se fait presque entièrement en silence. Je tente de m'intéresser aux couleurs choisies par James, à l'animal sur lequel il s'applique mais il persiste à me répondre toujours par un « je ne sais pas » (en inuktitut). Une fois le dessin achevé, je décide de mettre fin à la séance, que je subis comme une forme de torture. James quitte la pièce sans me saluer et sans me répondre quand l'éducateur lui traduit que je vais le revoir le lendemain.

À la suite de cette première séance, je n'arrive pas du tout à situer James dans la grille conceptuelle que j'utilise régulièrement, car aucun critère ne semble rendre compte de sa réalité. En fait, pour y parvenir, habituellement, avec les enfants, j'ai recours à différents tests comme les dessins, des histoires à raconter et des jeux semi-structurés. Je me demande aussi comment je vais réaliser une psychothérapie en utilisant le jeu et des interprétations dans un tel contexte. Face à ces constats, j'éprouve un profond sentiment d'incompétence; je suis déstabilisé et je perds mes repères professionnels. Me voilà envahi par le même sentiment de perte de sens auquel je me suis heurté avant de venir ici, mais accentué, en quelque sorte, puisqu'il se combine à un sentiment de honte et d'impuissance. Je me sens soudainement ridicule, happé par un discours intérieur dévalorisant. Une terrible souffrance narcissique me saisit.

Après ce difficile moment, le son de ma « chorale intérieure » se fait entendre en moi. Un article insistant sur la pertinence de la relation comme facteur de changement me revient à l'esprit et me fait l'effet d'un baume. Stern et ses coauteurs (1998) avancent qu'un processus intersubjectif implique une « connaissance relationnelle implicite », qui permet ce qu'ils désignent comme des « moments de rencontre ». Ces moments de psychothérapie agiraient « dans » et « sur » cette relation partagée entre deux individus et la modifieraient sur le plan intrapsychique et interpersonnel. Cela permettrait alors à l'expérience passée d'être recontextualisée dans le présent, de sorte qu'une personne pourrait avec le temps se comporter davantage à partir de cette nouvelle

perspective mentale, ce qui générerait de nouveaux comportements et expériences dans le présent et le futur.

Établir une relation significative avec James devient mon unique but. Je décide donc de sortir de mon cadre habituel et de réaliser plusieurs brèves séances par semaine. Nous continuons de nous voir «à trois» et les échanges demeurent sensiblement de la même nature pendant quelques semaines. Par contre, les contacts visuels augmentent, les expressions et postures non verbales sont de plus en plus notre manière de communiquer et il répond même brièvement en anglais à mes questions. Les semaines passent et avec l'appui des jeux de table, du dessin et de brèves discussions, nos séances sont maintenant plus longues et se passent de plus en plus sans la présence de l'éducateur. Lors des rencontres, il aborde des thèmes différents, comme sa passion pour les activités culturelles traditionnelles telles que la chasse, la pêche ou la dégustation de nourriture sauvage. L'«accordage affectif» (Stern, 2018) se fait de plus en plus sentir.

Au mois de mai 2019, nous arrivons à la fin de l'année scolaire. Je dois m'en aller pour les vacances d'été. À mon retour, je retrouve la relation dans un état quasi identique à celui dans lequel je l'avais laissée, c'est-à-dire comme un lieu de rencontre où il partage son expérience et me permet d'être présent sans me percevoir comme trop menaçant. L'éducateur n'a plus besoin d'assister à nos séances. Lors de ces entrevues, je découvre son intérêt et son talent pour la peinture de son territoire. Il semble surpris que je me montre si impressionné par la qualité graphique de ses œuvres. La technique de la peinture devient propice à la discussion et permet aussi des moments de silence partagés. Lors de ces activités, il aborde aussi, plus fréquemment, ce qui se passe en classe et à la maison. En fait, selon les adultes qui le côtoient, il semble mieux se comporter dans ces milieux.

Quelques mois plus tard, James me demande si j'aime faire du *fat-bike* (un vélo de montagne à pneus surdimensionnés). Cette question n'est pas anodine si on la considère en perspective avec notre histoire relationnelle. C'est l'une des premières fois que James s'intéresse à moi, à mon monde, à ma subjectivité et à mes mentalisations. Cela ressemble bien à l'un de ces fameux «moments de rencontre significatifs» dans une démarche psychothérapeutique (Stern et autres, 1998).

Nous nous mettons à imaginer ce que cela serait de pratiquer ce sport ensemble. Nous parlons des endroits où nous pourrions aller, de qui déciderait du chemin et de qui serait le meilleur. Ces échanges complices mènent à la préparation d'une réelle randonnée à vélo dans son village.

C'est ainsi qu'en décembre 2019, un psychologue et un Inuit enfourchent ensemble leur vélo et filent sur la neige glacée. Nous appliquons le plan élaboré avec James, qui consiste à partir de l'école et à nous diriger vers l'aéroport du village. James tourne régulièrement les yeux dans ma direction. Je me demande alors quelles sont les intentions qui animent ses regards. Lors de la montée d'un important dénivelé, James ralentit, puis m'observe. J'ajuste ma vitesse à la sienne et j'entends sa respiration s'accélérer. Nous continuons tous deux à mener notre effort, maintenant côte à côte, en silence. Tout du long, je m'interroge sur ce qu'il ressent. Il me semble déterminé, enthousiaste et joyeux. Est-il mal à l'aise de ne plus pouvoir être devant moi ? Arrivé en haut, il s'arrête et me pointe un endroit où il aime faire du vélo et où il habite. Malgré les questions que je pose pour approfondir ces sujets, comme à son habitude, il développe peu, ce qui nous mène à contempler son lieu de vie en silence. Après un certain temps, James manifeste le désir de retourner à l'école. Nous décidons ensemble de rebrousser chemin. Au retour, il accélère soudain et descend à toute allure cette même pente que nous venions de monter péniblement. Il semble ne pas être dérangé par le froid qui fouette notre visage. De mon côté, j'ai froid et je crains d'aller trop vite, de perdre le contrôle. Une fois arrivé à l'école, il m'attend, me dit timidement avoir aimé l'activité, avant de retourner en classe. Je reste pantois devant cette expérience. Il m'est difficile de m'imaginer ce qu'elle a représenté pour lui, le sens qu'elle a pu prendre. J'imagine qu'il a été fier de ses prouesses et qu'il a aussi aimé partager avec moi sa passion du vélo, jouant le rôle de guide, mais acceptant aussi de partager un court moment côte à côte.

Ce « détour » hors cadre, durant lequel j'ai accepté d'aller à la rencontre du territoire, de manière littéraire, accompagné par mon patient inuit, m'a permis de vivre, ce qui, à mon sens, est une rencontre avec une forme radicale d'altérité.

Le cadre théorique premier, qui m'aidait à expliquer l'humain au moyen d'énoncés de certitudes, de convictions, avec un sentiment de compétence, se révèle aujourd'hui à moi comme un dogme. Je me rends compte à présent que je voyais ces modèles non pas comme des points de vue, mais comme des concepts englobant l'intégralité de l'expérience humaine. Pour reprendre les mots du philosophe Emmanuel Levinas (1961), j'avais au fond développé une vision « totalisante » de l'être humain.

Selon Paul Ricœur (2004), les concepts nous permettent de comprendre et d'expliquer l'humain selon des points de vue qui sont toujours influencés par le langage, la culture, le contexte et l'époque. Edmund Husserl ([1950] 1985) propose de tenter une réduction phénoménologique

de ces présupposés afin de pouvoir les conserver et les comprendre comme tels. Il appelle cela un « *époque* ». Il suggère d'y voir une méthode facilitant la description du monde qui se révèle à nous, qui se montre, qui se manifeste dans nos rencontres, dans notre expérience de soi et d'autrui (Quintin, 2020). Paillé et Mucchielli (2012) avancent que, pour y arriver, il faut tenter de prendre acte de la pensée de l'autre, de la suivre le plus possible dans le détail, le tracé qu'elle dessine, et ce, sans jugement hâtif ni réducteur. Alors, en nous efforçant de mettre entre parenthèses, le plus possible, nos présupposés, et d'être conscients de nos perspectives, de nos concepts et de nos cadres théoriques, nous pouvons davantage aborder et comprendre l'autre tel qu'il se présente. Lors de ma sortie à vélo avec James, l'intensité de l'expérience vécue a probablement facilité la suspension de mes préjugés, mais c'est aussi ma précédente souffrance narcissique et le dépouillement qu'elle a engendré en moi qui a ouvert la voie à ce que j'ose appeler une rencontre différente, marginale avec James. Bien sûr, il est impossible et non souhaitable de faire complètement fi de nos présupposés, mais le défi réside dans l'effort constant de rester conscient de ce qui nous guide dans notre besoin de comprendre.

Cette méthode accorde un grand crédit à ce qui est exprimé et vécu par l'autre. James a souvent exprimé son expérience par le silence. En phénoménologie, il est proposé d'oser un acte de foi face à ce type d'expérience : peut-on se laisser toucher par l'autre en mettant à l'écart nos catégories interprétatives ? Cette méthode, en soutien à mon cadre théorique, peut favoriser la connexion, le sentiment d'être compris, validé et permettre le développement d'une relation thérapeutique pour l'autre (qui est aussi un Autre).

Lorsque je me remémore le visage de James, je m'aperçois à quel point je ne pouvais aucunement prétendre comprendre ce qu'il pensait, voulait et désirait. James m'a appris, par l'expérience de notre rencontre, ce que Levinas m'avait appris par la lecture : l'Autre est irréductible, tout comme le territoire qui s'étalait devant nous. Cela a été pour moi une très grande leçon d'humilité. Lorsque j'étais dans l'avion et que je me suis senti absorbé par l'étendue infinie que j'avais sous les yeux, j'ai profondément ressenti ma faillibilité en tant qu'être humain. Mon rapport à l'existence s'est vu transformé par mon expérience de ce territoire infini et de l'infini de l'Autre. Aujourd'hui, dans mon cabinet, je suis davantage impliqué, passionné, apaisé, enraciné et disponible à l'autre. Malgré cette nouvelle posture, il reste en moi une tension que je ressens comme nécessaire : elle se situe quelque part entre expliquer l'autre et vivre son expérience.

* * *

David Poulin-Latulippe est psychologue clinicien auprès des enfants, des familles et des adultes. Il est le concepteur et l'intervenant pivot dans différents projets de recherche réalisés dans le Grand Nord canadien en collaboration avec l'Université de Sherbrooke.

BIBLIOGRAPHIE

- Bergeret, Jean, *La personnalité normale et pathologique*, vol. 2, Paris, Dunod, 1974.
- Bossé, Michel, *Initiation à la pratique psychothérapeutique auprès de l'enfant*, Saint-Lambert, Groupéditions, [2003] 2008.
- Freud, Sigmund, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, traduit de l'allemand par Philippe Koepfel, Paris, Gallimard, coll. « Folio », [1905] 1989.
- , « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, traduit de l'allemand par André Bourguignon, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », [1920] 2004.
- , *Le Moi et le Ça*, traduit de l'allemand par Jean Laplanche, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », [1923] 2010.
- Gotthold, Jacqueline, et Dorienne Sorter, « Moments of meeting: an exploration of the implicit dimensions of empathic immersion in adult and child treatment », *International Journal of Psychoanalytic Self Psychology*, vol. 1, n° 1, 2006, p. 103-119.
- Husserl, Edmund, *Idées directrices pour une phénoménologie*, traduit de l'allemand par Paul Ricœur, Paris, Gallimard, coll. « Tel », [1950] 1985.
- Igloliorte, Heather, « “We were so far away” : exhibiting Inuit oral histories of residential schools », dans Erica Lehrer, Cynthia E. Milton, et Monica Eileen Patterson (dir.), *Curating Difficult Knowledge. Violent Pasts in Public Places*, Londres, Palgrave Macmillan, coll. « Palgrave Macmillan Memory Studies », 2011, p. 23-40.
- Levinas, Emmanuel, *Totalité et infini*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1961.
- , « Éthique et infini. Dialogues avec Philippe Nemo », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, vol. 173, n° 1, 1983, p. 63.
- Orange, Donna M., *Nourishing the Inner Life of Clinicians and Humanitarians. The Ethical Turn in Psychoanalysis*, Londres, Routledge, 2015.
- Paillé, Pierre, et Alex Muchielli, *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin, 2012.
- Quintin, Jacques, *Éthique de l'accompagnement. Une approche existentielle*, Montréal, Liber, 2020.
- Ricœur, Paul, *À l'école de la phénoménologie*, Paris, Vrin, 2004.
- Stern, Daniel N., *The Interpersonal World of the Infant. A View from Psychoanalysis and Developmental Psychology*, Londres, Routledge, 2018.
- , et autres, « Non-interpretive mechanisms in psychoanalytic therapy: the “something more” than interpretation », *International Journal of Psycho-Analysis*, vol. 79, n° 5, 1998, p. 21.
- Stolorow, Robert D., « Intersubjective-systems theory: a phenomenological-contextualist psychoanalytic perspective », *Psychoanalytic Dialogues*, vol. 23, n° 4, 2013, p. 383-389.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
<i>Nicolas Lévesque</i>	
I L'institution (sa vitalité, ses marges, son histoire)	
Pour une courtépoinle psychanalytique	15
<i>Vanessa Cediel, Michèle Paquette, Karine Roy-Déry et Deborah Zack-Wilner</i>	
Attentat contre la psychanalyse au Québec	27
<i>Anne Béraud</i>	
Un désir fondateur	39
<i>Geneviève Morency</i>	
Lorsque le cadre se met à parler	47
<i>Réal Laperrière</i>	
En marge des marges, il y a un dehors	53
<i>Étienne Pelletier</i>	
Les charmes de l'intangible	61
<i>Alexandre L'Archevêque</i>	
Un phare dans la nuit	69
<i>Avril Blanchet</i>	
Où est le feu sacré ?	77
<i>Jérémie Richard</i>	
Filiations analytiques : de l'Autriche au Québec	85
<i>Jérémie Richard</i>	

La vie de la psychanalyse au Québec dans le cadre de la Société psychanalytique de Montréal et de l'Institut psychanalytique de Montréal: apport à l'histoire de la psychanalyse québécoise	91
<i>Gabriela Legorreta</i>	

II La culture (l'ouverture, la littérature, l'édition)

Une psychanalyse ouverte sur la culture, ouverte sur le monde et ses tremblements	99
<i>Ellen Corin</i>	
Littérature et psychanalyse: l'entretien infini	107
<i>Louis-Daniel Godin et Martin Hervé</i>	
La pâte des mots	117
<i>Frédérique Bernier</i>	
La revue culturelle: un ancrage pour une psychanalyse au présent	123
<i>Katrie Chagnon</i>	

III La clinique (la psychose, l'intersubjectivité, l'enfance)

Il faut foutre la paix aux fous: entretien	133
<i>Geneviève Houde, William Delisle et Michèle Lafrance</i>	
Se tenir là où ça parle: la clinique des psychoses comme formation à la psychanalyse	147
<i>Geneviève Houde</i>	
Des pulsions à l'affectivité: la psychothérapie fondée sur la perspective psychanalytique des systèmes intersubjectifs au Québec	153
<i>Conrad Lecomte et Annette Richard</i>	
À travers le prisme de l'intersubjectivité: une perspective phénoménologique psychanalytique	165
<i>Marie Noël et Joanie Poirier</i>	
Voyage au pays des parentalités contemporaines	175
<i>Raphaële Noël</i>	
Moins regarder pour mieux rencontrer	185
<i>Antoine Asselin</i>	

Paradoxes de l'enfant d'aujourd'hui	191
<i>Miguel M. Terradas, Antoine Asselin et Eveline Gagnon</i>	
Plaidoyer pour un monde interne	201
<i>Antoine Asselin, Eveline Gagnon, Raphaële Noël, David Poulin-Latulippe, Karine Roy-Déry et Miguel M. Terradas</i>	
La clinique de l'intérieur	203
<i>Karine Roy-Déry</i>	
De l'infini d'un territoire à l'infiniment autre	211
<i>David Poulin-Latulippe</i>	

